

# AU PAYS DES MORTS VIVANTS

Une Histoire Occulte

par

Prentiss Tucker

Edité par

The Rosicrucian Fellowship  
International Headquarters  
Mount Ecclesia  
Oceanside, California

© Copy Right The Rosicrucian Fellowship ©

## PRÉFACE

Un "Roman" se prête toujours à de nombreuses combinaisons aussi le jeune Américain Prentiss Tucker n'a-t-il pas hésité à présenter le récit de ses expériences sous cette forme.

Son livre n'est pas un roman initiatique complet comme par exemple le "Roland d'Oxford", le "Roman de la Rose", "Parsifal"; de la science ésotérique il ne donne qu'un léger aperçu en un sens clair, et davantage en un sens caché dont le lecteur devra trouver la clé s'il veut connaître le véritable "Secret de Marjorie".

L'oeuvre de Prentiss Tucker n'est pas récente puisqu'il s'agit d'un récit en rapport avec la Première Guerre Mondiale. L'auteur en son récit très fortement romancé ne dévoile qu'une petite partie des immenses possibilités offertes à tous ceux qui veulent cultiver leurs facultés supra-sensibles, notamment s'ils sont guidés par un "Frère Aîné" - un vrai Rose-Croix - comme ce fut le cas pour lui-même.

Le but de ce livre est d'éveiller chez le lecteur le désir d'en savoir davantage sur "la vie après la mort".

## TABLE DES MATIÈRES

Chapitre I - UNE VISITE SUR LES PLANS INVISIBLES -	pages 9 à 29
Chapitre II - L'EXPÉRIENCE DU SERGENT -	pages 31 à 51
Chapitre III - UNE ENVOLÉE DE L'ÂME -	pages 53 à 70
Chapitre IV - DE RETOUR SUR LA TERRE - UNE JOLIE INFIRMIÈRE -	pages 71 à 91

Chapitre V - LE "FRÈRE AÎNÉ" EN CHAIR ET EN OS - pages 93 à 108

Chapitre VI - LES IDÉES D'UN SOLDAT AMÉRICAIN SUR LA RELIGION - pages 109 à 130

Chapitre VII - COMMENT LE "FRÈRE AÎNÉ" AIDA UN SOLDAT QUI VENAIT DE MOURIR À CONSOLER SA MÈRE - pages 131 à 149

Chapitre VIII - ÉTUDE D'AURAS - pages 151 à 161

Chapitre IX - UNE EXPÉRIENCE AVEC LES ESPRITS DE LA NATURE - page 163 à 175

Chapitre X - CHAGRIN D'AMOUR - pages 177 à 192

Chapitre XI - LA LUMIÈRE REVENUE - pages 193 à 203

CHAPITRE I - UNE VISITE SUR LES PLANS INVISIBLES - pages 17 à 29

Ces pages doivent leur raison d'être à l'explosion d'un obus germanique, de fort calibre.

Rien n'arrive sans cause. Nous pourrions dire que cette histoire commença en Allemagne lorsque Gretchen Hammerstein, guidée par la haine qu'elle vouait aux Américains, mit la dernière main à un obus de gros calibre. Nous pourrions suivre les différents événements qui, résultant tous de nombreuses circonstances, contribuèrent à faire parvenir cet obus particulier sur le front Allemand, à ce moment précis et juste à cette place. Mais il faudrait beaucoup de patience pour étudier cette suite de faits.

Nous commençons donc le récit des événements lorsque cet obus éclata dans les tranchées américaines. Il y répandit non seulement la mort mais aussi la haine que Gretchen Hammerstein y avait incorporée.

Jimmie Westman, accoudé au parapet de la tranchée proche des lignes allemandes, regardait par la meurtrière parfaitement camouflée d'où l'on découvrait les destructions effroyables et lugubres du "no man's land"; cette surveillance permettait de se garder de toute attaque par surprise. L'obus explosa à quelques pas de lui, vers l'arrière, mais Jimmie ne s'en rendit pas compte. Il se passa un long moment avant qu'il ne reprit connaissance avec la conscience de ce qui lui était arrivé, et les faits narrés ici sont justement ceux qui survinrent entre la déflagration, et le moment précis où le jeune homme put reconstituer la scène. Ces événements remarquables produisirent une forte impression sur Jimmie, et changèrent complètement sa façon d'envisager la vie.

Comme précisé, il s'écoula un long moment avant que Jimmie reprenne conscience après l'explosion. Ce coma s'étendit pratiquement sur trois jours, laps de temps qui nous permet de connaître un peu sa vie et son histoire.

Les parents de Jimmie, sans être riches, vivaient dans l'aisance et lui avaient donné une bonne éducation. Lorsque la guerre éclata, il faisait ses études de médecine. Toutefois il passait plus de temps qu'il n'aurait dû à la pratique des sports.

Cependant Jimmie était bien le type du jeune Américain honnête, droit, mais quelque peu insouciant, quoique préparant soigneusement son avenir, anxieux de parvenir tout aussi bien dans ses études que dans les sports et admirateur des athlètes en renom de l'université qu'il fréquentait.

Il s'était cependant engagé dans l'étude de la médecine, partiellement engagé devrions-nous dire, et il était vraiment profondément intéressé par cette profession bien que ses connaissances en la matière n'aient pas encore été très étendues. Il s'était quelque peu pénétré de l'esprit scientifique des professeurs dont il avait suivi les cours, ce qui l'avait rendu légèrement sceptique, et cela attristait un peu sa mère. Celle-ci savait, toutefois, que l'éducation première qu'elle lui avait donnée était profondément ancrée en lui et que le scepticisme scientifique de son entourage ne pouvait qu'effleurer les sentiments de sa prime jeunesse.

Jimmie avait une âme qui scrutait les choses et s'il réfutait aisément les erreurs entendues du haut de la chaire, au temple, il jugeait bien faibles aussi dans leur raisonnement et manquant de force, les objections avancées par les étudiants et docteurs, ses camarades. Il savait se tenir entre ces deux influences, libre, et ne se soumettant ni à l'une, ni à l'autre, bien qu'au fond de son coeur, il soit demeuré très religieux, comme le sont de très nombreuses personnes qui ont cette chance.

La guerre de 1914-1918 éclata avant les examens de sa première année d'études, et lorsqu'il revint chez ses parents, tout le pays était en effervescence. Les gens perspicaces prévoyaient que les Etats-Unis seraient entraînés dans la guerre. Jimmie commença à réfléchir et à approfondir la situation actuelle du monde, et lorsqu'il reprit ses études à l'automne, ce fut avec la ferme conviction qu'un jour ou l'autre, les Etats-Unis prendraient part à la guerre, et qu'il y participerait nécessairement. A ce moment, personne ne prévoyait le nombre insuffisant de docteurs en médecine, et Jimmie, ayant la conviction que cette guerre était une guerre loyale et que son devoir était d'y prendre part, même si son pays hésitait, s'engagea la deuxième année chez les Canadiens. Il rendit à ses parents une courte visite, durant laquelle lui échut la tâche la plus dure qu'il eût jamais entreprise, celle de les convaincre. Il y parvint.

C'est pendant le court séjour qu'il fit à cette occasion auprès des siens qu'il apprit la mort d'une jeune fille, une amie d'enfance. Il avait grandi en sa compagnie et sa disparition effaçait un rêve qu'il avait formé dans son esprit, et à la réalisation duquel il avait inconsciemment travaillé.

Il s'enrôla donc et fut bientôt pris dans le tourbillon intense de la guerre.

Lorsque les Etats-Unis arrivèrent à la rescousse, il était reconnu vétéran et, en dépit de son jeune âge, son expérience était grande; aussi obtint-il son transfert des troupes canadiennes dans celles de son propre pays où il fut accueilli avec enthousiasme. Lors de l'explosion dans la tranchée, il était sous-lieutenant, avec de grandes chances d'avancement.

Jimmie n'avait pas entendu venir l'obus et ne savait pas qu'il avait éclaté, aussi se trouva-t-il plus que surpris de se retrouver dans un endroit du pays qu'il ne connaissait pas. C'était une vaste étendue de prairie légèrement vallonnée, et il s'y promenait tout à son aise, comme s'il avait tout le temps voulu à sa disposition. Tout en se promenant il se posait tout de même quelques questions car il savait qu'à l'heure même, il aurait dû se tenir à son poste dans la tranchée. Les choses lui paraissaient si différentes mais, de toute manière, il ne comprenait plus rien.

Il lui semblait se mouvoir très aisément, beaucoup plus qu'à l'habitude, car la boue des tranchées adhérait terriblement aux bottes et rendait parfois bien difficile le simple fait de poser un pied devant l'autre. A présent, il se déplaçait sans effort, mais ne savait pas d'où il venait et où il allait.

La tranchée n'était pas en vue, ou tout au moins ne l'était plus, mais il marchait si aisément que celui lui importait peu, car il la retrouverait sans aucun doute, bien que sa connaissance du français fut assez limitée.

Dieu merci! Il n'était pas au-delà des lignes ennemies.

Et pourtant! s'il s'était éloigné inconsciemment, pourquoi ne se retrouverait-il pas chez les Allemands?

Son esprit devenait plus lucide petit à petit et il lui semblait sortir d'un long et profond sommeil.

Cependant, s'il s'était endormi, comment se faisait-il qu'aucun de ses hommes ne l'eût réveillé avant cette soudaine avance?

Par le ciel! Où donc était la tranchée? Où se trouvaient les camps, les boyaux de communication, les routes, tout ce réseau compliqué du front? Et ce pré, si agréablement vallonné, où se situait-il?

La ligne de feu avait dû être avancée et lui, certainement abandonné à l'arrière dans son sommeil. C'était l'évidence même, car si elle eût été reculée, les Allemands se seraient bien chargés de l'éveiller au moment où ils auraient occupé la tranchée. Bien sûr, sa compagnie avait pris de l'avance, et lui, somnolent, s'était sans doute inconsciemment dirigé vers cet endroit.

Il ne parvenait pas à se rappeler avoir quitté son poste d'observation devant l'ouverture camouflée; ce n'était pourtant qu'un détail. L'essentiel était à présent de retrouver et de rallier le poste de commandement. Il était certain de le rejoindre facilement, car à l'aide du soleil, il savait parfaitement se diriger.

Involontairement, il leva la tête; le soleil n'était pas visible bien qu'il fit grand jour et qu'il n'y eût pas de brouillard apparent.

Jamais auparavant, en France, il n'avait vu une aussi grande étendue de terre sans trace humaine. Il y avait des villes, des hameaux et des fermes, ou bien l'affreuse désolation que l'ennemi laissait sur son passage, mais cette plaine ne présentait ni l'un ni l'autre de ces aspects. C'était à vrai dire une prairie immense, comme on n'en voit peu en France. Avec un bon nombre de tracteurs, la famine, cet épouvantail, disparaîtrait, car l'étendue en était assez vaste pour que l'on puisse y cultiver de quoi nourrir tout un royaume.

Mais le temps passait et Jimmie devait se hâter et trouver une raison plausible expliquant son absence, car le capitaine, plutôt strict envers ses hommes, n'aurait certes pas admis que le somnambulisme fût une raison suffisante pour motiver l'éloignement du poste et du devoir.

- Pourquoi ne glissez-vous pas?

- Que voulez-vous dire par...glisser?

Il se retourna, afin de voir qui lui parlait en ces termes, car il n'avait pas entendu marcher et se croyait seul. Il vit une jeune fille marchant à ses côtés, ou du moins se déplacer à ses côtés car, apparemment, elle ne marchait pas de la manière usuelle. Il la connaissait très bien, et en la reconnaissant, Jimmie se sentit pâlir, car cette jeune fille était son amie d'enfance. On lui avait pourtant annoncé son décès, lors de sa visite chez ses parents, avant de s'enrôler. Probablement avait-il été mal informé. Il la regarda, s'écarta un peu, embarrassé, ne sachant que dire ni que faire. Il se pourrait qu'elle ne fût pas morte; sans doute avait-elle été envoyée dans un asile

d'aliénés et était venue en France par erreur; toutefois, il ne comprenait pas son langage bizarre lorsqu'elle lui disait de glisser.

De nouveau, il la contempla. Et vraiment, elle était en train de glisser! Était-il devenu fou?

Un joyeux éclat de rire interrompit sa stupéfaction. C'était un rire gai, chaleureux, le rire d'autrefois de la jeune fille qu'il avait si bien connue.

Et elle riait aux éclats! Il en était tout désorienté. Qui donc dans un pareil cas ne le serait pas?

A certains moments, les pensées vous traversent l'esprit avec une rapidité extrême, et les pensées évoquées ici semblent mettre du temps pour se manifester, alors qu'en réalité elles étaient presque instantanées, et pourtant leur séquence était logique et elles paraissaient raisonnables et pondérées à Jimmie.

Elle riait aux éclats! Les revenants ne rient pas, cela ne s'est jamais vu. Tout le monde sait que les esprits ne rient pas. Et elle lui parlait de glisser. Cela prouvait qu'elle était folle à enfermer dans un asile, et de nouveau il regarda ses pieds; effectivement, elle glissait! Tout au moins elle ne marchait pas, en posant un pied devant l'autre. Non, elle glissait, et riait de tout son cœur.

Généralement les revenants sont tristes, sombres, recherchent l'obscurité, les cimetières à minuit, le mystère et les gens craintifs. Or, en voici un, si réellement elle était un fantôme, qui contemplait Jimmie de son beau visage heureux, joyeux et franc, simplement amusé de son étonnement!

C'était bien la même jeune fille qu'il avait courtisée. N'avait-il pas eu l'idée d'en faire sa femme, dès son entrée dans la vie professionnelle? Sans doute tout ceci n'était qu'un rêve. Jimmie était venu en France pour combattre le Kaiser, libérer le monde au nom de la démocratie.

Et cette jeune personne qui riait de lui. Comment une telle erreur s'était-elle produite? On lui avait affirmé catégoriquement sa disparition. Il se voyait contraint pourtant de reconnaître cette erreur et de croire à l'évidence de ce qu'il voyait.

Cette chère présence! Il la voit si jolie maintenant. Elle l'était déjà précédemment, belle même, mais là vraiment, elle est radieuse. Voilà qu'à présent, elle marchait d'un petit pas dansant difficile à décrire, tant il était "aérien"!

Elle allait, légère, se tournant à demi vers lui, de temps à autre, et riait si naturellement qu'il se mit à rire aussi. L'aventure, pourtant, paraissait chose très sérieuse, mais avec une telle joie autour de lui, et une si jolie fille riant de ses gaucheries, il ne pouvait réellement pas imaginer que l'ennemi fût si proche et qu'il fût au milieu de circonstances si tragiques.

Instantanément, elle devint sérieuse comme si elle avait deviné sa pensée.

- Excusez-moi, Jimmie, mais je ne pouvais m'empêcher de m'amuser. Vous paraissiez si troublé.

- Evidemment, je suis désorienté. Comment êtes-vous venue ici en France? Et pourquoi m'ont-ils dit que vous étiez...partie? Il prononça ce dernier mot faiblement.

Elle répondit à son embarras par un sourire léger.

- N'ayez pas peur de dire le mot, Jimmie.

Mais il lui en coûtait de le prononcer et il poursuivit:

- Comment êtes-vous ici?

- J'ai été envoyée vers vous.

- Ecoutez-moi, Marjorie, ne vous moquez point. Comment êtes-vous ici en France?

- Réellement, Jimmie, je ne vous trompe pas. J'ai été envoyée vers vous, mais parce que j'en ai fait la demande. Les autres sont si occupés, et il n'y a pas beaucoup de choses que je puisse faire, mais je savais que je pourrais vous aider, que vous seriez heureux de me voir, en sorte que j'ai obtenu ma permission du Frère Aîné; il est toujours si aimable pour moi.

En entendant ces propos, la théorie de l'asile d'aliénés lui revint à la mémoire, avec cet argument que le "Frère Aîné" devait être l'un des docteurs. Cependant, elle ne paraissait pas du tout avoir le langage d'une folle. Elle était radieusement belle maintenant, beaucoup plus belle encore qu'autrefois; d'autre part, ses paroles étaient raisonnables. Mais qui pouvait bien être ce "Frère Aîné"? Elle était fille unique. A n'en point douter, c'était le docteur.

Un jour, accompagné d'amis, il avait visité un asile d'aliénés et avait remarqué qu'aucune des femmes n'était belle. Même si l'une d'entre elles eût été jolie, l'expression des yeux amoindrissait la beauté physique. Mais cette jeune fille, dansant, glissant, si légère, à ses côtés, avec ses yeux bleus et sa chevelure blonde, était extrêmement troublante, éblouissante, sans la moindre trace de ce regard fixe ou sans expression qu'ont les folles, et dont la vue est si pénible.

De plus, elle pouvait glisser! Ah! il avait oublié cela. Elle glissait! Comment diantre peut-on glisser sans avoir de patins?

- C'est facile de glisser, et vous le pouvez aussi.

- Moi! Comment pouvez-vous savoir ce que je pense?

- Mais par votre aura.

- Vous dites?

- Je dis: votre aura. Ne savez-vous pas que vous avez une aura?

- Je n'en ai jamais entendu parler précédemment. J'ai obtenu une médaille de tir, mais je n'ai jamais reçu de qui que ce soit ce que vous appelez une aura, et je sais que je n'en ai point avec moi.

Elle dansait devant lui, glissant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, le charmant de son regard, plaisantant sans cesse, avec une gaieté si folle qu'elle en resta muette quelques instants. Jimmie ne comprenait rien à cette joie, mais Marjorie semblait tellement heureuse et si attrayante qu'il lui prit la main. Ils se mirent à danser, riant tous deux d'une joie dont le motif lui échappait.

Mais il en oubliait tout!

Avec ces circonstances troublantes, il devrait être à bout de forces. Depuis l'intense et récent bombardement commencé il y a plusieurs jours, la fatigue ne l'avait pas quitté; or, voilà que malgré cela, il se mettait à danser avec cette jolie fille, comme s'il était lui-même frais et dispos.

Mais il se sentit fatigué brusquement, terriblement fatigué; cela prouvait combien puissante peut être la pensée sur la matière, à tel point qu'en un instant il avait totalement oublié sa fatigue, tout à la joie de retrouver cette ancienne amitié. Mais maintenant, il se sentait las et marchait péniblement.

Elle retira sa main et, le grondant lui dit:

- Mais vous n'êtes pas fatigué! Seulement, vous pensez que vous l'êtes. Alors, maintenant, pensez que vous n'êtes pas fatigué!

- Je ne puis pas, Marjorie! réellement, je suis terriblement fatigué. Je n'ai pas dormi durant deux nuits, pendant lesquelles je n'ai fait que patauger dans la boue. Vous voyez, Marjorie, il est bien difficile de vivre ainsi pendant trois jours et de ne pas sentir de lassitude.

- Mais, Jimmie vous savez pourtant qu'au début, lorsque dans votre promenade vous vous êtes étonné de la manière dont j'étais arrivée ici, vous n'étiez pas fatigué car vous n'y pensiez pas; mais maintenant, parce que vous pensez que vous devriez être fatigué, et bien vous êtes fatigué. Allons, asseyons-nous un peu.

- Prenez garde, il fait humide ici. Vous pourriez attraper un froid mortel!

Elle se mit à rire.

- Non, je ne mourrai pas de froid, il fait très sec ici! D'ailleurs, voyez comme la terre est desséchée; et puis, je ne peux mourir de froid, et pour cause! C'est ce que je venais vous annoncer, maintenant je ne sait plus comment vous dire cela, Jimmie.

Il regarda par terre; comme elle l'avait affirmé, le sol était parfaitement sec.

- Eh bien, asseyons-nous, mais rappelez-vous que je dois repartir au plus tôt et ne puis m'arrêter qu'un instant. Mais qu'avez-vous à m'annoncer? Et pourquoi ne pouvez-vous me le dire? Vous êtes toujours franche dans votre conversation, Marjorie, que voulez-vous me dire?

- Oh! Jimmie, c'est très difficile. Vous ne me croirez pas.

- Si, Marjorie, je croirai tout ce que vous me direz. Mais depuis ce matin, il m'arrive des choses étranges que je ne puis comprendre. Comment êtes-vous ici?

- Je vous l'ai déjà dit. Je suis envoyée sur ma demande avec le désir de vous venir en aide. A présent, je ne sais comment vous dire...

- Qui vous a envoyée, Marjorie?

- Le Frère Aîné. Oh! Il est si bon pour moi!

- Qui est le Frère Aîné, est-ce...un docteur?

Marjorie sourit, un peu tristement, mais avec douceur.

- Souvenez-vous de votre impression, lorsque je vous adressais la parole et que vous vous retourniez pour voir qui vous suivait?

- Oui, je me souviens, Mais...mais...vous semblez ignorer l'événement qui a surgi et dont on m'a averti.

- Oh! si, je le connais. J'étais là lorsqu'on vous a dit que j'étais...j'étais...morte.

- Effectivement. C'est exactement ce que l'on m'apprit et j'en eus la conviction, tout le monde me l'affirmait, d'autant plus que je vins sur la tombe.

- Oui, cher Jimmie, je sais tout. J'étais présente, j'entendis tout. Je vous ai vu sortir dans la nuit, parcourir notre vieux chemin de campagne, et je vous ai vu pleurer, gémir, vous croyant seul. Oui, je sais tout cela, car j'étais présente.

- Vous étiez là!

- Oui, Jimmie, mon cher, cher ami. J'étais là, je vis votre douleur, je vous entourai de mes bras, essayant de vous consoler. J'étais là. C'était vrai, ce qu'on vous avait dit, c'était bien vrai.

- Vous étiez...vous êtes...?

- Oui, cher ami. J'étais, je suis morte. Là! je puis bien le dire, maintenant. Elle souriait à travers ses larmes car elle s'était mise à pleurer.

- Oui, je dois employer ce mot détestable bien qu'il soit inexact, Jimmie, inexact. Nous ne mourrons jamais. Ni vous ni moi ne sommes morts. Nous sommes tous les deux beaucoup plus vivants que nous ne l'étions précédemment car nous avons avancé d'un pas vers la grande Source de vie et d'amour. Je sais que c'est la vérité, car c'est le Frère Aîné qui me l'a dit. Il est si noble, si bon et il sait toutes choses. Il vous connaît, Jimmie, vous et tout ce qui vous concerne, car il vous aime vous aussi. Je savais que je pouvais vous aider, et j'ai la permission de vous dire beaucoup plus de choses qu'il n'en est révélé à la plupart des soldats, car vous êtes plus apte à comprendre. Je sais que vous croirez ce que je vous dis, parce que le Frère Aîné me l'a affirmé. Oh! cher Jimmie, il est inutile de vous chagriner à ce sujet, car à présent vous serez à même d'accomplir de bien plus grands travaux dès que vous serez instruit sur la guerre et sur d'autres choses, ainsi que sur le Maître.

A ce moment, la voix de la jeune fille devint plus respectueuse, son expression changea, embellissant encore son charmant visage.

- Oui, on vous renseignera sur le Maître, sur ce que l'on peut faire pour Lui, et peut-être, si vous travaillez ferme pour Lui, Jimmie, il se peut qu'un jour vous puissiez Le voir. Je L'ai vu, ajouta-t-elle avec fierté, je L'ai vu, de loin, et je crois qu'Il m'a regardée, et je me sentis tellement heureuse que, pendant tout un temps, je n'ai cessé de rire et de chanter de joie. Mais c'était avant que l'on me permette de faire un travail quelconque en rapport avec la guerre. On me déclara tout d'abord que les conditions étaient trop terribles pour moi et qu'il me fallait, avant de venir en aide aux autres, attendre d'être plus forte moi-même. Mais depuis lors, on me permet d'aider spécialement les enfants. J'aime tant recevoir ces petits êtres lorsqu'ils arrivent ici terrifiés, épouvantés. Je les calme, les endors, les soigne jusqu'à ce qu'ils comprennent qu'ils sont entourés d'amour de ce côté-ci et non pas cette terrible haine qui a envahi cette pauvre Belgique. J'ai tellement pitié de ces pauvres chers petits! Depuis lors, je les aide ainsi.

Jusqu'au moment où la jeune fille prononça devant lui le mot "aura" Jimmie n'avait pas connaissance de la signification de ce mot, mais maintenant, il voyait Marjorie entourée d'un nuage rayonnant d'une lumière radieuse dont elle semblait inconsciente, mais dont elle était le

centre, et qui la rendait encore plus belle. Jimmie recula légèrement, se sentant indigné d'être si proche de l'un des Saints de Dieu.

- Depuis le début de ce travail, j'ai très peu dansé, continua Marjorie, pas autant qu'aujourd'hui, car je suis si heureuse de vous voir et d'avoir reçu la permission de vous aider! C'est la première fois que l'on me permet d'aller à la rencontre d'un soldat arrivé de ce côté-ci, car parfois, la chose est dangereuse. Cela nécessite une grande force, de la sagesse, que je n'ai pas, mais je possède une chose qui compte beaucoup plus, beaucoup plus. Elle se détourna, murmura quelques mots pour elle-même et Jimmie crut cependant comprendre:

-J'ai l'Amour.

-Oh, Marjorie! voulez-vous dire que je suis...ce que nous venons de dire?

- En effet, Jimmie, vous l'êtes, mais que cela ne vous contrarie pas, c'est réellement un avantage. Il y a plus d'une raison prouvant combien c'est une grande chose que d'être ici. Je vais vous en expliquer quelques-unes. Mais c'est heureux pour vous, car voici le Frère Aîné qui vient à votre rencontre.

- Je ne désire connaître aucun des Frères Aînés, Marjorie. Je désire continuer à converser avec vous.

Il se rapprocha d'elle, et lui toucha la main.

- Si je suis mort, alors vous l'êtes aussi, ainsi nous n'avons tous deux aucun avantage. Ce dont je suis certain, c'est que vous ne me semblez nullement morte, et je ne me sens pas mort du tout. En tout cas, je n'y comprends rien.

## CHAPITRE II - L'EXPÉRIENCE DU SERGENT - pages 31 à 51

- Jimmie, voici le Frère Aîné. Oh! je suis si heureuse, car s'il vient c'est parce qu'il désire vous parler lui-même.

- Fort bien, mais je ne tiens pas tellement à sa présence. C'est à vous que je désire parler.

- Le voici!

Jimmie se retourna sur un geste de Marjorie, et il vit devant lui un homme d'âge moyen, même un peu plus, grand, droit, et dont l'aspect inspirait un sentiment de respect, de vénération, preuve évidente d'un grand pouvoir. Ce personnage salua légèrement, tandis que Marjorie et Jimmie se mettaient debout.

- Je vous connais très bien, Mr. Westman, affirma-t-il, surtout grâce à votre amie ici présente. Prononçant ces paroles, il caressa affectueusement les boucles de Marjorie.

- Je l'ai envoyée à votre rencontre, tout d'abord, mais il ne faut pas trop présumer de ses forces. Je désire que vous m'accompagniez pendant quelque temps, puis vous pourrez parler avec elle plus longuement.

Le ton, les manières du nouveau venu avaient un tel air d'autorité paisible, que Jimmie n'eut pas un seul instant l'idée de protester. Il répondit simplement au gracieux geste d'adieu de Marjorie, et accompagna l'homme que la jeune fille nommait le "Frère Aîné".

Ils marchèrent quelque temps en silence, silence que Jimmie respecta, car, d'une manière qu'il n'aurait su expliquer, il sentait que cet homme était dans ce pays un personnage important; il résolut donc de se taire jusqu'au moment où l'homme reprendrait le fil de la conversation.

Ils parcoururent ainsi une certaine distance en marchant lentement avant de prononcer une parole. Jimmie avait jeté un coup d'oeil furtif pour essayer de revoir Marjorie, mais à sa grande surprise, il ne l'aperçut pas, bien que certain de pouvoir discerner qui que ce fût, à plusieurs kilomètres dans toutes les directions.

- Vous vous êtes bien reposé, déclara finalement son compagnon, et ce ne sera pas trop exiger de vous, que de vous décrire brièvement certains des devoirs dont le privilège vous incombera au cours de cette nouvelle vie où vous entrez. Mais, avant cela, je vais vous montrer quelque peu ce qui est arrivé et arrivera; et aussitôt que vous serez prêt à recevoir d'autres informations, je vous expliquerai pourquoi fut permise cette guerre mondiale, et de quelle façon votre aide pourra être utilisée.

- Ici, les conditions d'existence sont légèrement différentes de celles auxquelles vous avez été habitué, et je désire attirer votre attention sur un point que Marjorie n'a fait qu'effleurer, c'est le mode de locomotion. Il n'est plus nécessaire que vous marchiez comme précédemment; il est bien plus pratique et plus rapide d'avancer par le moyen que vous a suggéré Marjorie: c'est-à-dire, glisser. Nous nous mouvons tous par ce moyen. Il ne demande qu'un léger effort de volonté; notre déplacement est plus rapide que la marche, elle-même plus rapide que l'action de se traîner sur les genoux et sur les mains. Il n'y a pour ainsi dire aucune limite à la vitesse du glissement, et sans lui, il nous serait impossible d'accomplir tout le travail qui doit se faire en ces temps si difficiles. Essayez donc.

A ces mots, il se mit à glisser tout comme Marjorie. Alors, Jimmie fit l'effort conseillé, et à sa surprise, il s'aperçut qu'il pouvait évoluer comme sur la glace, seulement, le mouvement ne dépendait que de sa volonté et ne nécessitait aucun exercice physique. L'acquisition de ce pouvoir le réjouissait comme un enfant et il se mit à glisser en patinant, pour tracer la figure bien connue du 8, et d'autres encore, avant de se remettre aux côtés de sa nouvelle connaissance.

Chez l'homme, le caractère de l'enfant qu'il a été est longtemps perceptible, et inversement, chez l'enfant, le caractère de l'homme est déjà tracé; aussi, Jimmie était-il franchement plus absorbé et intéressé par les possibilités de glisser, et par le fait qu'il eut repris sa place auprès du Frère Aîné sans être essoufflé, que par l'événement terrible qui l'avait envoyé dans l'au-delà, la "Grande Séparation"; se souvenait-il bien, en cet instant, qu'il était occupé à apprendre les conditions "d'existence après la mort"?

Par respect pour son guide, il s'arrêta, un peu gêné de son enthousiasme, et fit indirectement des excuses.

- Cette façon de glisser est tout à fait nouvelle pour moi, il me semble pourtant que c'est ce que j'ai toujours désiré faire. J'ai toujours rêvé cela; maintenant que je puis le faire, il me semble que j'y suis accoutumé depuis longtemps.

- Vous ne vous trompez pas, c'est une faculté ancienne et familière.

- Il se peut que la patinage me facilite ce geste et me le rende familier.

- Non. Cela vous est naturel pour la raison que vous le faites souvent et que vous y êtes vraiment habitué. Pendant votre sommeil, vous étiez constamment de ce côté-ci, mais vous n'en étiez pas conscient alors, et pourtant, vous saviez en partie ce que vous aviez fait, bien que vous n'avez pas été capable d'en ramener le souvenir avec vous, à votre réveil.

- Ah! c'est formidable!

- C'est un réel perfectionnement de la marche, n'est-ce-pas?

- En effet, je suis de votre avis. Je l'enseignerai à mes hommes lorsque je retournerai.

A ces mots, il s'arrêta net, réalisant subitement qu'il n'y avait pas de retour possible.

- Non, affirma le Frère Aîné, dont le visage rayonnait de sympathie, il n'y a pas de retour, mais je pense que lorsque vous verrez ce qui vous est réservé, bien plus élevé, plus idéal que ce que vous venez de quitter, vous ne désirerez plus retourner, vous désirerez de tout votre coeur et de toute votre âme aller de l'avant.

- Je vais vous conduire à la tranchée où se trouve votre compagnie, car l'un de vos amis doit bientôt venir dans l'au-delà. Comme il ne passera pas de la même manière que vous, il recouvrera sa conscience presque immédiatement, et je désire que vous vous occupiez de lui. De cette façon, vous apprendrez une bonne partie des devoirs qui vous incomberont plus tard.

- A présent, enchaîna-t-il, avant de commencer un travail actif, je désire bien vous pénétrer de l'idée que cette guerre était nécessaire, car il n'existait pas d'autre moyen de sauver la race humaine d'une imminente et accablante fatalité. Ce fait n'excuse néanmoins pas du tout ceux qui sont responsables de l'avoir déclarée, car ce grand conflit, ces souffrances terribles, font croire à certains que les pouvoirs du bien sont impuissants devant ceux du mal, et c'est pour cela que j'en parle. Il n'en est pourtant pas ainsi. Dieu gouverne toutes choses, et de même qu'un oiseau ne peut mourir sans Sa permission et sans Sa volonté, de même aucune guerre ne peut être déclarée sans qu'Il en ait connaissance et sans Sa volonté; mais, comme je viens de le dire, cela n'excuse pas ceux qui l'ont provoquée. Ici, son expression devint très austère, quoique compatissante, son regard devint lointain, comme si ses pensées traversaient le temps qui devait s'écouler avant que le bien devant résulter de cette lutte gigantesque put élaborer son dessin sur la trame des siècles futurs.

- Enfin, dit-il, nous allons voyager un peu plus rapidement et vous pourrez utiliser votre nouveau pouvoir.

A ces mots, il se mit à glisser de plus en plus vite. Jimmie, à ses côtés, oubliant de maintenir sa pensée, songeait à autre chose, et la distraction qui en résultait l'amenait à s'arrêter tout à fait. Il comprit de lui-même, se disant que la marche, devenue une seconde nature, lui permettait auparavant de songer à autre chose, mais que glisser était si nouveau pour lui qu'il était obligé de fixer sa pensée sans arrêt sur cette façon de se mouvoir.

Le Frère Aîné allait de plus en plus vite et Jimmie le suivait tant bien que mal, mais lorsque son guide s'éleva dans les airs, le jeune homme fut quelque peu incertain de son habileté à imiter un être aussi intrépide. Bientôt cependant, il s'accoutuma à cette nouvelle sensation, et prit quelque intérêt au paysage. Il nota, à un moment, qu'il passait au-dessus d'une contrée familière et puis qu'il approchait des tranchées. Il perçut la rumeur des gros canons, puis, comme ils se

rapprochaient encore, le vrombissement des avions évoluant dans les airs et, peu après, ils mirent pied à terre, au bord de cette section de la tranchée qui avait été son poste de feu.

Dans ce décor familier, Jimmie crut un instant être encore le soldat d'hier, et reconnaissant un camarade, proposa, par prudence, de descendre dans la tranchée. Ce ne fut que devant le sourire amusé du Frère Aîné qu'il se souvint de la présente innocuité des balles à son égard, lesquelles pouvaient traverser son corps éthérique sans causer d'inconvénient.

Le Frère Aîné posa sa main sur le bras de Jimmie, lui désigna un homme ayant dépassé la quarantaine, portant l'uniforme de sergent, qui était assis tranquillement, occupé à fumer tout en lisant un vieux périodique. A ce moment précis, il jeta le dernier bout de sa cigarette, déposa son journal, se leva lentement et entra dans la tranchée. Se dirigeant vers le poste de feu, il releva la tête afin de regarder par la petite ouverture; en l'espace d'une seconde à peine, il fut traversé en plein front par une balle ennemie. Il resta immobile un instant, puis les muscles perdant leur vitalité, se détendirent, le corps se pencha, et s'affaissa finalement le long du parapet. A côté, le tirailleur de service considérait la scène avec effroi. Alors, Jimmie aperçut le sergent sortant tranquillement de son corps et regardant le tirailleur d'un air perplexe. Jimmie comprit tout de suite le fatal événement et salua le sergent Strew qui, le voyant, lui dit naturellement:

- Holà! Jimmie, je suis heureux de vous revoir. Par où donc êtes-vous passé pour être ici? Je vous croyais à l'ouest.

- Hello! vieux camarade, fit Jimmie, d'un ton désinvolte. J'arrive à l'instant et vous amène un ami. Se tournant vers le Frère Aîné:

- Je vous présenterai à mon ami, le sergent Strew, si vous voulez bien me dire votre nom.

Le sergent Strew ne semblait nullement étonné de voir ainsi Jimmie revenir à la tranchée, amenant avec lui un ami, comme si la première ligne de feu était un lieu de réunion, et les circonstances pourtant inusitées, ne semblèrent pas le surprendre davantage que de coutume. Il en est souvent ainsi de ceux qui sont passés depuis peu dans l'au-delà, et qui n'ont pas entraîné leur pouvoir d'observation et leur raisonnement. Le sergent savait qu'en réalité Jimmie était mort, du moins on le lui avait annoncé, et il n'avait aucune raison d'en douter. Néanmoins lorsque Jimmie lui apparut vivant, bien portant et apparemment très à l'aise, le sergent accepta simplement le fait sans la moindre hésitation. Cependant, s'il avait pu voir Jimmie avant que l'obus meurtrier n'eût rompu la connexion entre le corps physique et le corps vital, le cas aurait été tout à fait différent.

La manière très respectueuse qu'employait Jimmie pour s'adresser au Frère Aîné était significative, non seulement de l'atmosphère ou de l'aura de dignité et de puissance entourant ce dernier, mais était aussi une preuve de l'intensité de ses vibrations auriques qui, n'étant pas empêchées par le corps physique, devenaient mille fois plus puissantes qu'elles ne l'auraient été sur le plan physique. Jimmie ne connaissait rien des vibrations mentales et ne pouvait imaginer que la cause de son maintien respectueux résidât en dehors de lui. Il était pourtant conscient de cette attitude, s'en rendant compte à son avantage.

Il ne nous est pas possible de donner le nom réel indiqué, nous désignerons donc le Frère Aîné du nom de Mr. Campion.

Après les présentations, le Frère Aîné dit:

- Jimmie, venez me voir dans une heure environ, et vous amènerez votre ami.

- Certainement, Monsieur, mais ma montre est arrêtée. Comment pourrai-je savoir l'heure? Et où vous trouverai-je?

-Je vous préviendrai le moment venu.

Le Frère Aîné fit en apparence un pas vers le haut de la tranchée et se dirigea vers l'arrière. Le sergent bondit dans sa direction, criant de toutes ses forces, tâchant d'intervenir, mais Jimmie lui saisit le bras. Se retournant, Strew lui dit:

- Arrêtez-le! Rappelez-le!

Laissez-le partir, dit Jimmie, et écoutez-moi.

- Très bien, Lieutenant, puisque vous le voulez. Par Jupiter, je suis heureux de vous revoir. Dites donc, avez-vous remarqué de quelle façon votre ami a franchi la tranchée? D'un seul pas, dans toute sa hauteur! Quel homme!

- En effet.

- Quelle grande joie pour les camarades de vous retrouver sain et sauf. Nous avons appris votre mort, survenue il y a trois jours. Je suis tout à fait heureux de voir que c'était une erreur. Mais où avez-vous été durant tout ce temps?

Jimmie était arrivé à un moment où la rage de la bataille avait cessé, laissant place à une accalmie. Le cas du sergent était unique en ce moment. Strew, tellement absorbé dans sa conversation avec Jimmie, n'avait pas remarqué le groupe d'hommes réunis autour de son cadavre, et le jeune lieutenant se demandait comment il lui faudrait annoncer cette nouvelle, sans trop le brusquer. Jamais il n'avait songé qu'une tâche de ce genre aurait pu lui être confiée.

- Eh! bien, voyez-vous, Sergent, le plus drôle dans tout cela est que ce qui vous a été annoncé est parfaitement exact.

- Qu'est-ce qui est exact?

- Mais..., que j'ai été tué.

- Vous vous moquez de moi, je pense.

- Non, pas le moins du monde, je vous dis la vérité. J'ai été tué.

- Jimmie...retournez donc chez le toubib...qu'il vous soigne sérieusement, vous devez avoir "une araignée au plafond". J'aurais bien dû m'en rendre compte en vous voyant venir avec ce vieux monsieur plein d'allant, car vous le savez bien, c'est contraire aux règlements, tout lieutenant que vous êtes...et d'ailleurs, je ne comprends pas comment il a pu arriver jusqu'ici en dépit des officiers.

- Vous voyez bien, Sergent, qu'il en est ainsi, beaucoup d'êtres meurent, et ne savent même pas ce qui leur arrive.

- Oui, oui, et d'autres, bien vivants, s'imaginent qu'ils sont tués. Voyons, Jimmie, si vous étiez mort, vous seriez maintenant un fantôme, et je ne pourrai ni vous voir, ni m'entretenir avec vous. Cela ne se peut pas, vous êtes tout aussi vivant que moi.

- C'est vrai, Sergent, mais tournez-vous un instant et vous vous apercevrez que vous êtes aussi mort que moi.

Jimmie, d'un geste, lui indiqua le cadavre déposé au fond de la tranchée, prêt à être transporté à l'arrière, la nuit, à la faveur d'un instant de répit et de calme. Le sergent se retourna, porta son regard dans cette direction, l'y maintint longuement, et tranquillement se dirigea vers le corps, le considérant avec soin. Il s'adressa à la sentinelle du poste de feu. Ne recevant aucune réponse, il l'interpella à nouveau plus sévèrement, peine perdue; alors, il marcha vers elle, mit sa main sur son épaule, tentant de secouer cet homme de son inadmissible torpeur; mais à la fin, pourtant, Strew remarquant que sa main passait à travers l'homme, abandonna sa tentative, et se retournant vers Jimmie, il lui dit, d'une manière toute naturelle:

- Je crois que vous avez raison, j'ai succombé.

Jimmie regarda Strew, et celui-ci contempla Jimmie. L'un et l'autre demeuraient muets. Cette situation était toute nouvelle, et si Jimmie se fut trouvé dans le cas d'offrir ses condoléances à un ami ayant perdu un être cher, c'eût été déjà une tâche assez difficile; mais comme l'ami lui-même était mort et que le consolateur l'était aussi, l'affaire prenait un tour plutôt comique. Jimmie avait un léger sourire. Bien que les choses fussent trop sérieuses pour en rire, la situation s'avérait si curieuse qu'elle le tenait en gaieté, et pourtant, l'humour et l'aspect de l'outrage lui avaient toujours semblé être deux choses aussi opposées que les pôles. Personne à sa connaissance ne les avait réunies. Le sergent, néanmoins, demeurait très grave.

- Ainsi donc, la chose est arrivée, se dit-il, tant pour lui que pour Jimmie. Finalement, l'événement s'est produit, et cela ne ressemble en rien à ce que j'avais cru. Dites donc, fit-il, en regardant Jimmie, vous êtes ici depuis trois jours déjà, vous devez vous sentir chez vous, à présent. Où sont-ils?

- Qui...quoi?

- Mais...les cieux...bien que je suppose que nous autres, nous n'y parvenons pas directement, j'aimerais savoir où sont toutes ces choses que nous racontent les curés...l'enfer, le diable, et le reste? Ici, nous sommes exactement les mêmes que précédemment, je n'y vois pas grande différence, sauf que mon chien Milvane ne peut m'entendre lorsque je lui parle; mais que diable fait-on ici? Devons-nous aller à la recherche d'une harpe pour jouer des psaumes, ou bien continuer à nous battre? Supposez qu'une bande de fantômes allemands s'amène, que ferions-nous?

- Je n'en sais rien, par exemple, déclara Jimmie, à qui l'idée était bien neuve.

- Bon! J'ignore ce que nous pouvons faire, mais je parie que je rosserai d'importance le premier pâle fantôme allemand ayant l'audace de se présenter.

Jimmie eut une sensation particulière. Enfant, il n'avait jamais eu un langage vulgaire, et il était rare qu'il employât des termes très violents; mais à présent que le sergent prononçait des mots classés dans sa compagnie comme jurons, Jimmie ressentit comme une sensation de douleur. C'était une sensation mélangée qui, sans être une douleur physique, y ressemblait beaucoup; c'était bien plus que de la simple répugnance à quelque chose qu'il n'aurait même pas remarqué auparavant. Il se rappela l'invitation du Frère Aîné, se demandant si l'heure n'était pas passée et s'il pouvait amener son ami en la présence quelque peu austère de cet homme étrange. Ses doutes furent éclaircis par la soudaine apparition d'un petit enfant souriant, venu l'on ne sait d'où, qui s'approcha de lui en dansant et en chantonnant:

- Venez, Jimmie, le Frère Aîné désire vous voir.

Jimmie se tourna vers Strew, ce dernier absorbé dans une tâche difficile: il tentait d'empêcher un soldat de déboucler le ceinturon encore attaché à son cadavre.

- Venez donc Sergent, Mr. Campion désire vous voir.

- Au diable votre ami! Regardez-moi cet imbécile qui essaye de me prendre toutes mes cartouches, sachant que dans l'une des pochettes se trouve mon tabac, c'est que je suis responsable de mon ceinturon! Lâche-ça! Morbleu! Ces mots s'adressaient au soldat à qui Strew lança un magistral soufflet. La gifle, en des circonstances normales, aurait assommé un boeuf, mais présentement, elle traversa l'homme qui n'y prêta aucune attention. Le sergent était dans une rage à ne pouvoir souffler mot.

Jimmie dut s'arrêter un instant pour se rendre compte de la situation, et en riant, s'interposa entre Strew en fureur et le voleur indifférent qui, d'ailleurs, ne faisait qu'accomplir des ordres reçus.

- Venez donc, Sergent! Vous êtes mort! Croyez-moi, vous êtes mort! Vous ne pouvez rien contre ce garçon-là. Venez avec moi, vous êtes mort, vous dis-je.

Le sergent recula de quelques pas embarrassé, considéra Jimmie, et se grattant la tête:

- En effet...j'oubliais.

Jimmie sourit:

- De toute façon, que pouvez-vous faire de votre tabac? Vous ne pouvez plus fumer, maintenant.

Le sergent s'arrêta net, regardant Jimmie, les yeux hagards:

- Mais, c'est l'enfer!

A ces mots, Jimmie éprouva à nouveau la sensation désagréable, et il se demanda s'il ferait bien d'emmener ce soldat profane, tout brave et courageux qu'il fut, en la présence du Frère Aîné, qui, selon son idée était un Guide Céleste ou un Evangéliste. A l'armée, on employait rarement le mot pasteur, et Jimmie avait adopté le langage de la caserne. Que penserait ce grand ami de Marjorie, si le Sergent Strew se reprenait tout à coup à jurer?

De nouveau, il vit le petit être au visage souriant, qui tout en dansant lui répétait son message:

- Venez, Jimmie, le Frère Aîné désire vous voir.

Cette fois-ci, Jimmie se décida à obéir.

- Venez, Sergent, on me prie de vous emmener.

Strew le suivit, grommelant quelque chose entre ses dents à propos du tabac, et pensant à l'inutilité des localités où ne peut se fumer l'herbe consolatrice. Il se mit pourtant à suivre Jimmie, demeurant très préoccupé, grimpant hors de la tranchée afin d'inspecter les alentours, regardant de toutes parts si sa vue n'inciterait pas les Allemands à reprendre le bombardement.

- Ne craignez rien, fit Jimmie, remarquant son appréhension, les Allemands ne peuvent vous voir, et même si c'était le cas, ils ne pourraient vous faire aucun mal. Vous êtes aussi mort que possible.

- C'est vrai, je n'y songe jamais. Je ne puis pas encore me faire à l'idée d'être mort.

Il leva lentement la main vers son front et poussa un soupir de consternation en sentant la blessure béante de sa tête; il retira sa main couverte de sang. Puis il tâta la plaie:

- Dites, je ferais mieux de me faire mettre un pansement, c'est mauvais d'être atteint à cet endroit-là. J'aurais pu...C'est étonnant que je ne sois pas...

Il s'arrêta court et regarda Jimmie d'une manière pensive. Cette blessure l'avait évidemment effrayé, car malgré l'évidence, il n'avait pas encore réalisé qu'il était mort. Il faut parfois beaucoup de temps pour admettre un fait accompli. Bien que le sergent eût la certitude de n'être plus de ce monde, il n'avait pas encore appris à coordonner ses pensées avec ce qu'il savait être la vérité, et la vieille impulsion de soigner une plaie pour éviter les complications n'avait pu être repoussée.

Jimmie ne savait pas, et donc ne pouvait expliquer au sergent que le sang recouvrant sa main n'était que le résultat d'une idée fixe de sa part: là où il y avait une large blessure, il devait y avoir du sang. D'une manière sub-consciente, le sergent sentait que, s'il était mort et fantôme, il s'ensuivait qu'un revenant ne peut pas saigner. C'était cependant son cas. De sorte que, par cette déduction en partie consciente et en partie sub-consciente, il était maintenant sur le point de douter s'il était mort ou non. Les théories ne valaient donc plus rien. La blessure, elle, était bel et bien un fait certain.

- Dites donc, Jimmie, j'ai envie d'aller faire panser cette plaie. J'irai voir votre ami une autre fois. J'ai peur que cela ne s'aggrave.

Effectivement, la blessure était affreuse, non seulement là où la balle était entrée dans le front, mais surtout à la base du crâne où elle était béante. Jimmie comprenait très bien la nécessité de bander cette plaie, mais pensa-t-il, où cela peut-il bien se faire?

Quelque dévouée et bienfaitante que soit la Croix-Rouge, à présent il ne connaissait aucun hôpital où un homme invisible puisse se faire soigner une blessure mortelle qui avait déjà causé sa mort.

- Où voulez-vous aller, Sergent? demanda-t-il. Où pensez-vous pouvoir vous faire soigner? Ne savez-vous pas que c'est ce qui vous a tué?

- N'y a-t-il pas d'hôpitaux de ce côté? demanda le sergent, où les revenants peuvent-ils se faire panser lorsqu'ils sont blessés?

- On n'est jamais blessé, ici.

- Avec cela qu'on ne l'est jamais! Je suis blessé, vous le voyez bien. Si je ne pense pas ça, je pourrais en...en...

- En quoi, Sergent? En revenir à la vie?

- Allez au diable, Jimmie! Cette chose me fait souffrir bougrement. C'est étonnant que vous ne fassiez pas signe à un brancardier, à une ambulance ou à n'importe qui, au lieu de ricaner comme un homme ivre. Il y a sans doute des ambulances de ce côté. Cela doit certainement exister.

### CHAPITRE III - UNE ENVOLÉE DE L'ÂME - pages 53 à 70

- Non, il n'y a pas d'ambulance, Sergent, mais je vais vous conduire là où vous serez soigné.

Jimmie, à ces mots, se retourna, et fut quelque peu étonné. Le Frère Aîné se trouvait tranquillement à ses côtés, ayant sur les lèvres la trace d'un léger sourire.

- Veuillez me suivre tous les deux, je vous prie.

Ils emboîtèrent le pas naturellement, il ne leur vint pas à l'idée de questionner celui dont la voix était si douce et dont l'affabilité semblait contenir une note de pouvoir, d'autorité.

- Prenez la main du sergent, Jimmie, dit le Frère Aîné, qui de son côté lui prit le bras. Jimmie fut émerveillé de voir la rapidité avec laquelle ils voyageaient. Comme il s'en souvint et le raconta plus tard, c'était foudroyant. Ils se trouvèrent sur une belle pelouse, à quelques centaines de mètres d'une grande construction érigée sur le mode grec ancien, avec d'énormes colonnes symétriques aux chapiteaux corinthiens. Une lueur irisée semblait entourer cette sorte de temple; Jimmie n'était pas très certain, au début, de la réalité du phénomène qu'il ne voyait pas de manière continue, et le sergent Strew, lui, semblait sortir d'un rêve, et n'avait pas du tout l'air de l'apercevoir.

Se tenant toujours la main, ils traversèrent la pelouse, montèrent les marches entourant le bâtiment et s'engagèrent alors entre une série de colonnes, interminables, jusqu'à ce que le Frère Aîné ouvrit une porte, et leur fit signe d'entrer.

Après avoir pénétré à son tour, il referma la porte, puis, se tournant vers le sergent Strew qui, vu la perte de son sang, était manifestement défaillant:

- A présent, Sergent, vous devez m'excuser d'avoir attendu si longtemps pour soigner votre blessure.

Il ouvrit une petite armoire et prit sur l'une des tablettes intérieures une petite fiole contenant une substance foncée de même consistance que la vaseline.

- Voyez-vous, Sergent, de ce côté-ci du voile, nous pouvons obtenir des résultats plus rapides. Si vous m'écoutez, vous verrez votre blessure guérir sans laisser la moindre cicatrice.

Se tenant devant le sergent, il prit un peu de pommade au bout de son doigt, et dit:

- Veuillez rester tranquille, Sergent, et concentrer votre pensée sur l'état de votre front avant la blessure. Maintenez cette pensée et imaginez qu'il n'y a jamais eu de blessure.

Il toucha légèrement du doigt le front du sergent. Celui-ci ferma les yeux, crispant le front, comme il s'imaginait devoir le faire lorsqu'on se concentre.

Le Frère Aîné retira alors sa main; au grand étonnement de Jimmie, le front du sergent apparut aussi net et lisse que celui d'un enfant, à part bien entendu, quelques rides, rides produites par les contractions extraordinaires que fit Strew, en essayant d'obéir au commandement de se concentrer.

- Très bien, très bien, dit Jimmie.

Le sergent ouvrit les yeux.

- Votre blessure a disparu. C'est comme s'il n'y en avait jamais eu.

- Vraiment!

Il tâta prudemment, doucement son front.

- Docteur, vous pouvez être sûr, je vous recommanderai comme médecin de première classe. Vous feriez fortune aux Etats-Unis, mais vous êtes un sorcier!

Le Frère Aîné sourit.

- Mon ami, c'est vous-même, votre imagination, le pouvoir de votre volonté qui ont fait cette guérison, et non mon habileté.

Le sergent Strew paraissait mystifié. Furtivement, il tâta encore son front, il doutait de la permanence du changement survenu par sa propre imagination, mais la blessure était bien guérie, aussi poussa-t-il un soupir de soulagement.

- Eh! dit-il, si seulement j'avais connu cela plus tôt! Il se tourna vers le Frère Aîné:

- Vous me certifiez vraiment que je me suis guéri moi-même?

- Parfaitement, la substance avec laquelle je vous ai soigné n'était que pour vous aider à vous concentrer. Vous vous seriez présenté n'ayant qu'un bras, vous auriez pu remplacer le membre manquant avec autant de facilité que ce fût le cas pour votre blessure. La matière, de ce côté-ci, est merveilleusement soumise au pouvoir de la volonté. Et la tâche que je désire vous donner est justement celle d'aller à la rencontre de ceux de vos camarades qui quittent ce bas monde, de les tranquilliser, et de leur expliquer la manière de guérir leurs blessures, et aussi de les éloigner des champs de bataille.

- Pour ceux qui meurent, la guerre est finie, et il est de leur devoir comme de leur privilège d'aider, non pas en combattant, mais en obtenant de faire cesser la lutte, et de détourner leurs pensées de la terre afin de les diriger vers l'avenir et les devoirs qui en résultent.

- Mais...Supposons que les Allemands fassent un raid...Que devrai-je faire? Comment pourrai-je aider à combattre?

- Simplement en refusant de vous battre. Vous n'êtes plus ici sur le plan physique où l'on pouvait vous y contraindre. Les Allemands ne peuvent vous blesser, même s'ils font un raid et s'ils vous environnent. Tout ce que vous avez à faire est d'obéir aux ordres; ignorez les Allemands à moins de connaître leur langue. Alors, votre devoir sera de les aider à cesser le combat, de les guérir, comme il est de votre devoir de secourir vos propres camarades.

- Rappelez-vous bien qu'en agissant ainsi, vous faites le travail du Maître, que son pouvoir, sa force vous environnent, de sorte que rien ne peut vous nuire. Si vous désobéissez, laissez votre colère prendre le dessus et essayez de faire tort à quelqu'un, alors vous pourriez être en difficultés vous-même. En quelques mots, obéissez aux ordres, et vous serez sain et sauf, même si votre travail vous conduit au milieu même de l'armée Allemande. Si, au contraire, vous désobéissez, si vos passions vous entraînent vers la haine et la colère, vous ne vous sentirez pas en sécurité même si vous êtes seul sur une île de l'Océan Pacifique. Comprenez-vous?

Le Frère Aîné était droit comme un soldat au garde-à-vous. Strew très impressionné, réunit les talons et salua en disant:

- Vos ordres seront exécutés, Sir.

- Un instant, Sergent.

Le Frère Aîné sembla réfléchir, il réfléchit pendant une minute environ. La porte s'ouvrit, et un homme en uniforme de soldat canadien parut.

- Vous m'avez appelé, Sir?

- Oui, veuillez aller avec le Sergent Strew, et lui montrer comment nous travaillons. Vous ne serez pas appelé de sitôt en service actif, Sergent, dit le Frère Aîné, s'adressant à notre ami, mais les Allemands sont prêts à entreprendre une nouvelle attaque, et de part et d'autre, beaucoup d'hommes seront tués. Aussi, aurons-nous besoin de tous nos travailleurs et même davantage. Je suis certain que vous ferez de votre mieux: vous leur ferez cesser le combat et tourner leur attention ailleurs dès qu'ils se trouveront de ce côté-ci du voile.

Le sergent Strew et le Canadien saluèrent et sortirent.

Quant à ce qui arriva au sergent, la manière avec laquelle il fut introduit, prit part aux travaux des groupes importants des Aides Invisibles qui tentent de toutes leurs forces d'écarter du Monde un grave désastre, Jimmie l'apprit plus tard. Nombreuses furent les aventures et les choses terrifiantes, bien que, malgré tout, certaines eurent leur côté comique, mais tout ceci est étranger à notre histoire.

Le Frère Aîné, après le départ du sergent, demeura un moment pensif. De son côté, Jimmie attendait qu'il parle. Après quelques minutes, ce fut Jimmie qui, le premier, rompit le silence.

- Vous m'avez déclaré, Monsieur, que certains devoirs m'incombent également?

- Oui, mais les vôtres sont différents de ceux du sergent. Vous devez apprendre le plus possible, car le champ de votre activité ne sera pas ici. Vous devrez retourner sur terre.

- Retourner?

- Oui, vous n'avez pas été tué, mais frappé d'une commotion violente, et lorsque le moment sera venu, on vous renverra à nouveau travailler dans votre propre corps, sur le plan physique. Là, votre très grand privilège sera de raconter, pour autant qu'il est en votre pouvoir, les choses merveilleuses qui vous seront montrées et enseignées ici.

- Mais, si je ne suis pas mort, alors, tout cela n'est-il pas un rêve? Et...Marjorie me disait que j'étais mort... Est-ce que je n'aurais fait qu'imaginer voir Marjorie?

- Non, vous avez réellement vu Marjorie et conversé avec elle, de plus vous êtes vraiment dans l'autre monde, car il n'est pas nécessaire de mourir pour venir ici. Marjorie s'est trompée très naturellement, car le fait est que, pendant quelque temps, on était incertain s'il serait possible de réintégrer assez rapidement votre corps éthérique. Mais votre travail est encore nécessaire sur terre; vous avez mérité cette chance dans des vies précédentes, et comme la nécessité s'est fait grandement sentir, une aide spéciale vous a été donnée. Ni vous, ni Marjorie, n'avez un instant pensé que vous n'étiez atteint d'aucune blessure.

- C'est exact, déclara Jimmie, je songe en effet que je ne suis nullement blessé. Je n'y ai jamais pensé précédemment. Cependant, je me rappelle avoir vu sur le champ de bataille de nombreux morts, comme moi, sans aucune blessure.

- En effet, ils moururent d'une commotion d'obus. C'est cela même qui faillit vous tuer en chassant de votre corps physique le corps vital au point de rompre le cordon d'argent. Cependant, à cause des services que l'on attend de vous, une aide spéciale vous a été donnée, sinon, vous seriez tout à fait mort, comme vous dites; vous seriez de ce côté-ci du voile, sans aucune chance de retour. En raison de l'avance faite sur le Sentier au cours de vies précédentes, du serment de servir, de vos oeuvres, vous avez mérité que l'occasion vous soit donnée de servir davantage. Aussi, lorsque votre corps éthérique fut extériorisé par l'explosion, les particules de votre corps vital furent sauvegardées d'une dissolution complète; et lorsque le temps viendra pour vous de retourner dans votre corps physique qui se trouve actuellement dans un hôpital à l'arrière, vous serez aidé, afin de rapporter avec vous le souvenir de tout ce que vous avez entendu ou vu ici, de manière à travailler dans les meilleures conditions. Durant votre sommeil vous avez vu fréquemment Marjorie et avez parlé avec elle; et vous avez fréquemment voyagé avec elle durant vos rêves. Cette fois-ci, c'était tout différent et il n'est pas étonnant qu'elle se soit trompée.

- Mais...je n'ai jamais rêvé d'elle...cela a toujours été un des grands regrets de ma vie.

- Effectivement. Bien que vous ne rêviez jamais d'elle, vous vous voyiez souvent et avez fait ensemble plusieurs longs voyages, car pendant le sommeil, nous sommes généralement éloignés de notre corps, dans le pays des rêves, mais bien peu de personnes sont à même de ramener le souvenir de leur visite au "Pays des Morts Vivants", et ceux qui commencent à réaliser la chose rapportent très fréquemment des souvenirs mélangés ou altérés. L'une des choses que j'espère vous voir apprendre bientôt, lorsque vous retournerez, c'est de garder votre conscience de ce monde-ci.

- Vous dites que cela peut se faire?

- Certainement, c'est plus facile que cela ne paraît, particulièrement pour les âmes avancées. En effet, je m'étonne constamment de ne pas trouver plus de personnes capables de cette réalisation. Vous avez mérité ce dernier privilège durant vos deux ou trois vies précédentes, et cela ne sera pas pour vous une tâche bien difficile d'acquérir cette faculté.

- Mes deux ou trois dernières vies? Qu'entendez-vous par là? Dois-je comprendre que j'ai déjà vécu précédemment?

- Exactement.

- Où cela?

- Sur terre. Votre dernière vie s'est passée non loin d'ici, c'est-à-dire dans le sud de l'Europe.

- Mais j'ai toujours pensé qu'après la mort, tout était fini, l'on montait au ciel, ou bien...l'on descendait vers l'autre endroit.

- Non! Le plan de l'évolution humaine est bien plus grand et plus sublime que cela. Il est aussi infiniment plus complexe, et à cause du travail énorme à accomplir et du fait que vous pouvez y être de grande utilité, on vous aidera à retourner. Mais, avant, je désire que vous m'accompagniez encore un peu.

Le Frère Aîné fit signe à Jimmie, lui présenta sa main, et sortit, immédiatement suivi du jeune homme. Il y eut une période durant laquelle ils voyagèrent si rapidement que Jimmie ne put apercevoir que quelques paysages, très bas su-dessous d'eux et, en moins d'une minute, ils se trouvèrent dans une chambre pauvrement meublée, où une femme assise près d'une petite table, cousait, tandis que deux petits enfants jouaient par terre auprès d'elle. Pendant qu'elle travaillait, des larmes coulaient le long de ses joues, mais elle demeurait silencieuse, regardant de temps en temps vers la table où se trouvait une lettre ouverte.

Le Frère Aîné se tenait tranquillement dans un coin. Son visage grave exprimait la pitié qu'il ressentait, tandis que Jimmie, se dirigeant vers la table, jetait un coup d'oeil sur la lettre. C'était une annonce polie, mais formelle, du gouvernement: Henri L.E. avait été mortellement blessé au combat.

Instinctivement, il recula, par respect pour une douleur si grande. A ce moment, un homme en uniforme entra par la porte close, il se tenait là, les bras tendus vers sa femme, qui ne prit pas garde à lui. Sur sa tunique, juste au-dessus du coeur, était une petite ouverture ronde, tout le vêtement apparaissait souillé de sang.

- Oh! Emma, dit le soldat, en rompant le silence. Emma, s'écria-t-il encore, d'une voix brisée.

La femme ne répondit pas, elle semblait mal à l'aise, et leva pourtant la tête, comme si elle entendait une voix inespérée. Le plus jeune enfant se traîna vers l'homme en uniforme, poussant de petits cris de bienvenue, qui, au bout de quelques mois d'exercice, auraient très bien pu signifier le familier "Papa". Dans un sanglot, la femme ramassa l'enfant.

- Mon chéri, Papa n'est pas là. Il n'est pas encore de retour.

- L'enfant le voit, déclara le Frère Aîné à Jimmie, mais non la femme, et peut-être cela vaut-il mieux.

-Lorsqu'elle ira ce soir se reposer, dit-il, se tournant vers l'homme en uniforme et lui touchant le bras, elle quittera son corps et sera avec vous jusqu'au moment où elle s'éveillera le matin. Vous vous en souviendrez mais pas elle. Chaque nuit, vous la retrouverez et pourrez lui parler, vous pourrez ainsi l'aider à supporter son fardeau. Entre temps, rappelez-vous que votre séparation n'est que temporaire, vous la verrez chaque nuit, elle et les enfants, alors qu'ils seront endormis. Vous voyez, votre départ n'est pas définitif. C'est elle qui a la peine la plus lourde à supporter.

L'homme tendit la main.

- Je vous remercie, Monsieur, vous avez enlevé un terrible poids de mon coeur.

Le Frère Aîné se dirigea vers Jimmie. Tous deux quittèrent les lieux, en glissant selon le moyen familier, passant au travers des murs comme si ceux-ci étaient inexistantes. Au dehors, ils se trouvèrent aux environs d'une grande ville, et le Frère Aîné se dirigea vers une rue ombragée,

avançant lentement, marchant presque. Il n'y avait pas grand monde dans cette rue, et ceux qu'ils rencontraient ne prêtaient aucune attention à eux, ne les voyant pas. Au début, Jimmie évita assez facilement les piétons de la chaussée. Le Frère Aîné, lui, n'y prêtait pas plus attention que les passants ne se souciaient de lui, et il les traversait comme s'ils n'étaient que des ombres. Jimmie l'observa, essaya aussi, et finalement constata à sa grande satisfaction que cela ne causait aucun inconvénient, c'était même une chose tout à fait rationnelle.

- Je viens de vous montrer quelques-unes des souffrances causées par la guerre, non pas que vous n'en ayez aucune connaissance, mais simplement pour vous faire voir que la grande douleur provoquée par le conflit provient en grande partie de cette idée que la mort signifie une séparation complète, probablement permanente. Bien que beaucoup de personnes vous affirmeront, si vous les questionnez, qu'elles croient fermement en une vie future, le fait est que peu d'entre elles en sont certaines au point de la réaliser.

Elles peuvent voir la mort, et une partie d'entre elles croient la comprendre, mais quand à la vie dans l'au-delà, elles en sont plus ou moins incertaines. Si seulement, elles pouvaient savoir, non pas en théorie, mais en fait, qu'elles sont des esprits, enfants du Divin Père des Cieux, et comme tels, ne peuvent pas plus mourir que Lui-même, et si elles pouvaient seulement réaliser que cette vie n'est pas la seule vie sur cette terre, mais que l'humanité vit et revit, dans des corps et dans un entourage constamment améliorés, de même que leur progrès va toujours de l'avant et en s'élevant, qu'elles pourraient accélérer celui-ci, s'épargner de terribles souffrances en travaillant avec la Grande Loi. Si seulement, elles pouvaient comprendre qu'elles-mêmes se créent tous leurs troubles, que leurs malheurs ne sont pas dûs au caprice d'une Divinité, mais qu'ils sont les résultats de leur propre désobéissance à Sa Volonté (comme le montrent Ses lois grandes et justes) provenant de cette vie présente ou d'une vie passée, et que toutes les douleurs ou les joies sont exactement proportionnées à la mesure de leur obéissance ou désobéissance à Sa loi morale, et de la mise en pratique du mode de conduite que le Christ, notre Grand Maître, a indiquée; alors elles s'épargneraient bien des souffrances, se préparant à devenir des aides, dans le grand travail d'élever leurs compagnons humains.

Il se tut, son visage était aurolé de lumière. Jimmie remarqua ce nimbe délicatement coloré qui rayonnait, entourant entièrement le Frère Aîné, Alors, il se souvint d'un vers ancien:

"Combien scintillants, ces esprits glorieux resplendissent..."

- Il est presque temps pour vous de retourner, continua le Frère Aîné, je ne puis, plus longtemps, converser avec vous. Aussi, je veux tenir ma promesse, vous allez revoir Marjorie un court instant, mais avant de nous quitter, je veux vous demander que dès votre rétablissement, vous me fassiez le plaisir de venir me voir à Paris. Voici mon adresse...

- Mais, je pensais...je croyais que vous étiez...que vous étiez...tout à fait en ce monde.

Le Frère Aîné rit:

- Non pas. Je suis encore dans un corps de chair et lorsque vous serez suffisamment rétabli, je vous verrai à Paris, et cela sera pour vous l'une des garanties que tout cela n'est pas un rêve, mais une réalité.

Il se mit en route rapidement, Jimmie le suivit, lui obéissant sur un geste, et bientôt ils se trouvèrent sur le pré légèrement vallonné où le jeune homme avait repris connaissance.

- Marjorie sera bientôt ici, je vous laisse avec elle. Elle vous expliquera certaines choses, mais vous ne devez pas considérer ce moment comme notre dernière rencontre, ni comme la seule introduction au pays des morts vivants. Votre connaissance des choses spirituelles s'est faite d'une façon toute différente de l'ordinaire, mais ce n'est pas un cadeau, vous l'avez mérité, et votre devoir sera de travailler dix fois plus encore que précédemment.

- Il le fera certainement. N'est-ce pas, Jimmie?

Marjorie qui s'était approchée, inaperçue, se tenait en face d'eux, souriante. Jimmie lui prit la main en souriant à son tour.

- Certainement, Monsieur. J'accepte.

- Ainsi donc, au revoir, et à bientôt.

Jimmie se retourna pour saluer le Frère Aîné, mais à sa grande surprise, ils étaient seuls.

- J'ai entendu dire que vous allez retourner sur terre. J'en suis si heureuse! Cela signifie que vous serez à même de travailler à la fois des deux côtés du voile. Oh! Jimmie, combien j'envie vos possibilités d'activité!

Une partie de la conversation de Jimmie et Marjorie était personnelle; elle ne concerne donc pas notre histoire, et ce serait abuser des privilèges que donne la clairvoyance que de rapporter leurs propos. Enfin, Jimmie dit qu'il aurait bien désiré connaître les travaux à entreprendre, n'ayant reçu aucune instruction à ce sujet.

Marjorie le rassura, et comme sa foi était si absolue en la sagesse du Frère Aîné, et son assurance si positive, les doutes qu'il aurait pu concevoir s'évanouirent.

Ses yeux s'alourdirent, une somnolence irrésistible s'empara de lui; il essaya de s'en excuser, mais Marjorie lui sourit. Son dernier souvenir fut celui de la jeune fille, debout, entourée d'un léger éclat lumineux, le visage radieux, lui disant:

- Vous retournez sur terre.

Alors, les ténèbres semblèrent recouvrir le Pays des Morts Vivants.

#### CHAPITRE IV - DE RETOUR SUR LA TERRE - UNE JOLIE INFIRMIÈRE - pages 71 à 91

Une sensation de chute; de sombres nuées tourbillonnantes se firent sentir, pourtant invisibles; l'impression d'être précipité dans l'espace avec une rapidité vertigineuse, seul, parfois la tête la première, absolument incapable de contrôler ce terrible plongeon, Jimmie ne se sentait pas trop incommodé; il était simplement curieux de la fin de cette excursion précipitée, sans guide, vaguement conscient des ténèbres et de la rapidité qui diminuaient. Il entrevit, alors, une lueur croissante, graduelle, de demi-jour, venant l'on ne sait d'où, ne révélant rien de particulier. Un temps infini se passa; finalement, un rayon de soleil filtra au travers des nuages et du brouillard, puis peu à peu tout devint plus clair. Au fur et à mesure que le temps s'écoulait, les nuages se faisaient plus légers, plus roses; un lent changement transforma la pâle clarté du soleil en une lumière étincelante, reflet d'un globe éblouissant; il en fut de même des nuages roses qui se

confondirent avec les parois et le plafond de sa chambre. Rien de plus n'était visible. Une ombre descendit des murs: une jeune déesse portant l'uniforme de la Croix-Rouge.

Elle ressemblait quelque peu à Marjorie...Mais qui était-ce Marjorie? Il essayait de se rappeler. Le nom revenait facilement à sa mémoire. Marjorie... Marjorie... Qui était-ce donc Marjorie...?

Qui était-il, lui-même? Jim... Jimmie... Qui était-ce donc, Jimmie? D'où venait-il? Le nom lui était familier. On l'appelait Jimmie. On...? qui...? En tout cas, maintenant, il se souvenait. Marjorie l'appelait Jimmie.

Qui était cette jeune fille portant la coiffe de la Croix-Rouge et qui ressemblait à Marjorie? Penchée, elle le regardait. Non, ce n'était pas Marjorie, Marjorie était beaucoup plus jolie, et elle avait une auréole de douce lumière autour de sa personne. Marjorie semblait beaucoup plus vivante que cette jeune fille et elle irradiait de lumière. Cette jeune fille n'irradiait aucune lumière. Ce n'était probablement pas sa faute. Naturellement, peu de jeunes filles pouvaient resplendir comme Marjorie. Il sourit de cette idée.

Comment donc Marjorie appelait-elle ce cercle lumineux? Ah! oui, une aura, une aura.

Cette infirmière de la Croix-Rouge lui souriait maintenant, mais elle n'irradiait pas comme Marjorie. Elle avait, toutefois, un charmant sourire. Elle semblait gentille, mais elle aurait dû rayonner: quel dommage! Cependant, il voulait lui parler.

La jeune infirmière faisant sa ronde parmi ses malades avait remarqué que l'un d'eux, bien que n'ayant aucune blessure, se trouvait inconscient depuis plusieurs jours, souffrant d'une commotion d'obus; il n'avait pu encore être ramené à lui. Or, quelle ne fut pas sa surprise de voir ses yeux ouverts et lucides! Il attendait sa venue, ses lèvres remuèrent faiblement. Elle se pencha vers lui, mais put à peine entendre les mots:

- Vous n'êtes pas radiante. Où est votre aura?

L'infirmière caressa le front du jeune homme en se redressant, envahie par un grand sentiment de pitié pour cette pauvre épave de guerre. Ses lèvres remuaient encore...à nouveau elle se pencha pour écouter.

- Excusez-moi. C'était une erreur. Vous l'avez maintenant...

- Veuillez dormir à présent, vous allez beaucoup mieux.

Elle posa sa main sur la tête de Jimmie pendant quelques instants, et comme sa respiration régulière montrait qu'il avait suivi son conseil, elle poursuivit sa tournée. Un peu plus tard, en faisant son rapport à l'infirmière en chef, elle insista sur le fait que le no 32 avait repris connaissance, bien qu'il parût cependant un peu "perdu", ayant posé des questions insensées comme celle d'être irradiante et où se trouvait son aura.

- Qu'est-ce qu'une aura? demanda-t-elle, il me semble avoir déjà entendu ce mot-là.

- Je n'en sais rien, mon enfant. Je ne pense pas que cette chose existe. Il n'est pas encore bien revenu à lui.

Jimmie s'éveilla quelques heures plus tard, la tête bien reposée et les idées assez nettes pour tout ce qui avait trait aux impressions extérieures, mais très confuses pour le reste. Il repassa

néanmoins en sa mémoire ses expériences avec le sergent Strew, le Frère Aîné et Marjorie. Celles-ci étaient vives et distinctes, et il pouvait se rappeler pour ainsi dire chaque mot, surtout ceux de Marjorie. Mais comment se trouvait-il ici, et quel était cet endroit? Il n'y avait pas d'hôpitaux de l'autre côté, cependant, il était dans l'un de ces établissements. D'ailleurs, l'infirmière marchait et ne glissait pas. De plus, elle ne possédait pas d'aura. Pourtant, lorsqu'elle s'était penchée sur lui et lui avait touché le front doucement, elle avait semblé rayonner. Oui, il se souvenait avoir vu soudainement qu'elle était entourée d'un nuage légèrement violet. Il lui avait dit quelques mots, mais ne s'en rappelait plus le sens. Enfin, il se rendit compte que ce qu'il avait de mieux à faire était de rester couché et de ne plus penser à rien. Cet endroit pouvait être le ciel, ou bien ne pas l'être, en tout cas, il était confortable.

De nouveau, l'infirmière s'arrêta près de son lit. Il lui sourit, heureux de pouvoir lui sourire. Mais cette jeune personne, dans sa compréhension du devoir n'approuvait pas que les infirmières sourient à leurs malades, et réciproquement les malades à leurs infirmières. Elle voulait seulement s'enquérir de son état, de sa température, et regonfler ses oreillers, pour le réveiller doucement. Mais il s'en souciait peu. Qui pourrait être ennuyé par les attentions d'une déesse? Maintenant qu'il était suffisamment ranimé pour parler, il allait demander où il se trouvait. Il le demanderait avec une certaine diplomatie pour ne pas lui laisser deviner où il voulait en venir. Il parla, et elle était heureuse d'entendre une voix aussi forte.

- Pourquoi ne glissez-vous pas?

Pauvre diable! Son timbre était clair, évidemment, mais l'esprit voyageait encore dans les lointains. Cependant, on pouvait parfois améliorer des cas de ce genre en y mettant un brin d'humour.

- Pourquoi? croyez-vous qu'on nous permet de danser ici? et puis, on ne glisse plus maintenant. Les seules danses que nous ayons, d'ailleurs, sont la valse et quelques autres pas rythmés qui n'ont rien à voir avec une glissade qui n'est plus de mise actuellement.

Il la regardait, éberlué. Peut-être que ce n'était pas le ciel. Peut-être était-ce...? non...ce n'était pas possible. Son visage semblait trop gentil et son maintien de même pour qu'il en fut ainsi.

- Dites-moi...

Penchée sur lui, pleine de pitié pour cet homme si jeune, cependant si malhabile à s'exprimer, elle s'attendait à quelques manifestations d'un esprit déréglé.

- Où suis-je donc?

Elle lui répondit en éclatant de rire:

- Vous êtes dans une clinique américaine de Paris, en France, et il est certain que vous ne pouvez être dans un meilleur endroit: ici, tout est pour le mieux.

De nouveau, en observant la jeune fille, il aperçut ce nuage coloré ressemblant à une aura de lumière pourpre, et il ne jugea pas nécessaire de lui expliquer ce qu'était l'aura, car elle était une vraie soeur, un de ces êtres compatissants qui consacrent leur temps à aider leur prochain, tout comme le Seigneur. Il savait sans toutefois pouvoir se l'expliquer, qu'un tel rayonnement si lumineux, si vibrant, si doux, ne pouvait être imité par un quelconque artifice, pouvoir, ni par aucune connaissance. Rien ne pouvait le produire, si ce n'étaient la pureté, la bienveillance,

l'amour et le service. Aussi, pour le moment, en fut-il satisfait, et après s'être retourné sur son oreiller, il s'endormit aussitôt.

C'est vingt-quatre heures après, qu'il s'éveilla, cette fois en pleine possession de ses sens et de sa mémoire, et lorsque l'aimable infirmière à la belle aura fit sa ronde, elle vit d'un coup d'oeil que Jimmie avait recouvré tous ses esprits.

- Bonjour, dit-elle en souriant, comment va mon malade, commotionné? Divague-t-il toujours?

Jimmie eut un large sourire.

- Que vous ai-je donc dit hier?

Oh! Pas grand'chose. Vous m'avez demandé pourquoi je ne glissais pas, je ne dansais pas, où était mon aura, et la raison pour laquelle je ne rayonnais pas. Au fait, qu'est-ce qu'une aura? Cela existe-t-il en réalité, ou bien avez-vous imaginé seulement?

- Je ne peux vous dire maintenant ce qu'est exactement l'aura, mais je vous l'expliquerai.

Trois jours plus tard, il fut permis à Jimmie Westman de sortir de l'hôpital pour une promenade. Il se sentait bien, mais il avait très faim. Il dut promettre que si on lui permettait de sortir, il n'en profiterait pas pour acheter quoi que ce soit à manger.

- Je ne sais pas si je dois ou non me fier à vous, avait déclaré le docteur, il serait peut-être préférable que Mademoiselle Louise vous accompagne.

- Je crois aussi que cela vaudrait mieux, dit le jeune homme, avec une arrière-pensée. Je crois, en effet, que cela serait beaucoup plus sûr.

Mademoiselle Louise ne sembla pas contrariée quand le docteur lui demanda si elle voulait bien accompagner son malade. Au fond, elle semblait plutôt fière de ce jeune lieutenant, dans son uniforme débarrassé de la boue des tranchées, net et impeccable.

- De quel côté allons-nous? demanda-t-elle, en passant le portail de l'établissement.

- Connaissez-vous la rue d'Ex?

- Non, mais nous pouvons nous informer.

Il posa la question dans son meilleur français de l'armée américaine, et elle fit la même demande, hésitante, avec son charmant accent et des sourcils interrogateurs relevés et charmeurs; mais ni l'un, ni l'autre ne purent enregistrer quelque chose d'utile avec les réponses qu'ils reçurent. Toutes demeuraient confuses, noyées dans un flot de paroles et de gestes, si bien qu'ils n'en furent pas plus avancés qu'auparavant.

- Je connais la source de nos ennuis, affirma Jimmie, après une dizaine d'essais infructueux auprès des gens qui se contentaient, ignorant leur langue, de hausser les épaules et d'agiter leurs mains.

- Qu'est-ce donc? je suis si ennuyée de mon mauvais français!

- Tout cela est votre faute.

- Ma faute...(Les sourcils se relevèrent à nouveau). Pourquoi, ma faute?

- Pourquoi? parce que ces gens vous regardent, ils en perdent la tête et bredouillent des bêtises. Je ne les blâme pas, d'ailleurs.

- Ah! ça, suis-je donc si laide à regarder?

-Je ne dis pas que vous êtes laide. Je dis qu'ils vous regardent et en perdent la tête.

- Bon,, mais cela revient au même que d'affirmer que je suis laide. Je vous remercie Monsieur le Lieutenant James Westman, pour votre excellente opinion.

- Fadaise!

- Comment, fadaise! Qu'est-ce que vous voulez dire?

Jimmie s'aperçut de son erreur et il s'en effraya. Il ne s'était pas représenté jusqu'alors à quel point il tenait à l'opinion de la jeune fille. Il se vit en danger et en devint nerveux.

- Vous savez bien, Mademoiselle Louise, ce que je veux dire. Si vous l'ignorez, je vais vous le dire. Je veux dire juste ceci...dites-moi, vous n'allez pas vous fâcher, si je vous le dis?

- Je suis fâchée, réellement fâchée. Vous dites que je suis laide au point que personne ne peut me regarder sans perdre la tête.

- Non, je n'ai pas dit cela, et je vais vous le dire maintenant, que vous en soyez fâchée ou non. Je veux dire ceci, c'est que vous êtes si jolie que naturellement...justement...

- Justement quoi?

- Justement, les gens en perdent la tête, c'est bien cela. Maintenant, fâchez-vous, si vous voulez. - Silence.

- Etes-vous fâchée? - Silence accentué.

- Etes-vous...

Elle avait détourné la tête et quand il se pencha vers elle pour la réponse, il crut bien avoir entendu:

- Non, pas très.

Avec sa nature primesautière, enthousiaste, Jimmie, emporté par la joie s'écria:

- Et je vais vous en dire davantage, fâchez-vous si vous le voulez et autant que vous le voudrez. Je sais que je n'ai pas le droit de vous le dire, mais vous êtes bien la plus jolie, la plus charmante, la plus douce et la plus chère jeune fille que je connaisse au...au... A ce moment, la mémoire de Jimmie, frappée en plein par le souvenir de cette autre jeune fille trépidante de joie et de gaieté folle, la rayonnante Marjorie, dansant, glissant, de cette Marjorie tout en or, de cette Marjorie à la voix si douce... Ce souvenir, donc, le fit trébucher à la fin de sa phrase. Etait-il sincère? il pouvait en douter. Sa conscience en fut un peu émue. Etait-ce bien de parler d'amour à deux jeunes filles à la fois? Hésitant, il se reprit:

- En France...termina-t-il, défaillant.

Louise sentit bien son hésitation. Elle se demandait si vraiment elle aimait cet homme ou non. Elle n'avait pas encore analysé ses sentiments, mais un moment, elle s'attendit à une déclaration d'amour et en demeura désappointée. Cette défaillance dans la voix du jeune homme résonnait faux, après les paroles enthousiastes, et bien qu'elle n'y comprit pas grand chose, elle en était à se demander si elle devait interpréter ces paroles dans leur sens formel ou tout autrement. Apparemment, il devait avoir laissé une fiancée aux Etats-Unis. Doucement, gentiment, elle se détacha de lui:

-Je crois que je ferai mieux de m'en aller de mon côté, Monsieur Westman.

- Louise! Oh! Louise! N'ayez pas une mauvaise opinion de moi, je vous en supplie. Je me doute de ce que vous pensez, ma chère Louise. Ne voulez-vous pas m'écouter?

Elle hésitait, fâchée qu'il ait essayé de lui parler d'amour alors qu'il avait une fiancée en Amérique, et ne voulant pas non plus briser entièrement ses rapports avec lui, avant d'être certaine qu'il n'y eût pas de malentendu entre eux.

- Eh bien, Monsieur Westman, en réalité, que voulez-vous me dire?

- Je veux vous affirmer que vous êtes la plus charmante jeune fille que je connaisse au monde.

- En France...voulez-vous dire.

- Non, la seule qui soit dans l'univers tout entier.

- En êtes-vous certain? Ne voulez-vous pas dire en France?

- Non, pas du tout, je veux bien dire de l'immense univers.

- Mais alors, que deviendra la jeune fille restée aux Etats-Unis?

- Il n'y en a pas.

Tout d'abord, elle le fixa, méditative, puis avec une lueur de mépris dans les yeux. Il le remarqua et jugea sa situation désespérée. A ce moment, Jimmie eut la sensation nette qu'il aimait cette jeune fille et qu'il ne devait la perdre à aucun prix.

- Mais alors, pourquoi avez-vous hésité tout à l'heure? insinua-t-elle.

- Bon! Je vais tout vous avouer, et vous comprendrez. Ecoutez-moi, je vous prie, écoutez-moi.

- Je vous écoute, mais je ne comprends pas grand'chose.

- Dans ce cas, je m'expliquerai en chemin, en rentrant à l'hôpital.

- Je ne crois pas, Monsieur Westman, je ne suis pas d'avis de perdre mon temps à écouter vos explications. Je crois que vous êtes assez bien portant maintenant pour marcher seul, et j'ai une course à faire. Je vous laisse donc et vais vaquer à mes affaires.

Elle le quitta en dépit de ses protestations et tourna une rue pendant que Jimmie se tenait debout sur le trottoir, espérant qu'elle allait ralentir, se retourner ou lui faire un signe quelconque. Il attendit en vain.

N'ayant rien d'autre à faire, il revint tristement vers l'hôpital, n'ayant même pas le goût d'aller se mêler aux groupes d'officiers d'un mess quelconque. Il désirait surtout demeurer seul et rechercher dans le silence quels arguments il pourrait développer à la jeune fille pour la convaincre de sa bonne foi. Soudain, les paroles du Frère Aîné lui revinrent à la mémoire:

- Votre introduction à la vie spirituelle se fit pour vous par une voie inusitée, mais ce n'est pas un don qui vous est fait, car vous l'avez gagné par vos soins, et votre devoir sera de travailler dès maintenant dix fois plus qu'avant.

Il s'aperçut alors qu'il avait oublié sa promesse, et le grand travail, quel qu'il soit, comportait en lui-même ce mot magique "devoir". De toute façon, il avait un peu négligé de penser à ses merveilleuses expériences, et avait fini par les considérer comme un rêve. Il avait simplement essayé de retrouver l'adresse du Frère Aîné puis avait calmement tout laissé de côté pour s'intéresser uniquement à faire la cour à une jeune fille! Mais une si jolie jeune fille! C'était là sa seule excuse! Tout cela était bien embrouillé. Il était amoureux de deux jeunes filles, toutes les deux jolies, charmantes et combien aimables, mais l'une sur terre, et l'autre... et bien disons, au paradis. Il ne pouvait épouser que l'une des deux. L'autre en serait-elle offensée? Est-ce que Louise le croira quand il lui confessa son second amour, en sera-t-elle jalouse ou non?. Il pensait, ou tout au moins, il espérait qu'elle tenait à lui, mais malgré tout, son histoire lui paraîtrait-elle vraisemblable?

Oh! mais... et l'idée vint le frapper, le Frère Aîné pouvait seul l'aider à sortir de ce labyrinthe, à la condition qu'il existât réellement. Il se demandait si lui-même pouvait se fier à ses souvenirs, et si lui doutait, comment pouvait-il s'attendre à ce que Louise crut en lui? Y avait-il réellement sur terre un Frère Aîné, ou sa grande aventure n'était-elle pas aussi immatérielle que les rêves? Imbécile! Là était la preuve, et quelle preuve, s'il pouvait simplement la faire apparaître, preuve qui convaincrait Louise, si sceptique qu'elle fût. Hurrah! Il allait prendre son rêve comme témoignage probant, et ce serait le Frère Aîné lui-même qui le convaincrait et Louise en même temps.

Des enfants français qui jouaient au coin d'une rue s'arrêtèrent étonnés, voyant soudain un officier allié s'élançer tout-à-coup dans une course effrénée comme si sa vie dépendait de l'agilité de ses jambes.

Louise n'était pas encore rentrée à l'hôpital quand Jimmie, impatient de la revoir, décida de l'attendre devant le portail, et pour être certain de ne pas la laisser passer, il s'installa sur une chaise.

Sur le chemin du retour, Louise se repentit d'avoir laissé paraître à un malade un mouvement de mauvaise humeur. Après tout, le Lieutenant souffrait d'un choc nerveux, et de tels êtres ne sont pas responsables de leurs actions. Sa marche à vive allure dans les rues de Paris, en lui fouettant le sang, avait libéré son esprit de ce mouvement d'impatience passager, ce qui la rendait plus douce, plus charitable; et ses joues étaient devenues plus roses, bien qu'elle ne s'en doutât pas.

En la voyant, Jimmie s'élança de sa chaise, et courut à sa rencontre. Qu'il y eût ou non des auras ou autres choses du même genre, Louise aurait pu en voir une enveloppant le grand garçon, car le fait est certain, avant même que le lieutenant eut ouvert la bouche et prononcé un mot, elle savait que chaque atome de son être vibrerait d'excuses et de l'envie poussée jusqu'à l'extrême de lui

plaire. Pouvait-elle refuser de l'entendre, ne fut-ce que quelques minutes? Non, certes, elle écouterait ce qu'il avait à lui dire, bien que pressée, car son travail ne lui laissait plus que trente minutes.

Alors, Jimmie qui s'était mis dans l'esprit que le plus simple était de raconter exactement ce qui lui était arrivé, la conduisit dans un petit jardin fréquenté par les convalescents, et là lui emplit les oreilles de l'histoire de son aventure depuis le moment où il se reconnut dans la prairie jusqu'à la minute où il reprit conscience dans son lit d'hôpital. Elle écoutait avec intérêt, surtout quand il parla de Marjorie.

- Ainsi, ajouta-t-il, vous voyez combien il m'importe que je trouve cette adresse, parce que si cette rue existe, et si au numéro indiqué vit un certain Mr. Champion, cela prouvera la véracité de mon récit, et lui-même vous convaincra que l'histoire est vraie.

- Ce n'est pas nécessaire, Monsieur Westman, car que les choses dont vous me parlez se soient produites ou non, tout ce que j'apprends maintenant me prouve votre entière sincérité. Je crois en la vérité de chacune de vos paroles, et votre aventure est vraiment merveilleuse. J'aimerais tant voir quelques-unes de ces belles couleurs que vous me décrivez, et aussi Marjorie, elle doit être si jolie!

Le coeur de Jimmie se mit à battre violemment à cette révélation, Louise acceptait la véracité de son histoire, et en même temps lui pardonnait sa loyauté envers Marjorie. Evidemment, elle gardait un doute sur l'authenticité des faits, mais considérant la force et la chaleur de sa narration, elle demeurait persuadée que tout l'événement résultait de la commotion qu'il avait subie et elle était fermement convaincue qu'il croyait à cet événement. C'est tout ce qu'il lui fallait, et cela expliquait son hésitation, et son amour pour une autre jeune fille, aussi bien que pour elle-même, fait qu'en aucun cas elle n'aurait pardonné, si ce n'est que cette autre personne n'était que le fruit de son imagination et n'avait aucune existence réelle.

- Louise! dites-moi, Louise...

- Quoi donc?

- Je suis heureux que nous ayons pu nous expliquer, j'avais si peur de vous avoir fâchée!

- Je l'ai été, en effet. Je pensais que vous essayiez de me faire la cour alors que vous aviez déjà une fiancée aux Etats-Unis.

- Je ne vous blâme pas. Mais, maintenant que vous savez tout, vous m'avez pardonné. N'est-ce pas?

- Pourquoi, Monsieur Westman, c'est ridicule. Je n'avais rien à vous pardonner.

- Mais je crois que si vous étiez fâchée parce que j'avais une fiancée, c'est que vous m'aimiez déjà un peu, sans cela, vous ne vous seriez pas fâchée. Est-ce vrai? Dites-moi, Louise... et il adoucit inconsciemment la prononciation de ce prénom.

- Quoi donc?

- Ne croyez-vous pas, qu'après un moment, quand vous me connaîtrez mieux...

- Quoi donc?

- Ne pensez-vous pas... peut-être... serait-il possible... qu'un jour, vous pourriez m'aimer un peu plus?

Silence. Il prit sa main alors qu'elle tournait la tête, regardant au loin.

- Ne pensez-vous pas?

- Peut-être.

Le lendemain, Jimmie sollicita du docteur la permission de sortir, sortie où Louise l'accompagnerait, pour lui porter aide en cas d'une syncope qu'il redoutait parfois. Le docteur sembla hésiter tout d'abord, offrant aimablement d'envoyer une ordonnance ou un autre soldat convalescent qui ne serait pas sujet aux syncopes; mais devant l'évidente consternation du jeune officier, et comme c'était un homme vraiment humain et bienveillant, le docteur accorda la permission; puis il mécontenta Jimmie, par une anxiété vraiment superflue, prétendant que les "syncopes" pourraient provenir d'une maladie de coeur.

Dans l'intervalle, Louise et Jimmie avaient étudié le plan de Paris, et effectivement, y trouvèrent la rue d'Ex, mais ceci ne prouvait rien, car il aurait pu entendre ce nom quelque part, et la mémoire sub-consciente, avec sa merveilleuse capacité de mémorisation, aurait pu extraire ce nom particulier, de tous les souvenirs dont elle est chargée, et l'avoir présenté à son imagination, encore sous l'effet de la commotion due à la déflagration de l'obus. Jimmie connaissait ou croyait connaître la théorie de la pensée suggestive, qu'il s'évertuait de développer à Louise qui n'en avait cure. Même s'il avait réussi à l'intéresser à ce sujet, elle n'en aurait pas tiré grand profit.

Tout en devisant de la sorte, leurs pas les conduisirent devant une demeure de la rue d'Ex, où ils s'arrêtèrent. La maison était bien là, avec son numéro, mais ce n'était pas encore une preuve. La porte d'entrée, sous un passage voûté, conduisait à une cour intérieure. Ils sonnèrent. Un peu de bruit à l'intérieur leur indiqua que quelqu'un venait ouvrir la porte. Les quelques instants qui suivraient leur donneraient la solution de l'énigme.

## CHAPITRE V - LE "FRÈRE AÎNÉ" EN CHAIR ET EN OS - pages 93 à 108

Jimmie et Louise attendaient l'ouverture de la porte avec le même pressentiment, un peu sombre. La jeune infirmière ne croyait pas un seul mot de la merveilleuse histoire que lui avait racontée Jimmie, bien qu'elle fut convaincue que Jimmie y croyait, lui. D'autre part, Jimmie dont la mémoire demeurait vive, était bien sûr que la chose s'était réalisée, mais il se méfiait de la façon dont se terminerait cet essai concret. Il se demandait quelle excuse il invoquerait, si par hasard, comme il le craignait, la maison était habitée par des étrangers.

Louise s'attendait tout simplement à voir une concierge leur ouvrir la porte, et croyait qu'une désillusion inévitable s'ensuivrait; elle se demandait comment elle pourrait consoler le jeune homme désappointé.

Jimmie, avait la même crainte, amassait dans son esprit des raisons plausibles pour expliquer sa vision et ne trouvait rien. La porte s'ouvrit.

Devant eux se tenait l'homme de son rêve qui leur souhaita la bienvenue avec un léger sourire, comme s'il avait deviné leur perplexité. Il se montrait identique dans chaque détail de ses

vêtements et dans ses traits si étranges et si puissants devenus si familiers à Jimmie dans le Pays des Morts Vivants. C'était bien le Frère Aîné.

Sur une cordiale invite, ils entrèrent dans une bibliothèque bien garnie, et ce ne fut qu'à ce moment que Jimmie revint de son embarras pour présenter sa compagne. Néanmoins, il fut encore quelque peu embarrassé lorsqu'il lui fallut présenter Miss Louise Clayton.

- Mon infirmière, dit-il; elle m'a si bien soigné durant ma convalescence, que j'ai cru bon de la mettre au courant de ma grande aventure.

- Je suis très heureux que vous l'ayez fait, Lieutenant Westman, car Miss Clayton a été choisie pour être votre infirmière pour plusieurs raisons. Non seulement parce que Miss Clayton est une âme très avancée, mais aussi parce qu'il a été constaté que le travail de réintégration de votre corps vital serait fait beaucoup plus aisément et rapidement avec son aide que par celle de n'importe quelle autre infirmière. Vous voyez, Miss Clayton, que je suis très bien informé, quoique ne vous ayant jamais rencontrée précédemment.

Louise répondit poliment, quoiqu'un peu cérémonieusement; elle était tout à fait incapable de cacher son incrédulité au sujet des déclarations de Mr. Champion.

Néanmoins, celui-ci continua, comme s'il répondait à certaines objections:

- Vous avez été choisie, et la sagesse de ce choix est bien apparente dans le résultat. Votre aura est forte, bien développée, vos vibrations sont harmonieuses, étant donné certaines combinaisons stellaires dont vous êtes probablement inconsciente. Tout ceci a été d'un grand secours pour Jimmie. Vous vous rappelez probablement que, lorsque vous vous êtes penchée au-dessus de lui afin d'entendre ce qu'il murmurait, il vous demanda pourquoi vous n'étiez pas rayonnante, sans aura, puis, peu après, il s'excusa assurant qu'une lumière vous entourait.

Louise demeurait perplexe, car personne n'était alors présent pour entendre cette conversation. L'infirmière en chef n'était pas sortie de l'hôpital et n'avait pas rencontré cet homme pour lui relater les faits. Et elle, Louise, n'avait pas raconté beaucoup de choses à l'infirmière en chef, et n'en avait rien dit à qui que ce soit. Jimmie, elle en était sûre, n'avait pas quitté la clinique, excepté le jour où ils s'étaient querellés. Avait-il écrit à cet homme ou bien celui-ci lisait-il dans les pensées? Si Jimmie avait écrit, il l'aurait trompée. Et si l'homme était clairvoyant, il devait être d'une perspicacité inquiétante. Elle se tenait silencieuse, ne sachant que dire, mais ses regards parcouraient la chambre.

Mr. Champion reprit la parole:

- Miss Clayton, vous m'excuserez, j'en suis sûr, si j'essaie de tranquilliser votre esprit ainsi que celui de Jimmie. En agissant ainsi, il est nécessaire de faire un exposé qui ne peut être prouvé présentement et dont les explications demanderaient trop de temps, aussi, je vous prierai de m'écouter patiemment, et de réserver votre jugement pour plus tard.

- D'abord, je vous affirme que vous n'êtes pas victime d'un complot prémédité. Jimmie ne m'a pas écrit et l'infirmière en chef n'a eu aucune arrière-pensée sur ce que vous lui avez relaté. Louise releva la tête, ses yeux grand-ouverts d'étonnement.

- D'autre part, votre surprise de rencontrer un homme clairvoyant sans le décor habituel de cet état, est parfaitement naturelle. Il n'y a ici aucun des accessoires du faiseur de miracles et vous cherchiez en vain un hibou empaillé, ou des crânes, ou de sombres draperies. Je puis vous

assurer que pour un occultiste entraîné, la lecture de pensée n'est nullement difficile. Je vous dirai cependant que, lorsque Jimmie, reprenant conscience, vous a adressé ces quelques mots auxquels je viens de faire allusion, je n'ai pas lu en votre pensée, je savais ce que aviez dit pour la raison que j'étais présent.

Louise le regarda à nouveau, eut un geste de surprise, voulut parler, mais, à temps, elle se rappela la demande de Mr. Campion.

- J'étais là, quoique invisible à vos regards, et je vous ai suivie lorsque vous êtes allée faire votre rapport à l'infirmière en chef. Si vous vous souvenez, elle était assise, occupée à écrire, et lorsque vous lui avez adressé la parole, vous étiez seule avec elle dans son bureau. Sans se retourner vers vous, elle s'est tout simplement arrêtée d'écrire, lorsque vous lui avez parlé. Alors, elle vous a répondu: "Je ne pense pas qu'une telle chose existe, mon enfant". Ensuite, en sortant du bureau, vous avez rencontré deux ordonnances qui transportaient un blessé sur une civière, et juste à ce moment, l'un des hommes trébucha. Vous avez cru qu'il allait laisser choir son fardeau, vous avez eu une exclamation de surprise, puis vous avez continué votre chemin. - Il sourit en la regardant:

- Je crois avoir pleinement justifié mon ami Jimmie, il ne pouvait pas m'écrire ces choses là.

Louise eut un petit geste gracieux et inimitable de reddition.

- Et maintenant, voici ce qui concerne la raison fondamentale de toutes ces choses étranges. La race humaine est composée d'une multitude d'esprits individuels qui évoluent par des naissances renouvelées dans des corps physiques, en ce monde, où ils apprennent à obéir aux grandes lois de notre Père Céleste, tout comme les enfants étudient leurs leçons journalières à l'école. Dans ce grand plan d'évolution, nous sommes soumis à l'activité de deux grandes lois: premièrement, celle de la réincarnation, qui nous ramène constamment vers le monde physique concret, dans des corps et dans un milieu s'améliorant lentement. Deuxièmement, la loi de conséquence qui décrète que nos souffrances sont le simple résultat de nos erreurs, qui, de façon usuelle, sont appelées péchés, et cela malgré un espace qui est parfois de plusieurs vies entre l'erreur et ses conséquences.

- De manière à raccourcir cette période de naissance, de mort, d'apprentissage et de souffrances, toute l'aide possible est donnée à la race par de grandes légions d'êtres spirituels, qui eux-mêmes ont passé par de semblables écoles. A certaines époques (de même qu'aux examens de collège), lorsqu'un point décisif dans l'évolution est atteint, la race passe un examen afin de savoir quelles classes d'entités sont dignes de promotion.

- Cette grande guerre est le plus prodigieux moment décisif de notre évolution, et plus que jamais l'aide et l'instruction sont nécessaires à la race. Elles peuvent être données plus efficacement par des membres avancés de cette même race, et c'est pour cette raison que plusieurs êtres reçoivent, précisément en ce moment, de l'avancement afin de donner à leur tour toute l'assistance et l'instruction qu'ils sont capables de donner. Le besoin est impérieux, beaucoup plus que vous et Jimmie ne le pensez, c'est pourquoi Jimmie fut renvoyé sur terre dans la vie physique, car normalement, il aurait dû rester en permanence de l'autre côté du voile. C'est dans cette intention que vous avez été amenée ici avec lui, car ne pensez pas que l'habitude des occultistes est de faire étalage de leurs pouvoirs uniquement pour divertir les gens.

- Jimmie et vous êtes tous deux des âmes avancées (je ne dis pas cela pour vous flatter) et dans quelques vies vous atteindrez naturellement le point auquel vous arriverez en cette vie-ci, si vous voulez réellement vous en donner la peine. L'aide vous sera donnée, mais vous devez vous rappeler les paroles du Maître: "A celui qui a beaucoup reçu, il sera beaucoup demandé". Ainsi le

choix de s'engager dans le travail doit être purement volontaire, et non pas fait à la légère, car si le bénéfice est grand lorsque nous recevons cet enseignement dans les conditions requises, de même le danger l'est aussi si nous le recevons indignement.

Jimmie et Louise se regardèrent l'un l'autre, chacun reconnaissant l'allusion aux belles paroles du service de la communion. Jimmie prit la parole:

- Monsieur, vous m'avez parlé précédemment d'un grand travail, mais ne me l'avez pas décrit.

- Non, car à ce moment, on était incertain si votre corps éthérique pourrait être réintégré à temps dans votre corps physique, et lorsque la chose fut accomplie, l'opportunité d'une telle instruction ne s'était pas présentée.

Durant plus d'une heure, Mr. Champion leur parla des différents plans d'existence, et des corps correspondant à ces plans. Il leur décrivit le travail des Aides Invisibles, aussi bien avec les vivants qu'avec les morts. Louise et Jimmie écoutaient, émerveillés, et graduellement, ce sentiment se changea en véritable déférence au fur et à mesure que leur était développé ce Plan prodigieux. Ils n'avaient jamais rien entendu de pareil. Cependant, cela leur semblait étrangement familier, tout comme s'ils l'avaient su depuis toujours. Comme Mr. Champion continuait à leur développer ce plan, leur montrant comment il s'accordait avec les Ecritures et particulièrement avec les paroles du Christ, leur faisant comprendre les paraboles et éclairant les passages obscurs, les soupçons de Louise s'évanouirent, et elle se sentit honteuse de les avoir même élaborés. Elle ne demandait plus de preuves. Aucune n'était nécessaire. Aucun homme, quelque grand soit-il, n'aurait pu inventer un plan pareil. Pas même Mr. Champion, lisant dans la pensée, et occultiste, quelqu'un plus fort encore, n'aurait pu produire un plan si compliqué où tout s'emboîte ainsi. Il n'eut aucune difficulté à les convaincre que tout cela était vrai. La jeune fille connaissait ces choses, bien qu'elle ne put comprendre comment elle les connaissait. On y trouvait l'empreinte et la signature de la Divinité elle-même.

Jimmie, lui aussi, avait écouté, tout absorbé. Ces faits développés par Mr. Champion expliquaient certaines contradictions apparentes qu'il avait observées durant son bref séjour de l'autre côté, et lorsque la théorie et la pratique de la libération dans les autres plans furent détaillées, il comprit qu'il n'était pas nécessaire de mourir pour prouver la réalité de l'immortalité.

- Mais...pour quelle raison, demanda-t-il, s'il y a tellement de travail à exécuter de l'autre côté, s'est-on donné tant de mal pour me renvoyer ici-bas?

- Parce que la nécessité la plus urgente est de trouver ceux qui, de ce côté du voile, connaissent le fait de l'immortalité, ont visité l'autre monde et en sont revenus, ont la volonté et sont capables de répandre leurs connaissances, qui peuvent consoler les mourants et particulièrement ceux qui restent. On a besoin de ceux qui peuvent dire: "Je sais" aussi bien que "je crois".

- Alors, si je persiste dans l'accomplissement des exercices que vous m'avez décrits, vous pensez que je développerai ma vision spirituelle?

- Sans aucun doute, vous le pourrez, et quoique je ne doive vous influencer en aucune manière, car le choix ne dépend que de vous, vous savez cependant combien j'aspire à vous voir volontaire dans la Grande Armée à laquelle vous êtes malgré tout enrôlé.

Jimmie comprit que le moment était sérieux. Il désirait servir. Son coeur était rempli de sympathie pour ceux qui souffrent et meurent, et cependant, sera-t-il capable de cette chose: "vivre la vie"? Lorsqu'il retournera à son régiment, et à sa compagnie, pourra-t-il continuer?

Alors, un doute pénétra son esprit. Mr. Champion avait déclaré ou fait comprendre que, durant le sommeil, presque tous aident, plus ou moins, aussi pourquoi ne pourrait-il essayer de faire son possible, à l'état de veille, espérant être dans le sommeil, un aide invisible inconscient?

Mr. Champion les observait. Louise le regardait sans le voir. Ses yeux avaient cette expression lointaine qui prouvait la préoccupation de son esprit. Elle prit la parole.

- Veuillez me dire, Mr. Champion, je vous prie, pourquoi l'aide incarné qui est libre dans les autres plans est beaucoup plus précieux que le travailleur désincarné ou que l'aide qui ne peut visiter consciemment les mondes supérieurs? N'y a-t-il pas là un rapport avec le pouvoir de la volonté?

- C'est juste, Miss Clayton. L'aide incarné possède un pouvoir que la même personne qui perd son corps au décès, n'a plus. Ceci demanderait une explication un peu longue, mais vous vous en approchez en parlant du pouvoir de la volonté. De plus, les aides de l'au-delà sont en rapport constant avec ceux qui s'y trouvent déjà, venant de terminer leur vie ici-bas, et dont la période de rétrospection de la vie physique vient de commencer. Cependant, l'homme, de ce côté-ci du voile, peut influencer la vie de bien des êtres, qui s'abstiendront d'actes qu'autrement ils accompliraient. Ils éviteront ainsi bien des souffrances au purgatoire, résultant d'actions non accomplies qui auraient pu entraîner de lourdes dettes de destinée.

Jimmie et Louise s'en retournèrent en silence à la clinique, chacun d'eux profondément pensif, continuant par intervalles, la conversation sur l'enseignement que leur avait donné Mr. Champion. En arrivant à la grande porte, Louise prit la parole:

- Jimmie! Je dois vous faire une confession.

- Qu'est-ce donc?

- Savez-vous qu'avant de pénétrer dans cette maison, je tenais votre aventure pour de la pure imagination, rêve provenant de votre commotion.

- C'est ce que je craignais.

- Mais, ne soyez plus inquiet. Maintenant, j'en crois chaque mot.

La grande joie que ressentit Jimmie, exprimée sur son visage, était due à la satisfaction de savoir qu'elle ajoutait foi à son histoire. Cette expression joyeuse et animée de Jimmie provoqua certainement chez le portier de l'hôpital des réflexions hautement fantaisistes. L'on peut en juger par le sourire qui apparut sur son vieux visage tanné, lorsque les deux jeunes gens rentrèrent à la clinique, ou bien, il est possible encore que nous n'ayons pas entendu entièrement leur conversation.

Réintégré dans sa compagnie, et après avoir été salué de tout coeur et félicité d'avoir échappé à la mort, Jimmie se mit avec fermeté à potasser les exercices et entraînements spirituels, alors que son bataillon se trouvait au repos, à l'arrière des lignes.

La besogne courante, quotidienne de la vie à l'armée, le contact constant avec ses hommes et ses camarades officiers, de qui il était très aimé, eurent une tendance à atténuer son enthousiasme. Les pensées ordinaires et prosaïques usurpèrent la place des aspirations nobles, des idéaux élevés qui avaient vibré en lui. La réminiscence de son voyage au Pays des Morts Vivants commença à s'atténuer. Des devoirs pressants, urgents, occupèrent tout son temps. Lorsque finissaient les exercices d'entraînement, il se sentait fatigué et volontairement, se laissait entraîner à aller avec

les autres faire une visite au mess ou autre lieu de divertissement. Chaque fois, il essayait de tranquilliser sa conscience avec la promesse qu'il ferait quelque chose aussitôt qu'il se sentirait bien reposé.

Entre-temps, comme il l'avait promis, il continua de pratiquer le petit exercice si naïvement simple que Mr. Champion lui avait enseigné, et qu'il renouvelait chaque soir avec la régularité d'une horloge. Malgré tout, il ne pouvait comprendre comment une chose si ridiculement élémentaire pouvait avoir grand effet sur lui. Il se mit à croire que la raison devait donner tort à Mr. Champion, autrement, comment se faisait-il que cet exercice fut si peu connu? Pourquoi aussi n'était-il pas enseigné par les ministres des différentes Eglises? Il savait que certaines critiques qu'on leur faisait étaient méritées, mais il voyait que, dans l'ensemble, ces ministres du culte étaient honnêtes, consciencieux, faisant de leur mieux selon leur lumière spirituelle. Pourquoi, alors, ne connaissaient-ils pas ce détail aussi simple?

Un jour qu'il écrivait dans un coin du mess, se trouvait à ses côtés un pasteur trop zélé, faisant des reproches à un petit groupe de soldats qui négligeaient d'assister au service religieux. Ces hommes avaient été à la bataille, ils avaient vu leurs camarades mourir, blessés, réduits en poussière, gazés, haletants, respirant avec effort, n'arrivant pas à remplir d'air leurs poumons ensanglantés. Ces hommes avaient vu leurs amis, jeunes, braves, pleins d'allant, mourir brusquement, et l'effet de telles expériences avait modifié leur attitude envers la grande énigme de la vie, rendant cette attitude plus ouverte, plus profonde ou plus élevée, la modifiant de toute manière.

Le pasteur s'était justement exalté, rempli d'un zèle ardent pour sauver les âmes de ces pauvres hommes égarés dans cette lutte sans merci, espérant enlever la torche du brasier. Ils devaient faire leur salut. Ils devaient accepter le Christ, sinon ils brûleraient éternellement en enfer comme enfants du diable. Ils devaient se convertir, recevoir la Grâce avant que ce ne soit trop tard. L'abîme s'ouvrait largement pour eux, avec ses feux éternels, et...

- Au diable cette idée d'enfer!

Cette interruption, faite par une voix impatiente attira l'attention de Jimmie, qui se tourna avec intérêt du côté du personnage.

## CHAPITRE VI - LES IDÉES D'UN SOLDAT AMÉRICAIN SUR LA RELIGION - page 109 à 130

Le ton de voix de l'interrupteur intrigua encore plus Jimmie qui écouta attentivement.

- Que...que voulez-vous dire? balbutia le pasteur, choqué.

- Simplement ceci. Que pensez-vous de ce feu éternel? Ce n'est pas logique et ne se trouve pas dans les Ecritures, pas plus que dans la Bible, et ce n'est pas Chrétien. Le Dieu qui agirait de la manière que vous décrivez serait un démon et non pas un Dieu.

Celui qui parlait ainsi était un garçon grand et mince. L'intervalle de silence causé par la stupéfaction du pasteur horrifié, qui réellement n'en pouvait croire ses oreilles, et était devenu comme frappé de mutisme, donna à Jimmie le temps de jeter un coup d'oeil sur le groupe avant que le garçon continue:

- De toute façon, qui est Dieu?

- Qui est Dieu? Qui est Dieu? Oh! mon pauvre frère! Pouvez-vous être si ignorant pour me poser une telle question?

- Vous voyez que je le suis. Vous avez l'air de connaître un tas de choses sur Lui; en tout cas, vous en avez la prétention. Or, dites-moi exactement qui Il est, et quelle est Son oeuvre?

- Qui Il est! Qui Il est! Mais il gouverne le monde avec une baguette de fer et le façonne comme le potier modèle les contours d'un vase. Il vous a créé et livra son Fils unique à la mort pour vous sauver de la damnation éternelle, et vous me demandez qui Il est!

Ecoutez-moi, pasteur. Je ne songe pas à être désobligeant ni irrévérencieux, mais j'ai subi cet enfer, là-bas, et j'ai vu mon camarade, le garçon le plus chic, le plus brave des hommes - ici, il se tourna, comme s'il défiait qui que ce soit de le désapprouver - le plus brave homme ayant jamais vécu. Je l'ai vu renversé par un obus qui lui coupa les deux jambes; il mourut là, dans mes bras. La chance lui a fait défaut. Oui, je l'ai vu mourir, j'ai décidé d'aller chez lui (si toutefois je suis encore vivant lorsque cette guerre sera finie) et de raconter à sa femme ainsi qu'à sa mère comment il mourut. Et vous me racontez que Dieu a créé le monde et qu'Il le gouverne, et Il permet la guerre! Pourquoi ne l'arrête-t-Il pas? S'Il est si grand et si saint que vous le prétendez, pourquoi n'arrête-t-Il pas les hommes qui déclenchèrent cette atrocité?

- Mon pauvre, pauvre frère! Dieu ne permit pas cette guerre. C'est le diable, ce grand adversaire qui la provoqua!

- Alors, Dieu ne gouverne pas le monde! Il nous a créés, mais en a fait une si pauvre chose qu'Il a dû envoyer Son Fils unique mourir pour nous sauver, et encore n'en a-t-Il sauvé que quelques-uns. Vous reconnaissez vous-même que la majorité s'en va en enfer. Je vous l'ai entendu affirmer lorsque vous décriviez le grand et facile chemin qui mène à la destruction.

- Mais, mon frère, tout ceci se trouve dans la Bible. Avez-vous l'intention de nier la parole de Dieu?

- Je ne sais pas au juste ce que je renie, mais je ne crois pas que la Bible affirme cela. Je crois que vous puisez dans la Bible tout juste ce que vous désirez y voir, et non pas ce que la Bible désire vous expliquer. Or, écoutez-moi un moment, et dites-moi si je me trompe. Dieu est tout puissant, est-ce bien cela?

- Oui, oui, Il l'est, et...

- Attendez une minute, pasteur, j'ai le droit de parler à mon tour, maintenant, car je cherche la vérité si possible. Or, je reprends, Dieu est tout puissant, ce qui signifie qu'Il est capable de faire toutes choses?

- En effet.

- Et j'ai entendu dire qu'Il était omnipotent?

- Oui.

- Cela signifie qu'Il est tout-puissant, mais cela signifie encore davantage, également.

- Hé! vous êtes un véritable avocat! dit un soldat du petit groupe.

- En effet, j'ai beaucoup étudié le droit et l'ai pratiqué quelque peu, mais je ne me suis jamais entraîné à ce genre de discussion.

- A présent, mon frère, permettez-moi de vous donner à lire quelques brochures.

- Non, pasteur. Je ne désire pas lire vos brochures. Toutes ne font qu'éviter les grandes questions. Vous avez commencé cette conversation. Ayez le courage d'aller jusqu'au bout comme un homme qui désire voir clair, car je n'essaie pas de faire tort à la religion. Je cherche réellement et honnêtement la lumière, mais il me faut une lumière vraie, celle du Soleil, et non pas celle d'une chandelle. Je désire la Vérité. J'ai été en enfer dans ces tranchées, je me suis trouvé face à face avec la mort ainsi que tous ceux qui sont ici, et nous recherchons une réelle vérité des faits, une vérité sincère, non pas faussée. Or, j'ai le droit de vous dire, pasteur, que mon bonheur éternel est aussi valable pour moi que le vôtre l'est pour vous. Je n'ai aucune intention de vous choquer. Je désire la vérité, ainsi que la désirent tous ces garçons.

- Mais, frère, je vous ai déclaré: acceptez le Christ, endossez l'armure des Evangiles, et vous résisterez à toutes les embûches de l'ennemi.

- Vous voilà, pasteur, en train d'éviter les questions finales qui sont: Qui est Dieu, pourquoi nous a-t-Il créés, pourquoi a-t-Il permis cette guerre?

- Oh! mais, vous êtes dans l'erreur. Il ne l'a pas permise. C'est contre Sa volonté.

- Contre Sa volonté et Il est omnipotent? Non, pasteur, il faut nous donner une autre raison.

- Mais, je vous le répète, frère, vous devez venir humblement vers le trône de Grâce. Acceptez le Christ avec droiture et cordialité et malgré tout vous serez sauvé.

Le soldat regarda le ministre pendant un instant, soupira et s'en alla.

- Cela se termine toujours de la même façon, dit-il à un autre du groupe, je n'ai jamais connu de pasteur qui puisse donner une explication plausible dans une discussion avec quelqu'un désirant connaître la vérité vraie, si elle existe. Ils vous échappent et s'esquivent toujours. Ainsi fait ce pasteur, fit-il, et il sortit.

Rapidement, Jimmie plia sa lettre, la fourra dans sa poche, et suivit le soldat. C'était peut-être une occasion de commencer ici son grand travail. Le Frère Aîné lui avait dit que ce travail ne lui serait pas imposé, mais qu'on lui donnerait diverses occasions d'agir, s'il était assidu. Il rejoignit l'homme qui le salua tranquillement, et se mit à marcher à ses côtés.

- J'ai entendu une partie de votre conversation avec le pasteur, et je voudrais savoir si, réellement, vous voulez ardemment connaître la vérité comme vous l'avez affirmé.

- Certainement, lieutenant, mais je ne puis jamais rencontrer un ministre qui puisse répondre aux questions que je désire lui poser, quoiqu'elles me semblent raisonnables à mon point de vue.

- Je crois pouvoir répondre à vos questions. Permettez-moi de prendre la place du pasteur et de toute façon, je crois que nous pourrions prendre plaisir à l'entretien.

- Très bien, Monsieur, dit le soldat d'un ton résigné. Jimmie comprit la situation. Le soldat avait dit vrai en disant qu'il désirait la lumière, mais il était ennuyé à l'idée qu'un si jeune lieutenant s'accapare du loisir déjà si restreint d'un soldat fatigué, pour poursuivre une discussion inutile sur un sujet dont il devait être complètement ignorant. Le soldat avait fréquemment demandé d'être éclairé par l'aumônier, et il n'avait jamais reçu que des réponses obscures. La prétention de ce lieutenant de posséder ce qu'aucun des ministres ne connaissait, ressemblait à celle d'un écolier offrant d'enseigner au général les rudiments de la stratégie. Cependant, le soldat était de bonne volonté et se décida d'endurer pendant quelques minutes cet entretien, question de savoir ce que le lieutenant avait à lui dire.

Après un silence assez embarrassant, Jimmie prit la parole:

- Vous savez, j'avais pitié de ce pauvre pasteur tout à l'heure. Vous lui posiez des questions bien ardues.

Le soldat se mit à rire:

- Il était quelque peu interdit et fâché de ne pouvoir répondre.

- Evidemment, les réponses étaient très simples.

- Je désire que vous me les donniez.

- Bon, posez des questions.

- Y a-t-il une vie après la mort?

- Oui.

- Comment le savez-vous?

- Parce que j'y suis allé et en suis revenu.

- Vous avez rêvé peut-être; mais en voici une autre: comment savez-vous que vous avez été là-bas, et que vous en êtes revenu?

- Je puis vous répondre. J'ai été de l'autre côté, j'en suis revenu, et je le sais parce que j'ai vu et parlé à des gens connus de moi dans la vie terrestre, de plus, j'ai conversé avec un homme qui se trouvait là et que je n'avais jamais connu précédemment. Il n'était pas encore débarrassé de son corps, et en suivant ses instructions, je l'ai revu plus tard dans ce corps physique. Mais je comprends très bien que ce qui est une preuve pour moi n'en est pas une pour vous, car vous n'avez pour gage que ma parole. Même si vous me connaissiez mieux et n'aviez aucun doute de ce que je vous dis, il y aurait encore, cependant, possibilité d'erreurs de jugement. Aussi, pour parler franc, il n'y a pas pour vous de preuves, excepté celles de vos propres expériences. Mais, il y a des preuves secondaires, des évidences de circonstances, pourrait-on dire, qui seraient dix fois plus convaincantes que tout ce que je pourrais vous affirmer, même si vous ne doutiez pas de mes paroles.

- Que voulez-vous dire?

- Voici: on vous a dit depuis votre jeune âge qu'il y avait un Dieu, qu'Il était la sagesse même, la connaissance, l'amour, etc...Or, vous voyez dans ce monde qui vous entoure, certains faits qu'il

vous est difficile de concilier avec une telle idée de Dieu. Vous voyez l'injustice, la misère, la guerre, la souffrance, la tristesse, la séparation, vous voyez certaines gens ayant de la chance tout au long de leur vie, tandis que d'autres sont malchanceux quoique n'ayant commis aucune faute. Vous voyez toutes ces choses, et naturellement, vous désirez savoir pourquoi elles existent dans un monde créé par un Etre dont le nom est Amour. Vu que ces choses existent et ne sont nullement l'évidence de l'amour, vous prétendez que Dieu n'existe pas, ou alors qu'Il lui manque certains attributs que vous lui avez toujours prêtés, ou enfin qu'il y a un Pouvoir Rival des ténèbres, à peu près sinon aussi puissant que Dieu, Est-ce bien cela?

- C'est exactement mon idée, Lieutenant.

- Vous demandez la raison pour laquelle de telles choses sont permises dans ce monde, et vous ne recevez pour toute réponse que des platitudes qui vous montrent que les hommes supposés les mieux instruits sur les choses de Dieu sont aussi ignorants que vous-même, mais n'ont pas toujours l'honnêteté de l'admettre. Ils croient à certaines choses, pour vous insuffisantes, et ils désirent que vous ayez exactement les mêmes croyances, mais sont incapables de répondre à une seule de vos questions, et ils se fâchent même de vous les voir poser. Cependant, tout cela devient clair comme le jour, si vous réalisez que nous sommes tous des esprits qui évoluent, des parties de Dieu tout comme le déclare la Bible, qui grandissent en expérience, connaissance et pouvoir, en vivant de nombreuses vies sur la terre, l'une après l'autre. Nous sommes assujettis à deux grandes lois, premièrement à celle de renaissance, c'est-à-dire à celle des renaissances nous ramenant toujours et encore sur le plan physique, deuxièmement celle des conséquences, qui décrète que nous récoltons tout juste ce que nous avons semé, comme la Bible nous l'enseigne. Dans l'intervalle de chacune de nos vies sur terre, nous sommes dans un autre état de conscience durant lequel l'expérience de la vie qui vient de se terminer est incorporée à notre esprit en tant que conscience. Le péché est le résultat de l'ignorance des lois de Dieu, et les souffrances qui en découlent instruisent à la longue sur la manière d'obéir à ces lois, tout à fait comme l'enfant qui s'est brûlé le doigt apprend à éviter de toucher un fourneau brûlant. D'autres êtres sont heureux parce qu'ils ont progressé davantage sur le sentier de l'évolution, ont appris plus de leçons, et sont ainsi devenus capables de vivre mieux en accord avec la loi de Dieu. Certains sont malheureux parce qu'ils ont mal agi dans des vies passées et se sont créés par là des dettes; ou plutôt parce qu'ils n'ont pas suffisamment progressé sur le sentier de l'évolution, et ne se sont, par conséquent, pas encore libérés d'autant de dettes que les autres, car personne dans le monde de Dieu n'est appelé à souffrir, à moins qu'il ne l'ait mérité par les actes de son passé; mais vous devez vous rappeler que le passé s'étend sur des centaines de vies. Dans le grand plan de l'évolution humaine, il est des tournants où une aide supplémentaire est donnée. Cette guerre est l'un de ces moments décisifs et elle fut permise parce que la race humaine s'embourbait dans le matérialisme, et il fallait un grand choc pour tourner à nouveau la pensée de l'humanité vers la seule chose réelle dans le monde: l'étude des lois divines, et les efforts pour y obéir. Et jamais, les lois de Dieu ne furent mieux résumées que par le Christ lorsqu'Il dit d'aimer Dieu par dessus tout et son prochain comme soi-même. Me suis-je bien fait comprendre?

- O-u-i, mais si j'ai vécu précédemment, pourquoi ne puis-je m'en souvenir?

- Et bien! les causes qui vous empêchent de vous souvenir de vos vies passées sont complexes, et il me faudrait beaucoup de temps pour vous les expliquer. Mais, le fait est qu'il s'agit d'une précaution charitable de la nature; car si vous vous rappeliez vraiment toutes vos vies passées, vous ne pourriez plus avancer, car les anciennes sympathies et haines d'autrefois vous force raient à commettre de mauvaises actions. Un écolier utilisera une ardoise jusqu'à ce qu'il ait dépassé le stade tout à fait primaire et qu'il ne se trompe plus dans la formation des chiffres. Plus tard, il emploiera un crayon et du papier, ensuite de l'encre. Il en est de même pour nous. Lorsque nous apprenons à vivre avec droiture, et commettons moins d'erreurs, lorsque nous sommes libérés de

la passion et de la haine, de l'orgueil et de la vengeance, nous nous souviendrons de nos vies passées.

- Tout cela est bel et bien, mais je ne vois pas la raison pour laquelle je ne puis me souvenir d'avoir vécu précédemment.

- Pensez-y et peut-être la lumière vous sera-t-elle donnée.

Jimmie estima qu'il était mieux d'abandonner le sujet et il quitta l'homme qui continua son chemin. Il était désappointé car, dans son enthousiasme, ce manque de compréhension d'une chose si claire était quelque peu décourageant. Il n'avait pas compris que chacun de nous a ses limitations, et que les limitations d'une personne sont à une distance du centre, qui est différente de celle d'une autre personne. Un grand cercle peut en contenir un plus petit, et peut le comprendre ainsi que l'espace contenu au-delà de celui-ci, mais le petit cercle ne peut contenir le grand, jusqu'au jour où, mis en présence de cercles encore plus petits que lui, il apprendra à raisonner sur le fait qu'il peut y avoir quelque chose au-delà de ses propres limitations. Il nous est facile de constater les limitations des autres, mais il nous est bien difficile de voir les nôtres, jusqu'à ce que nous ayons appris à ôter la poutre qui est dans notre oeil, avant de vouloir enlever la paille se trouvant dans celui du prochain.

Dès lors, Jimmie eut à mener un genre de vie ne lui offrant que bien peu de temps pour ce travail si particulier qu'il était si désireux de poursuivre. Son régiment fut renvoyé aux tranchées, la vie intense et le peu de repos dont il pouvait disposer empêchaient ses efforts pour son propre avancement. Il s'arrangea cependant pour continuer le simple exercice que lui avait donné Mr. Champion, et n'oublia pas non plus de dire quelques mots sur la vie supérieure, lorsque l'occasion se présentait. Mais à cause de la fièvre de la bataille en cours, son attention se porta entièrement sur ses devoirs de soldat, car son régiment était réuni maintenant à un contingent de l'armée Britannique occupé à repousser l'avance Allemande du printemps 1918. Son avenir était entre des mains plus puissantes que les siennes, et un jour, dans une charge pour reprendre une tranchée, il reçut une balle dans le bras droit, et fut renvoyé à l'hôpital, à l'arrière, vexé de sa malchance.

Dans cet établissement, point de Louise, hélas! Tout juste laissa-t-on assez de temps à sa blessure pour lui permettre de se cicatriser, et il reçut l'ordre de retourner en Amérique, avec mission d'instruire les jeunes recrues dans les camps d'entraînement. Il essaya en vain d'obtenir une permission de courte durée afin de rechercher Miss Clayton, mais la situation était pressante et les ordres péremptoires. Il écrivit une lettre désespérée à Mr. Champion, mais ne reçut aucune réponse, et se vit contraint de monter à bord avec un petit contingent d'hommes blessés, abandonnant son grand travail inachevé, ainsi que Louise et Mr. Champion en France, tandis que ses camarades continuaient à se battre pour retenir le flot gris de l'envahisseur, et qu'il se sentait en parfaite santé, obligé cependant de retourner au pays avant la victoire et la cessation des hostilités.

Combien amère fut ce départ! Il laissait derrière lui, en France, la Grande Guerre à laquelle il aurait voulu encore prendre part, la jeune fille qu'il s'était mis à aimer, et le seul homme qui pouvait le guider dans la grande oeuvre qu'il avait vaguement pressentie. Il laissait derrière lui toutes les grandes activités qui étaient entrées dans sa vie, qui avaient si complètement changé celle-ci, et tout cela, pourquoi? Pour une sécurité qu'il dédaignait, un travail que d'autres auraient pu faire mieux que lui, une vie dont la facilité n'était pas désirée, et surtout avec le sentiment poignant de s'éloigner de ceux dont il désirait se rapprocher.

Jimmie s'embarqua ayant au coeur un sentiment d'injustice et de calamité. Son bras le fit souffrir considérablement, et il le portait en écharpe la plupart du temps; cependant, il savait bien qu'au

front il aurait à peine senti la douleur. A présent, les moindres choses l'ennuyaient, et la plus insignifiante bagatelle lui semblait importante. S'il ne devint pas maussade, c'est qu'il avait des dispositions d'esprit plutôt gaies, quoique moins joyeuses, en ce moment. Il passait le plus clair de son temps dans sa cabine, et généralement on supposait autour de lui qu'il souffrait plus de sa commotion d'obus que de sa blessure au bras. Comme la commotion est un cas particulier et que les suites se manifestent de mille manières, ses petits travers, quoique prêtant parfois à la critique, étaient supportés avec humour.

Depuis quarante-huit heures, le bateau était en pleine mer, et ce fut très tard dans la soirée du troisième jour, bien après que la nuit fut tombée, que Jimmie monta sur le pont, seul, et contempla la mer d'un air songeur et triste. La lune se levait ne donnant pas assez de lumière pour atténuer la beauté des étoiles amies. La brise soufflait doucement du sud, et le grand navire se frayait un chemin à travers l'obscurité, aucune lueur n'indiquait sa marche. Il s'élevait lentement, majestueusement, sur les flots, avec une grande dignité, comme s'il avait quelque sentiment de son existence et de la valeur des passagers qui lui étaient confiés.

Jimmie, appuyé au bastingage, respirait profondément cet air salin, si rafraîchissant et si pur, comparé aux vapeurs souillées de haine du "no man's land". Il contemplait chacune des vagues qui venaient se briser contre les flancs du vaisseau, le soulevant avec légèreté, comme si ce poids de milliers de tonnes n'était pour elles qu'un simple jouet. La vue de ce pouvoir formidable rendit à Jimmie, en ce moment triste et désappointé, un peu de calme et de repos, et lorsqu'il détacha son regard de l'océan, pour le reporter sur le ciel et ses étoiles scintillantes dans l'espace, brillant de tout l'éclat dont elles avaient autrefois resplendi pour Colomb et les marins de la flotte Espagnole, de même que pour Rome ou Carthage, Babylone et Baalbec, les constructeurs des pyramides ainsi que les armées et flottes de l'antique Atlantide, il sentit pénétrer en lui une perception nette de ce Pouvoir grandiose qui attestait ce grand Etre, dont le but majestueux ne pouvait être contrecarré de la largeur d'un cheveu, même par le soulèvement de tous les peuples du globe.

Jimmie évoqua l'histoire, se fit une image des scènes si variées de la vie, des guerres, famines, combats, meurtres, morts subites, vies tranquilles de peuples inconnus, amours et haines d'hommes et de femmes morts il y a mille ou dix mille ans, et sur lesquels ces mêmes étoiles avaient brillé avec la même quiétude, attendant patiemment le développement du grand Plan de Dieu.

En revoyant ces tableaux du passé, il lui semblait que le monde, en traversant l'espace, laissait derrière lui comme un brouillard de fumée visible seulement à l'oeil spirituel, les prières et les larmes de toute l'humanité, les cris de douleur des blessés, des mourants sur tous les champs de bataille, depuis les débuts de l'Histoire, les appels à la pitié, l'agonie du désespoir, la lutte des nations, l'élévation des races et leur chute, le cri des affamés, tout cela uni dans une même nuée noire, se déroulant jusqu'au Trône de Dieu. Et par dessus tout, résonnait l'appel désespérant: Pourquoi?

Il songea ensuite à sa place infime dans ce Drame puissant, comment il avait été protégé et instruit un tant soi peu sur ce grand Plan, comment un coin de ce sombre Voile avait été soulevé un instant pour qu'il puisse y jeter un coup d'oeil, et sache comment aider les moins favorisés que lui.

De quelle manière avait-il accompli sa mission? Qu'avait-il fait jusque là? Dans sa conversation avec l'homme du mess, à quoi avait-il abouti? A rien.

Sa conscience le troublait; cependant, après tout, que pouvait-il faire avec de simples paroles? Il se rendait bien compte que ce problème était bien trop important pour être résolu par un élan d'enthousiasme, quelle que soit son ardeur. Il fallait compter plutôt sur l'oeuvre tranquille, constante du temps, infatigable, inflexible, jamais rebuté par l'échec, recherchant toutes les opportunités, et satisfait si, de temps en temps, une personne peut être aidée si peu que ce soit. Alors, sans doute, après la guerre, pourra-t-il retourner à Paris, y revoir Mr. Campion, cet homme sage, le Frère Aîné, et apprendre de lui comment se préparer pour la grande oeuvre.

Et comme sa pensée s'affermissait dans cette résolution de "continuer", même si la tâche pouvait paraître sans espoir, le calme des grands astres emplissait son coeur, et il reprit le chemin de sa cabine avec l'intention d'écrire quelques mots à Louise qu'il lui expédierait aussitôt débarqué.

Fermant soigneusement sa porte, avant de faire de la lumière, privilège réservé aux seuls officiers, car elle devait être parfaitement camouflée, afin de ne pas donner l'éveil aux sous-marins ennemis, son esprit était encore sous le charme des étoiles, de la mer, et bien en harmonie avec la décision d'être jugé digne, un jour, de la confiance qu'on lui avait accordée, de montrer à Mr. Campion, si jamais il lui était donné de revoir ce gentleman, qu'il ne serait pas un élève tout à fait indigne.

Mais il n'était nullement préparé au choc qu'il ressentit lorsqu'il se retourna. Assis tranquillement, sur l'unique chaise de sa cabine, comme si sa présence était la chose la plus naturelle au monde, se trouvait l'homme à qui Jimmie venait précisément de songer: Mr. Campion.

Jimmie sursauta, balbutia un "Mais..." et tendit la main à son visiteur inattendu. Son étonnement était si grand qu'il ne put prononcer d'autres paroles. Mais Mr. Campion ne lui serra pas la main, et il lui fit signe avec un sourire de s'asseoir au bord de sa couchette.

- Ici, je ne suis pas dans mon corps physique, de sorte que je ne puis vous serrer la main, mais je suis heureux de voir que vous me distinguez si nettement. Je suis venu vous chercher pour faire une petite excursion, si vous n'êtes pas effrayé de vous y aventurer, et comme nous n'avons que peu de temps, veuillez bien vous étendre sur votre couchette et vous endormir, et nous partirons immédiatement.

Jimmie aurait pu poser quelques questions ou exprimer une certaine crainte, mais Mr. Campion avait utilisé la phrase "Si cela ne vous effraie pas...". Après cet appel, il senti que, pour un officier de l'armée Américaine, une reculade ne serait pas de mise. De sorte qu'il éteignit rapidement la lumière, s'allongeant confortablement, puis en un rien de temps, il se trouva debout, regardant son corps étendu, et toute la cabine complètement visible comme en plein jour. Mr. Campion ne sentant plus le besoin d'éviter le contact physique, se tenait à ses côtés, une main posée sur son épaule.

- Voici votre première sortie consciente du corps, et vous ne devez craindre aucunement de ne pas retrouver le bateau ou qu'il arrive quoi que ce soit pendant votre absence. Donnez-moi la main, ayez une confiance absolue en moi et quoi que vous voyiez, ne vous laissez pas aller à la crainte. Venez.

Ils s'élançèrent en avant, à travers la coque du navire, planant quelques instants au-dessus des mâts, contemplant le bateau, superbe à voir lorsqu'il plongeait à travers le roulis des vagues; ce spectacle était visible à leurs yeux éthériques.

En dépit des assurances que lui avait données Mr. Campion, Jimmie se sentait un peu effrayé. Là gisait son corps couché dans sa cabine, assurément suffisamment protégé, et s'en allant d'un côté,

tandis que lui partait d'un autre. Le temps était calme, mais les conditions atmosphériques n'étaient pour rien dans l'allure rapide du navire non éclairé. Supposez qu'un sous-marin... non, il n'y penserait pas. Bien souvent, Jimmie avait franchi la tranchée pour partir à l'assaut, mais jamais sans avoir peur, pourtant quiconque l'observait n'aurait pu dire que le Lieutenant Westman n'était pas courageux. Il avait le vrai courage de faire son devoir, bien que dominé par la crainte de ne pas agir avec assez de maîtrise de soi. Il avait entendu trop d'hommes braves admettre une peur constante pour être honteux d'y être lui-même accessible. Il eut été gêné de montrer qu'il avait peur, ce que, d'ailleurs, il ne fit jamais. Il décida donc que cette expérience ne l'entraînerait, en aucun cas, à manifester ses appréhensions, aussi se détourna-t-il du bateau, et regarda-t-il son guide en souriant, prêt à toute éventualité.

## CHAPITRE VII - COMMENT LE "FRÈRE AÎNÉ" AIDA UN SOLDAT QUI VENAIT DE MOURIR À CONSOLER SA MÈRE - pages 131 à 149

Mr. Campion se tourna vers Jimmie en souriant:

- Vous n'avez pas oublié de glisser, je vois: aussi nous pouvons nous élaner.

Ils partirent directement, avec une rapidité vertigineuse; Jimmie tenant la main de Mr. Campion, remarqua beaucoup plus d'autres gens, en route comme eux à travers l'espace, qu'il n'en avait remarqué lors de sa première visite au Pays des Morts Vivants. Il les voyait se dirigeant dans toutes les directions, les uns glissant vite, les autres lentement, certains s'en allant à la dérive, apparemment endormis. Sa propre allure était si rapide qu'il mémorisa simplement ces observations avec l'espoir d'en parler plus tard à Mr. Campion.

En moins de temps qu'il n'en faut pour l'expliquer, ils se retrouvèrent sur la ligne du front, en France, et s'arrêtèrent en face d'une petite tranchée dans laquelle plusieurs hommes étaient en train de converser. Jimmie reconnut parmi eux le grand soldat qu'il avait rencontré au mess. D'après leur conversation, ces hommes s'attendaient sûrement d'un jour à l'autre à prendre part à une attaque, et ils discutaient des conditions d'existence dans l'au-delà, après s'être demandés, bien entendu, si cet au-delà était réel. Mais ils s'y prenaient d'une manière assez curieuse, semblant essayer de camoufler sous un verbiage insouciant leur soif de savoir. L'un d'entre eux déclara:

- Je ne crois pas que la mort termine tout, mais il me semble qu'on ne nous a pas donné la vraie lumière à ce sujet. Je me rappelle un vieil hymne que j'entendis un jour. Je ne me souviens plus exactement des paroles, mais en voici le sens:

"Un moment ici-bas mon âme se posera,

Un moment après, elle sera au-delà des étoiles."

-Qu'en pensez-vous?

- En ce cas, Saint Pierre n'aura pas l'occasion de questionner ce malheureux allant à un pareil train!

- De plus, ce pauvre diable irait si vite qu'il traverserait le Ciel de part en part et se trouverait de l'autre côté avant de pouvoir s'arrêter.

- Il n'aurait pas de chance, n'est-ce pas? Je crois que celui qui a écrit ces paroles n'en connaissait rien. Je ne crois pas que les gens se transforment à ce point lorsqu'ils meurent. Voyez Slim

Johnson; ce type là est si lourd que naturellement il ne pourrait en un clin d'oeil perdre son poids; pensez-vous qu'il puisse devenir une fusée volante, s'il était tué? Il ne déploiera jamais une pareille vitesse. Il lui faudrait des semaines pour se rendre compte qu'il est mort. Je parie que, lorsqu'un homme vient de mourir, il est tout proche de son corps, puis va à droite ou à gauche.

- Où ça?

- Je n'en sais rien. Probablement là où il a à faire. Par exemple, certains désirent aller au Ciel jouer de la harpe et d'autres n'y tiennent pas. Quant à moi, je n'ai jamais joué de la harpe et ne sais pas chanter, en sorte que j'aimerais aller voir un peu partout comment cela se passe!

- Il se peut que tu en sois empêché. Suppose que tu sois occupé quelque part, et qu'un gaillard te harcèle avec une grande fourche?

- Non. Je ne crois pas en de telles histoires. Je n'ai aucune foi dans le diable. J'ai entendu certains anglais parler de choses qu'ils avaient vues la nuit, quand éclata cette guerre, et ils en furent tout transformés.

Le soldat questionneur de la cantine prit la parole:

- Je crois que la vraie thèse est celle d'un lieutenant avec qui j'ai discuté il y a quelques semaines. Il déclarait que nous avons déjà vécu précédemment et que nous reviendrions de nouveau, conservant la même physionomie après la mort. Cela me sembla insensé alors, mais plus j'y pense, plus je suis convaincu qu'il avait raison.

A ce moment, Mr. Champion entraîna Jimmie.

- Nous avons si peu de temps à perdre, dit-il, que nous devons en faire le meilleur usage.

- Vous voyez que le grain que vous avez semé et que vous jugiez perdu a germé et a forcé cet homme à réfléchir. Plus tard, lorsqu'il viendra en contact avec l'enseignement occulte, ce ne sera plus une nouveauté pour lui et il sera prêt à l'accueillir.

Pendant cette conversation, ils s'étaient déplacés avec une telle rapidité qu'ils se trouvèrent dans une chambre où était assis un vieux couple, assurément l'homme et la femme. Il était minuit passé, mais pour eux le sommeil avait fui. L'enveloppe officielle, ouverte, sur la table, aurait pu nous renseigner sur ce sujet si cela avait été nécessaire. La femme sanglotait bruyamment, l'homme pleurait silencieusement et les larmes coulaient doucement le long de ses joues. A leurs côtés se trouvaient un soldat dont l'uniforme était déchiré et couvert de boue, la poitrine trouée par une rafale de mitrailleuse. Il tressaillait de douleur et reculait lorsque la femme pleurait fort, lui tendait les bras et l'appelait:

- Maman! Mais elle ne l'entendait pas.

Mr. Champion s'approcha du soldat:

- Mon ami, lui dit-il, et Jimmie pensa que jamais il n'avait entendu une voie si bienveillante, si douce.

Le soldat se retourna:

- Je ne puis me faire entendre! Je ne puis me faire entendre! si seulement elle pouvait savoir que je suis vivant et que je ne souffre pas. Elle pense que je suis mort! Mais cela n'est pas. Je suis aussi vivant que je ne le fus jamais, malheureusement, je ne puis me faire entendre!

- Mon ami!

De nouveau cette voix aimable, si douce, sembla transformer les vibrations tendues de la chambre.

- Vous n'êtes pas mort, en effet, mais vous avez perdu votre corps charnel, et je puis vous aider. Ecoutez-moi, faites exactement ce que je vous dis: imaginez-vous que vous êtes revêtu d'un uniforme tout neuf et propre, heureux, sans blessure, et essayez d'imprimer cette pensée sur l'esprit de votre mère.

Lentement, sous les yeux de Jimmie, l'uniforme boueux redevint propre et frais, les blessures provoquées par les balles disparurent. Le visage de l'homme perdit cette expression douloureuse qui s'y était gravée. Il se regarda et jeta un cri de surprise.

- A présent, continua Mr. Champion, pensez tout le temps que vous êtes heureux, et dites lui: Je t'aime, je t'aime, et d'ici peu de temps, lorsqu'elle s'endormira, vous pourrez lui parler, car à ce moment elle aura quitté son corps. Tâchez alors de lui faire comprendre que vous êtes vivant, que vous vous portez bien, et que vous l'aimez. L'amour est la plus grande force dans tous les mondes, et, avec le temps, vous adoucirez sa grande douleur. La nuit, lorsqu'elle dort, vous pouvez être près d'elle et lui parler.

Le soldat porta son regard sur Mr. Champion, et dans ce regard se manifestait une gratitude, un respect, qu'aucun mot ne saurait exprimer. Il s'appliqua ensuite à pratiquer les conseils reçus.

Jimmie et Mr. Champion se retirèrent dans un coin, tandis que le soldat, se forçant à sourire, répétait la formule, en se penchant sur la femme en pleurs.

Graduellement, les larmes cessèrent de couler, et un regard paisible les remplaça.

- Henri, dit-elle à son mari, je sens que tout est bien pour lui. Il est vivant et parfaitement bien.

De nouveau, Mr. Champion prit Jimmie par la main, et ils se mirent en route. Cette fois-ci, c'était le retour au bateau, et Jimmie se retrouva planant au-dessus du navire à bord duquel son propre corps dormait paisiblement, dans la petite cabine.

La lune avait disparu. A la vision terrestre, la surface des flots devait paraître obscure, mais les voyageurs du Pays des Morts Vivants, n'ont pas besoin de lumière solaire, et la nuit l'obscurité ne les incommoda pas.

Les lois naturelles opèrent dans tout le cosmos, ce qui est une autre façon d'affirmer que Dieu gouverne partout. Mais le fonctionnement de certaines lois naturelles diffère suivant les mondes, et ceux qui soudain se trouvent projetés dans les - Vous voyez que le grain que vous avez semé et que vous jugiez perdu a germé et a forcé cet homme à réfléchir. Plus tard, lorsqu'il viendra en contact avec l'enseignement occulte, ce ne sera plus une nouveauté pour lui et il sera prêt à l'accueillir.

Pendant cette conversation, ils s'étaient déplacés avec une telle rapidité qu'ils se trouvèrent dans une chambre où était assis un vieux couple, assurément l'homme et la femme. Il était minuit

passé, mais pour eux le sommeil avait fui. L'enveloppe officielle, ouverte, sur la table, aurait pu nous renseigner sur ce sujet si cela avait été nécessaire. La femme sanglotait bruyamment, l'homme pleurait silencieusement et les larmes coulaient doucement le long de ses joues. A leurs côtés se trouvaient un soldat dont l'uniforme était déchiré et couvert de boue, la poitrine trouée par une rafale de mitrailleuse. Il tressaillait de douleur et reculait lorsque la femme pleurait fort, lui tendait les bras et l'appelait:

- Maman! Mais elle ne l'entendait pas.

Mr. Champion s'approcha du soldat:

- Mon ami, lui dit-il, et Jimmie pensa que jamais il n'avait entendu une voix si bienveillante, si douce.

Le soldat se retourna:

- Je ne puis me faire entendre! Je ne puis me faire entendre! si seulement elle pouvait savoir que je suis vivant et que je ne souffre pas. Elle pense que je suis mort! Mais cela n'est pas. Je suis aussi vivant que je ne le fus jamais, malheureusement, je ne puis me faire entendre!

- Mon ami!

De nouveau cette voix aimable, si douce, sembla transformer les vibrations tendues de la chambre.

- Vous n'êtes pas mort, en effet, mais vous avez perdu votre corps charnel, et je puis vous aider. Ecoutez-moi, faites exactement ce que je vous dis: imaginez-vous que vous êtes revêtu d'un uniforme tout neuf et propre, heureux, sans blessure, et essayez d'imprimer cette pensée sur l'esprit de votre mère.

Lentement, sous les yeux de Jimmie, l'uniforme boueux redevint propre et frais, les blessures provoquées par les balles disparurent. Le visage de l'homme perdit cette expression douloureuse qui s'y était gravée. Il se regarda et jeta un cri de surprise.

- A présent, continua Mr. Champion, pensez tout le temps que vous êtes heureux, et dites lui: Je t'aime, je t'aime, et d'ici peu de temps, lorsqu'elle s'endormira, vous pourrez lui parler, car à ce moment elle aura quitté son corps. Tâchez alors de lui faire comprendre que vous êtes vivant, que vous vous portez bien, et que vous l'aimez. L'amour est la plus grande force dans tous les mondes, et, avec le temps, vous adoucirez sa grande douleur. La nuit, lorsqu'elle dort, vous pouvez être près d'elle et lui parler.

Le soldat porta son regard sur Mr. Champion, et dans ce regard se manifestait une gratitude, un respect, qu'aucun mot ne saurait exprimer. Il s'appliqua ensuite à pratiquer les conseils reçus.

Jimmie et Mr. Champion se retirèrent dans un coin, tandis que le soldat, se forçant à sourire, répétait la formule, en se penchant sur la femme en pleurs.

Graduellement, les larmes cessèrent de couler, et un regard paisible les remplaça.

- Henri, dit-elle à son mari, je sens que tout est bien pour lui. Il est vivant et parfaitement bien.

De nouveau, Mr. Champion prit Jimmie par la main, et ils se mirent en route. Cette fois-ci, c'était le retour au bateau, et Jimmie se retrouva planant au-dessus du navire à bord duquel son propre corps dormait paisiblement, dans la petite cabine.

La lune avait disparu. A la vision terrestre, la surface des flots devait paraître obscure, mais les voyageurs du Pays des Morts Vivants, n'ont pas besoin de lumière solaire, et la nuit l'obscurité ne les incommoda pas.

Les lois naturelles opèrent dans tout le cosmos, ce qui est une autre façon d'affirmer que Dieu gouverne partout. Mais le fonctionnement de certaines lois naturelles diffère suivant les mondes, et ceux qui soudain se trouvent projetés dans les un voyage merveilleux tel qu'on les décrit dans les "Mille et une nuits" et, bien des fois vous enverraient; vous avez vu un spectacle comme il y en a peu, mais ce voyage n'est pas l'essentiel, comparé au nombre de petites choses qu'apparemment vous n'avez pas remarquées.

- Les choses que vous devez rechercher sont celles qui contiennent de grandes vérités; les choses qui sont vraies pour chacun, pour tout le monde. Le voyage était important, en lui-même, mais il ne l'était que pour vous seul. Si vous racontiez cette merveilleuse aventure, les gens ne vous croiraient pas, et même s'ils vous croyaient, qu'auriez-vous accompli? Du point de vue de l'esprit qui évolue, vous n'auriez rien accompli.

- Mais, prenez un petit détail que vous avez remarqué, mais qui ne fit pas impression sur vous, car vous ne vous attendiez pas à ces choses - le petit fait que le soldat reculait lorsque sa mère sanglotait - prenez ce fait et demandez-vous: Pourquoi? Pourquoi agissait-il comme si quelqu'un lui donnait des coups de fouet? N'était-ce pas tout à fait naturel qu'elle pleure très fort? Si elle avait ri et souri, n'aurait-il pas eu le droit de se sentir profondément froissé, croyant qu'elle était satisfaite de se débarrasser de lui? Or, la clef réside en ceci; il se rendait compte, parce que plus sensible aux pensées de sa mère que lorsqu'il était dans son corps physique, qu'elle avait une peur sub-consciente que la mort soit la fin de tout, et que, une fois mort, il soit perdu pour elle, pour toujours. C'est cela qui lui causait une telle souffrance. C'est pourquoi il reculait et tressaillait ainsi. Il était vivant et il savait qu'il était vivant. Il était sur un autre plan d'existence, c'est vrai, mais il était vivant et non pas mort. S'il avait pu lui dire cela, se montrer à elle, vivant, ne fut-ce qu'un instant, l'intensité de sa douleur aurait diminué, l'aiguillon de la mort se serait émoussé, non pas de la moitié de son intensité, mais des neuf-dixièmes. Voilà la leçon, qu'en apprenez-vous?

Jimmie hésitait, contemplant son corps endormi sur sa couchette. Il ne comprenait pas au juste quelle était cette leçon. Toutefois, le Frère Aîné n'attendit pas longtemps et continua:

- Trouver la leçon est facile si vous procédez avec méthode. Tirez de cette situation les vérités permanentes, universelles; vous avez un fils qui a été tué, la mère qui sait qu'il a été tué; vous avez la mère qui manifeste un chagrin parfaitement naturel; et, comme vous étiez à même de voir des deux côtés du voile, vous avez vu le chagrin de la mère provoquer chez son fils, invisible pour elle, la souffrance la plus aiguë. Ces choses sont universelles comme la mort est universelle, car dans ce problème, la manière dont le fils est mort n'est pas une chose particulière. Il en résulte alors le fait qu'un intense chagrin provoque la souffrance chez le décédé. Nous notons aussi que les lamentations et gémissements pour les morts leur cause de la souffrance et détournent leur attention des nouvelles conditions qui les entourent, et par conséquent, les retardent dans leur évolution; ensuite, puisque la particulière intensité de ces lamentations est causée par la croyance ou la peur que la mort soit la fin de toutes choses, vous avez là une souffrance inutile et superflue, provenant de l'ignorance, nuisible aux morts et aux vivants. La chose devient-elle plus claire?

- Oui, d'un certain point de vue. Je comprends que le chagrin trouble les morts, et comme les vivants souffrent bien plus qu'il n'est nécessaire, tout cela par ignorance, est-ce bien la leçon à en tirer?

- En partie, mais en partie seulement. Dans l'au-delà, les souffrances sont plus aiguës que de ce côté-ci, pour la raison qu'elles ne sont pas atténuées par la chair; il en résulte que le défunt souffre beaucoup plus qu'il n'est nécessaire. De même, ceux qui restent souffrent beaucoup et inutilement, car ils ne savent pas que la mort n'est pas la fin. Mais il y a un côté positif. Non seulement ils souffrent sans nécessité, mais il perdent une grande partie des joies qu'ils pourraient avoir s'ils comprenaient la réalité des choses. La mère qui pleure son petit enfant cesserait de gémir si elle pouvait voir le bonheur extraordinaire du petit être dans le monde céleste. Son chagrin serait pour elle mais non pas pour l'enfant. En bien des cas, la mort est un avancement et non pas une perte, un bénéfice, une récompense, une chose dont on doit être reconnaissant. Il est nécessaire que nous nous débarrassions de cette vieille idée à laquelle nous sommes tous attachés: que la mort signifie un arrêt permanent de l'activité physique.

- Cependant ce problème a un autre aspect. Lors d'une mort naturelle, ne résultant pas d'un accident, ou survenue sur le champ de bataille, l'âme revoit les événements de la vie qui vient de prendre fin, et c'est cette rétrospection qui forme la base réelle de notre progrès dans l'évolution. Je vous l'ai déjà expliquée dans le long entretien Rue d'Ex. Vous vous rappelez que la mémoire sub-consciente, l'une des propriétés du corps vital ou éthérique, est gravée sur le corps du désir, tandis que l'âme revoit sa vie entière. Cette empreinte forme la base de la vie au purgatoire ainsi qu'au ciel. Lorsque l'attention du défunt est distraite par les lamentations de ceux qui restent, cet enregistrement n'est pas reproduit sur le corps du désir, de cette façon, les vies du purgatoire et du ciel ont perdu leur raison d'être dans une large mesure et, pour elles, la vie qui vient de prendre fin a été inutile. Vous avez vu combien les morts sont sensibles à la douleur des vivants; non pas à la souffrance calme de l'absence, mais au déchaînement de l'émotion et du désespoir. Voilà une des leçons qu'il faut apprendre. A l'avenir, quel que soit l'endroit où votre vie de service vous transporte, faites tout ce qui sera en votre pouvoir pour expliquer aux gens cette réalité, afin qu'avec le temps, cette terrible injustice infligée aux morts cesse. Pour autant que vous pourrez réaliser cela, vous serez à même d'aider l'évolution et d'avancer le grand Jour de la Libération.

- Quelle était cette autre leçon dont vous parliez?

- Je vous ai montré l'une d'elles, quant à l'autre, je pense que vous vous en souviendrez beaucoup mieux si vous la découvrez vous-même.

- Mais, je ne comprends pas bien comment se grave la mémoire sub-consciente. Vous me dites qu'elle forme la base de la vie au purgatoire, et que de l'acuité des impressions dans cette région dépend notre conquête sur nos péchés?

- Exactement.

- Pourtant, dans les décès que j'ai pu observer de ce côté-ci, il n'y avait pas de rétrospection de la vie passée. Prenez par exemple le cas du sergent Strew: lorsqu'il fut tué, il sorti simplement de son corps et ce fut tout. Il n'y eut aucune lamentation, et il ne songea nullement à revoir sa vie. Alors, comment expliquer cela?

- Par la cause exceptionnelle du décès. La Nature impose et utilise la méthode du décès, il s'ensuit une revue des activités et erreurs passées, qui se prolonge au purgatoire et au ciel. Voilà le système qu'emploie normalement l'évolution; mais l'homme, avec son privilège divin de libre arbitre et de choix, transgresse souvent, temporairement les plans de la Nature. Ordinairement, il

n'est pas prévu que l'homme meurt par accident ou de façon violente. La mort sur le champ de bataille ou le décès par accident qui, soudain, enlève l'Ego d'un corps jeune et vigoureux, n'est pas la méthode normale projetée pour la race, car elle s'oppose à la révision post mortem. La mort provoquée par le feu, comme c'est le cas dans un incendie ou un déraillement de chemin de fer, peut terrifier et irriter l'âme, à ce point que même longtemps après la rupture de la corde d'argent, et longtemps après que la rétrospection soit devenue impossible, l'âme tient éperdument à la scène de sa séparation violente du corps physique.

- Pour ceux qui meurent d'une commotion causée par un obus, la revue du passé est ordinairement impossible. Dans le cas du sergent Strew, il fut projeté hors de son corps instantanément, et n'en fut même pas conscient. Même s'il s'en était rendu compte, la violence des vibrations du moment aurait empêché toute vision rétrospective, même en l'absence de sa famille. Mais vous vous rappelez qu'il vous vit tout de suite, et venait à peine de vous saluer lorsqu'il fut énervé par les soldats qui s'occupaient de son corps. Cependant, si vous aviez été absent, il n'aurait pas eu la moindre vision du passé à cause de la soudaineté de cette mort accidentelle, et également à cause des vibrations néfastes sur toute la ligne de feu; d'autres raisons aussi y contribuaient, mais je ne les approfondirai pas aujourd'hui; mais vous voyez que la mort violente, accidentelle ou sur le champ de bataille est infortunée, car elle contrecarre le processus normal de la Nature. Cependant, celle-ci est trop puissante pour être entravée. Les moyens naturels peuvent être déviés de leur cours normal, mais ils ne peuvent être déjoués indéfiniment. La Nature emploie même ces conditions anormales pour arriver à ses fins. Tout compte fait, on peut voir que ce qui semblait momentanément une vie gaspillée ne l'était pas en réalité, mais que chaque moment en était utilisé. De sorte que, dans le grand univers de notre Père, nous trouvons l'évidence la plus merveilleuse de la sagesse régnant partout, sagesse sans limite, sagesse dont la profondeur et l'élévation nous restent inaccessibles.

Pendant que Jimmie regardait son ami parler, ce fut pour lui une nouvelle vision dans ce pays merveilleux. Il vit le corps de l'âme d'un Maître qui était ravi en adoration devant la Sagesse Divine et transporté d'amour pour le Divin Créateur.

Cette étincelante vision était d'une beauté au-delà de toute description. La petite cabine s'illuminait d'une auréole qui la remplissait d'une intense et éclatante lumière, dont les nombreuses nuances allaient du blanc pur au violet. Au centre de ce merveilleux rayonnement se trouvait le corps éthérique de l'homme, dont la tête se penchait comme en prière.

Pris à l'improviste par une telle vision, Jimmie recula instinctivement, et il s'en serait fallu de peu qu'il ne s'agenouillât, s'il ne s'était souvenu des paroles de l'ange en de semblables circonstances: "Regarde et contemple.". De sorte qu'il n'adora point, mais se tint dans le respect, saisi d'étonnement, lorsque l'auréole s'affaiblit graduellement, tandis que ce même ami redevenu familier le regarda et, tendant la main, lui dit:

- Pardonnez-moi, mon ami. Pendant un instant je ne pensais qu'au Père et à Son Divin amour, Sa clémence merveilleuse pour nous, et la Sagesse avec laquelle Il sait se servir de nos faiblesses et de nos échecs.

- Et maintenant, je vais vous quitter. Continuez les exercices que je vous ai indiqués. Recherchez l'autre leçon, et en parcourant le sentier, que la bénédiction du Père rejaillisse sur vous.

Lentement, la cabine s'assombrit, s'obscurcit; le mouvement du vaisseau se fit sentir, Jimmie sentit les bords de sa couchette, la douceur de sa couverture, et sa main étendue toucha la paroi rigide. Ce fut le réveil.

## CHAPITRE VIII - ÉTUDE D'AURAS - pages 151 à 161

Jimmie ne dort plus de la nuit. Il se mit à réfléchir à tout ce qui venait d'arriver et, graduellement, il eut la conviction que la plus grande leçon ne lui avait pas encore été expliquée, et qu'on la lui laissait découvrir.

Il commença à raisonner. Pourquoi avait-il été choisi et pourquoi lui avait-on montré tant de choses merveilleuses? Il était évident que ce n'était pas pour satisfaire sa curiosité, ni en vue de consoler, de temps en temps, quelqu'un pour la perte d'êtres chers, sans aucun doute ce dernier but n'était que secondaire. Quelle pouvait donc être la grande idée qu'il y avait derrière cela?

Ce n'était pas non plus pour guérir les malades, malgré tout ce que Mr. Champion lui avait appris sur la guérison des maladies physiques par le travail sur le corps vital. Ce n'était pas non plus pour qu'il puisse conter ses aventures au Pays des Morts Vivants, car on l'avait prévenu de s'en abstenir. Les expériences spirituelles ne doivent pas être répétées, d'ailleurs, on lui avait déclaré que les gens ne le croiraient pas.

Il se souvenait que le plus grand Guérisseur qui ait jamais vécu ne s'était jamais écarté de Sa route pour guérir. Il est vrai qu'il en avait guéri un grand nombre, mais seulement ceux qui se trouvaient sur Son chemin et qui insistaient plus ou moins pour être guéris. Aussi, que devait-il faire? Quel était le but important pour lequel il avait été instruit?

Guérir n'était pas la raison principale ni consoler les affligés. Entraîner sa propre personnalité comme but essentiel était hors de question, car cela ne ferait que développer l'élément égoïste. Ce ne pouvait être qu'un enseignement à propager autour de lui. De cela il n'y avait aucun doute, et il se mit à raisonner par analogie:

Supposons que je sois un homme riche, se disait-il, comment pourrais-je employer mon argent de manière à faire le plus de bien possible? Je pourrais donner de l'argent aux indigents, mais d'autre part, donner de l'argent aux pauvres n'est pas toujours sage, car cela amène souvent plus de troubles que de guérisons.

Il pourrait construire des usines et partager les profits avec ses employés. Ceci vaudrait mieux, ce serait aider les autres à s'aider eux-mêmes. Lorsque le Christ était sur terre, Il accomplit de nombreux miracles et le Pouvoir lui permettant de multiplier les pains jusqu'à ce qu'ils soient en nombre suffisant pour nourrir des milliers de personnes, aurait sans doute transformé des pierres en or. Pourquoi donc le Christ n'a-t-il pas aboli la pauvreté en distribuant de l'or à tous les malheureux qu'Il rencontrait?

Jimmie poussa son raisonnement et se dit que le Christ considérait la chose du point de vue du grand Esprit Solaire qu'Il était, sachant que tous ces gens étaient des esprits en évolution dont le progrès depuis la douleur et le malheur des degrés inférieurs de l'évolution, jusqu'aux grandes joies et splendeurs des degrés plus élevés, dépendait uniquement de l'avancement spirituel, et non pas de l'accumulation d'argent et de biens. Il savait aussi que le progrès spirituel est souvent retardé par les possessions qui, étant à notre portée et en évidence, semblent être, à leur propriétaire, les choses les plus désirables qu'offre la vie. Par conséquent, Il leur donna, ce qui a le plus de valeur: l'aide, l'encouragement, l'enseignement qui, si on le suit selon les indications données, apporte la seule, réelle récompense permanente. En d'autres mots, le Christ aidait ceux qui voulaient bien Le suivre, à s'aider eux-mêmes sur la voie de l'accomplissement spirituel.

Jimmie comprenait que cette vie prise dans son ensemble, depuis la première différenciation de l'esprit individuel à l'intérieur de ce Grand Etre Divin Qui est Dieu, et le long pèlerinage jusqu'au jour de la libération où l'aspirant pourra prononcer les mots glorieux: "Tout est consommé" ressemble à une école dans laquelle nous apprenons nos leçons. La même loi travaille pour le bien, comme durant les jours d'école de notre enfance, et personne ne peut apprendre nos leçons à notre place. Un instructeur ne peut qu'aider, encourager et nous montrer le chemin. L'acquisition des connaissances doit se faire par notre propre travail.

Il est vrai qu'à l'école, l'enfant peut être forcé à travailler par la crainte des punitions; les questions et les examens révèlent ensuite le degré de son savoir. Mais les punitions ou la crainte de celles-ci, n'aboutissent à rien si ce n'est à favoriser une mentalité négligente et paresseuse. L'instruction librement acquise est le résultat des efforts personnels de l'enfant sans tenir compte du stimulant.

Aussi, en poursuivant l'analogie, le progrès spirituel pour la majorité des hommes est le résultat du travail personnel de l'esprit, puisque eux sont entièrement ignorants du fait qu'ils sont à l'école, ignorent la loi de croissance spirituelle, par conséquent manquent du vrai stimulant spirituel pour progresser.

L'éducation d'un enfant qui n'étudie que sous la contrainte des punitions est d'une bien pauvre qualité, comparée à celle obtenue par l'élève qui sait qu'il est en train de recevoir un enseignement qui l'aidera à faire son chemin dans le monde, et qui, en conséquence, essaie d'étudier et de seconder l'instructeur. Mais, quoique cette éducation dépasse de beaucoup la première, elle n'est cependant pas comparable à celle obtenue par l'enfant possédant une vraie soif de connaissance et qui n'a besoin ni des coups de fouet de la crainte ni du stimulant de l'intérêt pour le faire avancer.

Ainsi en est-il de la croissance spirituelle. D'abord, elle est stimulée par la peur, peur de la mort, de l'éternité, ainsi que toutes les autres craintes qui agissent sur l'humanité.

Cette étape de la croissance spirituelle est excessivement lente, ne montrant, vie après vie que très peu de progrès. Lorsque l'intérêt devient le motif, le progrès est un peu plus rapide. Cependant, ce n'est que lorsque le soi est oublié, et que l'homme agit par amour seulement que ce progrès devient rapide. Alors, il a atteint le stade décrit dans la parabole du Fils Prodigue qui, malgré son écart et ses erreurs, a été vu par le Père, qui vint à sa rencontre.

Jimmie se mit à réfléchir soigneusement à toutes ces choses. Le but principal n'était ni la guérison ni la consolation qui étaient plutôt secondaires. Le but essentiel devait être lié au fait d'aider les gens à s'aider eux-mêmes. La clef du problème devait évidemment résider là et s'y trouver cachée.

Maintenant, comment pourrait-il aider les autres à s'aider eux-mêmes? Le progrès spirituel peut se faire comme l'éducation, uniquement par les propres efforts de l'esprit. Mais lorsque cette réalisation ne se fait que par le stimulant de la loi de compensation, et lorsque le résultat n'est incorporé à l'esprit qu'après la mort, ce progrès est très lent.

L'enfant à l'école, même peu disposé à apprendre, peut comprendre la géographie et l'alphabet dont il doit retenir la liste des noms et des mots. L'esprit, forcé d'apprendre sous la direction des grandes Lois Jumelles de Réincarnation et de Conséquence, ne comprend pas et apprend en aveugle.

La connaissance des lois de Réincarnation et des Conséquences pourrait être d'un grand secours à bien des gens. Elle leur montrerait ce qu'ils avaient fait et pourquoi ils l'avaient fait, et dans un grand nombre de cas cela accélérerait merveilleusement le progrès spirituel.

Jimmie se rendait compte que là n'était pas encore la vraie réponse à son problème, mais il sentit aussi que c'était un pas en avant vers cette réponse, et il était certain que, s'il faisait de son mieux pour propager la connaissance qu'il avait acquise, non pas les détails de ses aventures, mais le fait souverain qu'une vie spirituellement merveilleuse et prodigieuse se manifeste constamment autour de nous, et qu'à la mort, nous sortons de notre cocon physique vers une liberté glorieuse, s'il faisait de son mieux pour propager cette connaissance ainsi que celle des grandes Lois Jumelles, il recevrait plus tard la vraie réponse.

Au camp d'entraînement auquel il venait d'être transféré, Jimmie s'absorba avec ardeur dans son travail. Celui-ci n'était pas trop ardu car ses supérieurs étaient indulgents pour son état physique et lui donnaient autant de facilité qu'il était possible. En fait, il avait eu après son débarquement toute une semaine de loisirs et, durant ce temps, il visita la ville près de laquelle était situé le camp. Il avait songé à aller voir ses parents, mais son congé n'était pas assez long et il ne pouvait le prolonger.

Pendant ses promenades dans cette ville, qui lui était étrangère, il s'exerça et mit en pratique son nouveau pouvoir croissant, en observant les auras des gens qu'il rencontrait. Il évitait particulièrement d'observer celles de ses camarades ou de toutes autres personnes familières, car Mr. Champion avait beaucoup insisté sur ce point: défense absolue à n'importe quel étudiant en occultisme de faire des recherches sur les couleurs auriques de toute personne personnellement connue de lui. Il ne devait se servir de ce pouvoir qu'avec les étrangers et ceux qu'il était certain de ne jamais connaître.

Cette faculté de voir l'aura s'était développée chez lui assez rapidement, et au début, il ne comprenait pas très bien ce que c'était mais supposait que c'était encore l'influence de sa commotion d'obus. Lorsqu'il vit pour la première fois les couleurs claires et changeantes auréolant la tête et les épaules, il pensait que sa vue se troublait. Marjorie lui avait parlé des auras, et lorsqu'il avait repris connaissance, il avait vu entourant le visage de son infirmière, une couleur, mais, de toute façon, ces impressions avaient été vagues. Mais lorsqu'il vit une aura après l'effacement du premier charme de la vie au-delà du voile, il ne la reconnut pas.

Il en vit pour la première fois dans les tranchées; de jeunes soldats avaient été adjoints à sa compagnie, à son retour au front. Il surveillait l'un d'eux lorsqu'un obus de petit calibre vint siffler à ses oreilles, très près au-dessus du parapet où se trouvait cet homme. Celui-ci ne bougea pas, ne poussa aucune exclamation. Il demeura calme comme un vétéran ayant à son actif plus de vingt ans de guerre de tranchées. Mais, pour Jimmie qui l'observait, il fut subitement enveloppé d'un nuage gris et brumeux, lequel se modifia ensuite en une nuance écarlate considérable. Ceci prouvait que la peur de l'homme était celle d'un brave, car il se mettait en colère, en partie contre lui-même, ayant enregistré son effroi. Cela montrait, en plus, que pendant que l'homme ressentait la peur, il ne cessait cependant d'être sous le parfait contrôle de lui-même, et ne voulait pas se permettre de la laisser voir. Cela prouvait que le soldat était un brave parmi les braves.

La première vision d'une aura qu'eut Jimmie n'était pas très distincte. Il avait l'impression que ses yeux s'étaient embués d'humidité ce qui, pensait-il, pouvait expliquer le brouillard gris dont l'homme était environné, mais la nuance écarlate l'avait intrigué. Pendant plusieurs jours, cette vision ne se renouvela pas, mais par la suite, elle devint de plus en plus fréquente, spécialement après qu'il l'eût reconnue pour ce qu'elle était et qu'il ait commencé à s'exercer et à l'utiliser. Il remarqua qu'il lui était facile de déterminer si les gens étaient effrayés ou non, s'ils étaient en colère ou non, et à quel degré.

Plus tard encore, il remarqua la différence entre l'aura et le corps vital qu'il n'avait pas pu distinguer tout d'abord, bien qu'il ait su que l'aura s'étendait considérablement au-delà du corps vital.

Pendant sa traversée, il avait exercé ce pouvoir naissant sur les membres de l'équipage et ceux dont il était certain de ne pas faire connaissance plus tard. Ce n'était cependant pas tout-à-fait satisfaisant, car les membres de l'équipage n'avaient pas de grandes variations dans leur coloration aurique, et les teintes qu'il y trouvait étaient généralement confuses, troubles. Même lorsque des nuances plus vives se montraient, elles étaient atténuées par les couleurs avoisinantes, et ne présentaient qu'un rouge terne et mélangé à d'autres couleurs.

En ville, c'était différent. Il y avait beaucoup de gens qui montraient seulement des couleurs non développées mais il rencontrait parfois certaines personnes dont l'aura était très belle. Il se rendit un dimanche matin à l'église, espérant que là au moins il trouverait les teintes les plus élevées de couleurs très rares, mais il fut désappointé. La plus belle couleur bleue qu'il observa était celle d'une vieille dame, dont la surprise aurait sans nul doute été très grande si on lui avait déclaré qu'elle dépassait en spiritualité le prêtre lui-même.

Souvent Jimmie remarquait dans la rue un homme d'affaires élégamment vêtu, possédant l'expression la plus aimable et bienveillante; malheureusement, son aura dénotait l'avidité, l'envie, la luxure, la cruauté, et Jimmie se demanda avec étonnement ce que pourrait faire un homme pareil dans un monde où de telles choses sont visibles à tous. Si nous pouvons, ici-bas, garder le respect de nous-mêmes seulement en faisant croire aux autres que nous sommes ce que nous ne sommes pas, bien que nous fassions des efforts pour nous améliorer, que faire alors dans un monde où le caractère est un livre ouvert à tous ceux qui prennent le soin de le lire? Il lui devenait évident que notre devoir consistait à nous modeler un caractère tel que nous n'ayons pas à en rougir, lorsqu'il deviendrait visible aux yeux de tous.

Mentalement, Jimmie se fit alors la réflexion que la concrétisation de cette vérité était l'une de ces choses proposées par le Frère Aîné, et qu'il était prévu qu'il l'accomplisse. Peut-être bien était-ce une partie de sa réponse.

## CHAPITRE IX - UNE EXPÉRIENCE AVEC LES ESPRITS DE LA NATURE - pages 163 à 175

La vie de Jimmie se passa comme un rêve éveillé durant les quelques mois qui suivirent, bien remplie par les exigences de son travail, et imprégnée d'un curieux sentiment que quelque chose allait bientôt se produire, un sentiment de malaise, d'attente et d'incertitude. Il écrivit à Louise régulièrement et reçut d'elle des réponses apparemment satisfaisantes, à en juger par le nombre de fois qu'il lisait et relisait chaque lettre. Durant sa "vie de sommeil", qui se faisait de plus en plus distincte et réelle, il se développait rapidement.

Chaque nuit, il quittait son corps et s'élançait dans le grand monde invisible qui nous entoure, et chaque fois qu'il le faisait, il était plus profondément pénétré de l'exaltation merveilleuse que produisait l'"atmosphère" de ce monde.

En général, il est impossible de décrire ces impressions par le langage et encore moins par l'écriture. Je crois qu'il n'existe qu'un seul moyen de se faire comprendre de ceux qui lisent cette petite histoire. Avez-vous une fois fait un rêve très vivant qui vous a fait vivre une expérience ou une aventure enchanteresse? Pouvez-vous vous rappeler même de la manière la plus imparfaite

l'atmosphère merveilleuse de ce pays enchanté que vous rêviez de visiter? Souvenez-vous, lorsque vous avez essayé de décrire votre rêve, combien vos paroles étaient froides et insipides. Ne pouvez-vous vous rappeler que la grande chose qui vous rendit si enthousiaste à propos de ce rêve, ne fut pas tant l'aventure elle-même que l'enchantement étrange, merveilleux et vibrant de la chose? Enchantement n'est pas le mot exact car, comme déjà dit il n'existe pas de mot dans notre langue pour suggérer, beaucoup plus que décrire, le sentiment étrange, vivifiant que l'on éprouve dans ce beau pays des rêves. Ce sentiment, il faut l'avoir expérimenté pour le comprendre. Il n'est pas possible d'en faire une image à qui ne l'a jamais ressenti. Un aveugle peut écouter vos paroles décrivant la beauté de couleur et la splendeur d'un coucher de soleil, mais pour lui ces mots ne signifient rien. Vous parlez d'une "palette de couleurs" lorsque vous avez en mémoire un merveilleux étalage de coloration atmosphérique, lorsque le Soleil descend à l'ouest et se couche.

L'aveugle sait ce qu'est une palette et il a une notion académique de ce qu'est la couleur, mais la combinaison de tous les éléments, si claire dans votre esprit, il ne la conçoit pas et ne peut la concevoir.

Aussi, pour ceux d'entre nous qui sont incapables de visiter ces régions glorieuses, leur description semble bien terne. Et ce qui est plus regrettable, c'est que les actions familières à ces régions et leurs lois semblent absurdes.

Voici une autre preuve de la justesse de ce verset biblique: "que la sagesse de Dieu n'est que folie pour les hommes". Nous sommes si imprégnés d'égoïsme, même ceux d'entre nous qui se félicitent le plus de leur générosité, que lorsque nous nous trouvons face à face avec la vraie sagesse, nous sommes "muet" comme l'homme de la parabole.

Jimmie continuait avec confiance les exercices du matin et du soir, donné par le Frère Aîné, car à présent, il se rendait compte de leur efficacité et ressentait de plus en plus leur effet immense. Depuis longtemps il avait abandonné le régime carné, ainsi que le tabac. Cet abandon de sa part était constamment un sujet d'étonnement pour ses camarades qui ne pouvaient pas comprendre qu'une personne saine d'esprit cesse de manger de la viande, sauf, peut-être, pour se guérir des rhumatismes; quant à son renoncement au tabac, il ne pouvait être justifié que par le mot "fanatisme".

Il aimait assister aux offices religieux, non seulement pour les puissantes vibrations spirituelles qui étaient présentes dans l'église, mais aussi pour s'entraîner à pratiquer la lecture des couleurs des différentes auras. Le prêtre de l'église où il se rendait habituellement pensaient que ses sermons seuls l'attiraient, et il voyait dans l'assiduité de Jimmie aux offices un compliment à son égard. Mais, Jimmie savait, ainsi que tout occultiste, que le dimanche, les vibrations du pays entier sont différentes de celles de la semaine et bien meilleures. Dans quelques-unes de ses excursions, il avait visité des pays sauvages, observé les différents rites religieux des habitants, aussi était-il capable de comparer ces vibrations avec celles qui régnaient le dimanche dans son propre pays. Ce contraste important lui fit comprendre le fait que la race occidentale est à la veille de quelque chose de "différent".

Tandis que son temps était pris par la tâche d'exercer les jeunes recrues, par des activités sociales variées, ainsi que par son développement occulte absorbant, de plus en plus intéressant, la terrible débâcle russe prit une importance grandissante dans les nouvelles du jour, les pensées et paroles des hommes. Par moment, Jimmie était à même d'observer certains indices à ce sujet lorsque dans le sommeil, il faisait ses excursions de nuit. Mais il était néanmoins fort gêné par le fait qu'il n'avait pas encore appris comment quitter son corps consciemment, et de ce fait il n'était pas en complète possession du choix du lieu où le conduiraient ses excursions. En général, lorsqu'il se concentrait fortement avant de s'endormir, il pouvait déterminer l'endroit de sa visite, mais cela

demandait un intérêt pour la chose; et, comme à l'occasion d'une visite qu'il avait faite dans le pays du Tsar précédent, il n'avait pas été capable de comprendre la moindre chose de ce qu'il avait entendu, cet intérêt demeurait plus ou moins faible comparé au désir intense de passer son temps sur le champ de bataille parmi ses vieux camarades, pour aider de temps à autre l'un d'eux à passer dans l'au-delà.

Une question pourrait se poser en ce moment à l'esprit de plus d'une personne, question très naturelle d'ailleurs: comment se fait-il qu'avec son nouveau pouvoir, Jimmie ne rende pas visite à Louise, puisqu'il l'aimait et correspondait avec elle?

A cela, deux raisons. En premier lieu, Jimmie était de bonne famille, et son éducation première avait été soignée, de sorte qu'il lui eût été impossible d'utiliser un pouvoir occulte pour espionner sa bien-aimée. La deuxième raison, qui aurait été déterminante si la première n'avait pas été son impulsion première, est l'avertissement que Mr. Champion avait fortement gravé en lui: la loi occulte n'autorise pas l'utilisation du pouvoir occulte pour un quelconque motif de curiosité ou d'égoïsme.

Lorsqu'une personne développe la capacité de voir dans les autres plans, ou de voyager en "pays étrangers", elle doit s'exercer et, dans ce but, on l'autorise à observer les auras et le jeu des couleurs auriques; il lui est donc permis de voyager dans les pays éloignés, d'y observer les gens et leur vie, mais seulement comme sujet d'étude et de pratique. L'abus du pouvoir spirituel amène sa propre punition, particulière et terrible. Mais, même en écartant la crainte du châtement, la nature de Jimmie aurait été opposée et indignée à l'idée d'espionner Louise. Aussi, cette pensée ne lui vint pas car, avant tout, c'était un gentleman.

Quand à la seule facilité de communication avec elle, en envoyant un message des plans supérieurs, il avait promis de ne pas l'employer, car étant constamment occupée, elle ne pouvait prendre son repos qu'à des intervalles irréguliers, lorsque cela lui était permis. S'il l'avait appelée, elle serait venue, mais peut-être juste au moment nécessitant son attention pour une opération critique, qui aurait pu coûter une vie. Aussi, Jimmie avait promis, et comme gentleman, tenait loyalement sa parole. De cette façon, son unique moyen de communication était cette même poste utilisée par tous les amoureux du monde.

Mais une telle règle ne s'appliquait au cas de Marjorie. Il était libre de l'appeler lorsqu'il passait dans l'au-delà, et quelques instants après, Marjorie arrivait, heureuse, joyeuse, et tous deux s'élançaient en glissant parfois à l'entour de la moitié du globe.

Ce fut Marjorie qui l'introduisit chez les esprits de la nature dont elle était une grande favorite, et Jimmie fit connaissance des elfes, des gnomes et même des fées. Il apprit ainsi qu'il y avait plus d'une tribu de ces étranges créatures, dont certaines évitent l'homme dans la mesure du possible, tandis que d'autres lui sont activement hostiles.

Généralement, celles qu'il rencontrait au cours de ses promenades étaient de gentilles créatures, timides, ou alors gentilles si elles n'étaient pas timides. Sa sympathie grandissait particulièrement envers les gnomes qu'il rencontrait toujours lors de ses promenades en forêt. Il prenait plaisir à leur parler ou partager leurs jeux, aussi commençaient-ils à l'aimer en retour, car ils sont d'une nature plutôt affectueuse, quoique défiante vis-à-vis des humains, car les vibrations de l'homme ordinaire sont très grossières et désagréables pour un être de nature sensible.

Les fées étaient plus difficiles à connaître, mais avec l'aide de Marjorie, il devint bientôt l'ami de plusieurs d'entre elles, qui vinrent parfois lui rendre visite quand il était seul dans les bois.

Cette phase de sa vie extra-physique était pleine d'aventure et ressemblait à un long conte de fées, mais je n'en parle ici qu'avec l'intention de montrer la formidable puissance d'énergie qu'est la volonté humaine.

Jimmie n'était pas très favorisé en fait de congé. Cependant, il eut un jour l'occasion de quitter le camp et de pénétrer dans les bois après un très court trajet en chemin de fer. Il aimait se rendre dans la forêt car c'est là qu'il pouvait rencontrer ce petit peuple; et lorsque ces petites créatures eurent découvert qu'il était inoffensif pour eux, ils se réunissaient en bandes autour de lui lorsqu'ils le trouvaient, se promenant seul, et ils passaient ensemble de joyeux moments.

C'est au cours d'une de ses promenades à travers bois, qu'il perçut dans l'éther certaines vibrations désagréables. Il n'entendit aucun cri, mais comprit qu'il devait se passer quelque chose dans les environs et il se mit à chercher. Quelques minutes seulement après qu'il eut senti la perturbation dans l'éther, il vit dans une petite clairière, l'un de ses amis gnomes essayant de se défendre contre les attaques de cinq êtres vraiment repoussants. Ma description se limitera à dire qu'ils étaient d'apparence semi-humaine et semi-animale. Ils n'étaient, à l'évidence, pas du type inoffensif des esprits de la nature, car le pauvre petit gnome se trouvait face à eux, dans une bien mauvaise condition. Il n'avait aucune arme, mais parfois, au moyen de certains mouvements dans leur direction, il les faisait reculer, comme s'il les avait frappés. Aussitôt cependant, ils se ressaisissaient et le serraient à nouveau de près, et Jimmie savait, bien que cette expérience soit la première du genre, qu'il était témoin d'un combat sur le plan éthérique.

Lorsque Jimmie s'approcha, le gnome essaya d'échapper à cet entourage hostile, mais il était certainement affaibli par un moyen quelconque, et il fut arrêté par trois de ces créatures qui le firent reculer.

Elle ne touchaient pas le gnome, et celui-ci ne les touchait pas non plus, cependant l'évidence montrait qu'il y avait un contact, car Jimmie pouvait voir aux mouvements de son petit ami, que ce dernier ayant tout contre lui, était dans une grande détresse.

Il n'y eut pas de la part de Jimmie la moindre hésitation. C'était la première fois qu'il assistait à un combat sur ce plan, bien qu'il connut l'existence de luttes entre catégories de forces. Evidemment, il était le témoin d'une ces luttes, et il imaginait la raison pour laquelle le petit gnome n'avait pas eu la victoire.

Sur cet autre plan, un combat ne se livre pas au moyen de coups ou de quoi que ce soit qui correspond à la force physique, mais au moyen de la volonté. Ce n'est pas non plus entièrement au moyen de la volonté. Par exemple, quelques esprits enclins au mal peuvent tourmenter quelqu'un, mais lorsqu'un Maître s'approche et met fin à cette situation, il ne le fait pas par sa force physique, ni même par une manifestation très forte de volonté, bien que celle-ci soit, évidemment, plus forte. Son pouvoir d'arrêter un acte cruel est le résultat d'une volonté plus forte, combinée au fait que sa position, plus élevée dans l'échelle des êtres, lui a donné une aura dont les vibrations sont si puissantes, qu'un être dont les vibrations sont moins bonnes ou franchement mauvaises, ne peut, tout simplement, pas supporter le taux vibratoire très élevé de la présence d'un Maître. Ceci est naturellement un exemple extrême, mais il est valable sur tous les plans de la nature où les hautes vibrations peuvent être ressenties, et cela agirait de pleine autorité sur le plan physique, si ce n'était le fait qu'ici-bas les vibrations, même les plus élevées, sont tellement alourdies par la chair qu'elles perdent leur force et ne peuvent agir que lentement. Cela nous rappelle un cantique où il est dit : "Là où se trouve Ta présence, le mal ne peut exister", et cette affirmation reste vraie dans tous les cas où le bien entre en contact avec le mal; l'effet varie avec le degré de différence entre l'intensité du bien et l'intensité du mal.

Or, les gnomes sont de petits être gentils, sympathiques, qui ne peuvent lutter longtemps, mais ce sont des esprits de la nature et, du fait qu'ils sont innocents et sensibles à un grand degré, leur innocence n'est pas le résultat d'un long combat positif et prolongé, contre la tentation, mais ressemble plutôt à l'innocence de l'enfance, et n'est pas, en conséquence, une source de pouvoir. Dans bien des domaines, ils sont semblables aux petits enfants, ayant une affection et une intuition d'enfant, des sympathies et des antipathies, mais avec une bonne part de faiblesse enfantine contre l'agression.

Ainsi donc, ce petit gnome qui luttait si bravement contre des forces tellement inégales et terribles, n'avait pas la force qui aurait été la sienne si lui-même avait été le produit d'une longue évolution sur le plan physique, avec ces souffrances et son entraînement. Il était pareil à un faible petit enfant combattant bravement, mais inutilement, contre une bande de loups retenus seulement parce qu'ils le croient plus fort qu'il n'est en réalité.

Voilà où en étaient les choses lorsque Jimmie entra en scène. Après avoir jeté un cri, en un clin d'oeil, il se trouva aux côtés du gnome, et fit face aux élémentaux immondes qui l'attaquaient. Il les regarda et dit, explicitement: "Partez", ensuite avec son imagination et sa volonté, il les fit disparaître et les désintégra. Leurs yeux clignèrent méchamment dans sa direction, ils grimacèrent et produisirent des sons inarticulés, mais la volonté humaine, fruit d'une longue évolution, était trop forte pour eux, et ils disparurent à sa vue comme une image s'efface sur l'écran.

Le gnome s'était affaissé lorsque Jimmie avait pris le combat en main mais, dans cette région éthérique, le pouvoir récupérateur est rapide, et les élémentaux avaient à peine disparu que le petit être se redressa et d'un bond se jeta dans les bras de Jimmie, s'accrochant à lui, sanglotant d'une façon incohérente comme un enfant; et comme la taille du gnome n'avait pas plus de soixante centimètres, le jeune homme eut l'impression d'avoir sauvé un enfant des crocs d'un chien méchant.

C'était la première fois qu'un gnome le touchait, car ces petits êtres ont une nature plutôt timide. Mais maintenant que son amitié était prouvée, la petite créature se cramponnait à lui caressant ses joues, ses cheveux, répétant sans cesse: "Jimmie, mon ami, Jimmie, mon ami".

Ils marchèrent quelques minutes, et comme le gnome, étant une entité éthérique, n'avait aucun poids, Jimmie le porta plus facilement qu'il l'aurait fait d'un enfant; il essaya de le calmer gentiment et de l'aider à se remettre de sa frayeur. Les choses en étaient là, lorsque une troupe entière de ces petits êtres sortit en dansant de la forêt épaisse et les aperçus.

## **CHAPITRE X - CHAGRIN D'AMOUR - page 177 à 192**

Lorsque la troupe de gnomes aperçut le spectacle le plus inouï qui les attendait, au moment où il quittèrent la couverture des bois et arrivèrent face à Jimmie tenant son nouveau petit ami dans ses bras, ils montrèrent les signes de la plus vive indignation.

Très naturellement, et exactement comme pourraient le faire des êtres humains, ils arrivaient à la conclusion qu'un des leurs était devenu traître à sa race. Ils entourèrent Jimmie à une distance respectueuse et commencèrent, en leur langage, à invectiver son petit compagnon. Jimmie reconnut que c'était là une sorte de langue universelle, mais malgré tout, il ne pouvait comprendre.

Son petit ami comprenait, et de ce fait, manifestait d'indiscutables signes de détresse. Finalement, les accusations devenant trop rudes pour les endurer, il bondit hors des bras de Jimmie et alla droit au gnome qui semblait être le chef de la bande. Puis il commença une explication de ce qui était arrivé. Jimmie pouvait le suivre, quoiqu'il parlât plus vite encore qu'aucun des Français qu'il eut jamais entendus. Les pouvoirs de gesticulation du petit être étaient remarquables.

Ainsi Jimmie vit la scène, accompagnée de gestes et du récit le plus rapide qu'il lui fût donné d'écouter en sa vie. Le petit gnome aurait été un incomparable acteur, s'il avait sauté un échelon et possédé un corps plus matériel. Ce fut, tout d'abord, la surprise par les horribles élémentaux; la recherche désespérée d'une issue en vue d'échapper au terrible combat, puis la certitude affreuse de la mort; les hideuses grimaces du cercle hostile autour de lui, et le désespoir qui le saisit lorsque chaque tentative de fuite était bloquée; puis enfin, l'immense soulagement lorsque soudain, ce grand géant d'être humain, avec tout son terrible pouvoir de volonté, prit place à ses côtés dans l'inégale bataille.

- Voyez-vous, s'écria à la fin le gnome, tout est bien, il est mon ami, vous voyez!

Ici son enthousiasme fut si fort que, d'un bond prodigieux, il s'élança sur les épaules de Jimmie, et commença à sauter de l'une à l'autre, lui donnant au passage de petites tapes amicales. Cette gymnastique du petit corps éthérique n'avait pour Jimmie aucun inconvénient et semblait amuser énormément la foule des gnomes.

Leur cercle se resserra un peu et le jeune homme constata le changement de leur attitude par l'adoucissement de leur regard, les sourires fréquents dont ils le gratifiaient, et le ton de plaisanterie avec lequel ils s'adressaient à son actif petit ami.

En général, les vibrations de la race humaine sont désagréables à ces petites créatures car, à cause de leur façon habituelle de penser et d'agir, la plupart des êtres humains ont introduit dans leur corps éthérique une matière éthérique particulièrement indésirable.

Pour une grande partie, cela est aussi vrai pour leur corps du désir, et comme les gnomes sont sur la frontière entre les deux royaumes, ils en sont fortement affectés.

Jimmie ne savait pas exactement ce qu'il devait faire pour paraître aussi naturel que possible. Il finit par s'asseoir sur un tronc d'arbre et allongea ses jambes devant lui. L'un des plus hardis d'entre les gnomes, après plusieurs tentatives, parti en courant et, sautant par-dessus les pieds du jeune homme, les effleura. Voyant qu'il ne lui advenait aucun mal, il recommença son jeu, cette fois en demeurant un peu plus longtemps sur le pied de Jimmie avant de sauter à nouveau.

Pendant ce temps, quelques-uns se détachaient de la troupe, venaient, mais hors de portée de sa main, et lui parlant de leur bizarre petite voix, ils lui donnaient de légères tapes dans le dos, tiraillant son ceinturon, ses vêtements. C'était possible bien que les petits personnages ne soient pas sur le plan physique. L'étrangeté du fait n'apparut à Jimmie que plus tard, car lorsque nous constatons la réalité d'un fait, nous l'acceptons sans nous poser de question, négligeant de considérer que selon la théorie et la raison il pourrait être une chimère.

- Dites, Vif-Argent, demande Jimmie au petit gnome qu'il avait sauvé des élémentaux, qu'ont-ils donc, vos amis? Ils semblent avoir peur de moi! Faites-leur savoir que je ne leur ferai pas de mal.

- Oh! qu'ils sont bêtes! Ils ont peur! Vous ne pouvez leur faire de mal, vous êtes un ami!

Il commença une harangue enthousiaste en son langage; le résultat ne se fit point attendre. Trois gnomes vinrent et s'assirent sur les guêtres de Jimmie, tandis que les autres, bien que se tenant assez loin, étaient néanmoins prêts à sauter au moment propice.

Jimmie était assis, parfaitement calme, ne bougeant aucun muscle, excepté lorsqu'il parlait à Vif-Argent. Celui-ci ne voulait pas donner son véritable nom, car le petit être semblait particulièrement fier de celui que lui avait donné Jimmie dans un moment d'insouciance. Et à chaque question que Jimmie lui adressait, il revenait au fait que Vif-Argent était son nom et qu'il n'en connaissait pas d'autre.

Petit à petit, le bavardage et l'assurance de Vif-Argent firent leur effet, et les autres gnomes commencèrent à ne plus avoir peur du grand être humain qui avait sauvé leur camarade d'une situation si terrible. Ils s'approchèrent davantage et prirent plus d'intérêt à la conversation. Jimmie en profita pour demander à Vif-Argent ce qui lui serait arrivé si les élémentaux avaient remporté la victoire. Il se demandait si la mort était possible pour un être qui n'avait pas de corps physique, mais le grand soulagement et la gratitude ressentis par Vif-Argent prouvaient clairement qu'une issue contraire de la bataille auraient été pour le gnome fortement désagréable.

Mais Vif-Argent détestait penser à ce qui aurait pu arriver. Il n'aimait pas apparemment avoir à utiliser son imagination. Comme un enfant absorbé au jeu, il était ennuyé de toute tentative faite pour l'amener à penser sérieusement et ne songeait qu'à jouer. Son irresponsabilité semblait la clef de sa manière d'être, et la concentration sur une chose particulière, sauf lorsqu'il lui arrivait d'y être intéressé, était pour lui fastidieuse. Finalement, Jimmie renonça, et entrepris de se créer des amis, dans le reste de la bande. En cela, il eut un grand succès; les gnomes perdirent leur peur et s'approchèrent sans craindre désormais un geste hostile.

- Vif-Argent, dit enfin Jimmie, expliquez-moi pourquoi les autres avaient si peur de moi... Quel mal pouvais-je leur faire?

- Voyez-vous, cria Vif-Argent, c'est le pouvoir de votre volonté qui est trop fort. C'est pour cela. Ils ne savaient pas ce que je sais...

Il fallut beaucoup de questions pour obtenir une réponse au sujet de la timidité des gnomes; mais, Vif-Argent, aidé de ceux qui avaient pris part à la conversation, éclaira finalement Jimmie sur la cause du déplaisir qu'éprouvait leur race à une association avec les mortels.

Il semble qu'il n'y ait pas que les vibrations humaines qui soient habituellement très désagréables aux gnomes, mais le pouvoir de volonté humain est si fort que, lorsqu'il est intelligemment dirigé, ils sont souvent incapables d'y résister. Cela leur fait craindre le voisinage des hommes, car certains êtres humains sont doués d'une légère clairvoyance, et il arrive fréquemment que ces clairvoyants ne sont pas les membres les plus avancés de leur race. Aussi une basse catégorie de mortels possédant un faible pouvoir de clairvoyance ne peut-elle être que très désagréable aux gnomes.

En outre, le fait de toucher un être humain donne à la petite créature, d'une manière mystérieuse, un pouvoir plus grand d'être désagréable si c'est cela qu'elle choisit. Ainsi Jimmie comprit pourquoi ils furent horrifiés au premier abord lorsqu'ils virent Vif-Argent dans ses bras et paraissant éprouver pour lui une si vive amitié.

Mais durant ce temps, toute leur répugnance se volatilisa et la troupe entière se réjouit d'avoir fait la connaissance d'un homme. Ils grimpaient sur lui, se posaient sur sa tête et sautaient par dessus ses pieds. Il y avait pour Jimmie une difficulté considérable à arrêter l'un d'entre eux dans son jeu

pour tâcher d'obtenir une réponse quelconque. C'était comme si leur intelligence les faisait ressembler à un enfant très jeune, âgé tout au plus de six à sept ans, capable de parler et de comprendre un langage simple, mais complètement incapable d'un effort mental quelconque. Mais, comme les enfants, leur amour et leur confiance étaient sans bornes lorsqu'ils les avaient donnés.

Aussi, Jimmie passa-t-il un plaisant après-midi en la compagnie de ses petits amis jusqu'à ce que l'approche de quelques oiseaux criards les effrayât, et ils disparurent dans la forêt après lui avoir promis une autre visite. Jimmie en conclut que s'il désirait des renseignements sur eux, il devait chercher ailleurs. C'était la première fois qu'il rencontrait des esprits de la nature ou des élémentaux, et il résolut d'en savoir davantage sur eux, car il devenait évident que cette rencontre l'avait éclairé sur une demeure nouvelle de la Maison de notre Père, qui est tellement remplie de merveilles.

Les gnomes ayant disparu, il retourna au camp, marchant lentement, repassant en son esprit les choses qu'il pourrait conter à Louise dans sa prochaine lettre et pensant un peu, aussi, combien il serait heureux lorsque la jeune fille pourrait rentrer à la maison, lorsque la guerre serait terminée et la paix signée. Il aurait à travailler ferme pour rattraper le temps perdu et gagner de l'argent afin de faire construire la petite maison qu'il désirait tant. La grande oeuvre non plus ne devrait pas être oubliée car il aurait un plan à établir pour atteindre la masse des gens, si avide de la moindre parcelle de connaissance spirituelle, mais si souvent égarée. Après tout, un être désireux de travailler pouvait s'estimer heureux de vivre en ce monde, et il commença à ressentir le tressaillement de joie qui est la récompense de tout chercheur sérieux, et qui permet d'imaginer la félicité des grands Frères de la Lumière, qui dépensent leur énergie pour servir l'humanité, renonçant au repos ainsi qu'à la paix des cieux elle-même, afin de Servir.

Il reprit le train dans une sorte de rêve, fasciné par les espoirs, les plans qu'il avait ébauchés, et les châteaux en Espagne qu'il avait édifiés. Et à travers tout cela commençait à percer ce dangereux filet de vanité qui, si souvent, s'insinue à la place d'autres formes plus grossière du mal, que nous sommes déjà arrivés à rejeter. Il demeurait inconscient de cette vanité, mais s'il avait analysé ses sentiments en opérant un retour sur lui-même, il aurait su que ses rêves étaient tous basés sur ce qu'il ferait, sur le service qu'il rendrait, et il lui manquait précisément la principale caractéristique du travailleur dévoué, la grande reconnaissance au Maître de lui avoir donné l'occasion de servir.

Il y a une subtile différence entre la joie légitime de servir, et l'orgueil injustifié de servir qui, souvent, fait que nos trésors amassés dans le ciel sont constitués d'humble argent au lieu d'or royal.

Mais Jimmie était inconscient de ce filet malsain qui s'infiltrait dans la trame de ses rêves. Il s'étendait sur le fait que le bonheur qu'il espérait serait sien, et aussi sur la possibilité de retourner en France avant la fin de la guerre, car il convoitait une décoration de valeur, et pensait l'obtenir en capturant à lui tout seul une armée allemande au complet. Ici, il ne put s'empêcher de sourire de lui, son imagination le représentait déjà, avec maints portraits à l'appui, un Jimmie Westman conduisant devant lui une compagnie entière d'ennemis faits prisonniers. Avec le sourire, il revint sur terre.

Ce fut un Jimmie joyeux et enthousiaste qui entra au quartier ce soir-là, chantant une chanson des tranchées, et littéralement bouillonnant d'espoir et d'irresponsabilité. Là sur la table, une lettre de France attendait. Elle était de Louise.

Il la saisit vivement, et fut un peu étonné en la voyant si mince, mais l'étonnement ne s'esquissa qu'à demi, car dans sa hâte de voir le contenu de la lettre, il déchira l'enveloppe pour le connaître.

Il lut les premières lignes, son visage s'altéra et la lettre lui échappa des mains. Il ne dit rien, mais alla s'appuyer contre le mur. Un instant après, il ramassait la missive, et la lut en entier. Elle était d'une cruelle brièveté:

"Cher Monsieur Westman,

"Je vais retourner en Amérique par le prochain paquebot et vous écris pour vous demander de ne plus m'adresser de lettres en France. J'ai réfléchi et je suis convaincue que notre engagement mutuel n'était pas basé sur une connaissance d'assez longue durée. Aussi, je vous rends libre, pensant qu'il est préférable d'en finir ici sur ce sujet. Je n'attends plus de nouvelles de votre part, j'espère que vous prendrez mes désirs en considération, et oublierez mon bref passage dans votre vie. Avec mes souhaits les meilleurs pour votre bonheur futur... etc..."

Jimmie en resta étourdi. Les précédentes lettres de Louise étaient généralement courtes, parce qu'elle était surchargée de travail; cela, il le savait, en tenait compte, mais en ces lettres brèves, elle n'avait jamais exprimé un mot de regret sur l'engagement qui les liait. Toutes ces raisons ne traversaient son esprit que pour être rejetées comme indignes de lui ou de Louise.

Peut-être avait-elle préféré quelqu'un d'autre. C'était possible, il l'admettait en lui-même, mais n'aurait su expliquer la brusquerie et la dureté de cette lettre. Peut-être avait-elle... Non, il ne pouvait croire qu'elle avait réellement écrit ce qu'elle pensait. Mais, si ce n'était la vérité, pourquoi avait-elle écrit, après tout? Elle n'était pas obligée d'écrire. Aucune loi ne la forçait à écrire. Elle n'avait certainement pas été fâchée, car elle savait qu'il devait obéir aux ordres de ses supérieurs, et n'avait pas quitté la France de son plein gré! C'était la guerre, les ordres étaient les ordres, et Louise connaissait cela aussi bien que lui, car elle avait été près du front, où des hommes mouraient tous les jours dans l'exécution de ces mêmes ordres.

Plus il songeait à tout cela, plus il découvrait la force et l'intensité de l'amour qu'il vouait à Louise. Il se rappelait les soins doux et bienveillants, les petites attentions qu'elle avait eues pour lui lorsqu'il était si faible, les nuits qu'elle avait passées sans le sommeil dont elle avait un si grand besoin, lui faisant la lecture quand revenait la nervosité de la commotion. Un jour qu'il gisait là, sans grande douleur il est vrai, mais criant presque, excité par l'ébranlement de ses nerfs, elle s'était assise près de lui, avait posé sa main sur son front pour le calmer, elle lui avait dit des vers, chanté des fragments d'hymnes, tout ce dont elle se souvenait, afin de rassurer son esprit et d'éloigner ses pensées de cette étrange condition d'un malade commotionné.

Et puis, dès qu'il fut remis... Oh! Et puis qu'importait la lettre! Non, il ne pourrait croire ce qu'il avait lu tant qu'il n'entendrait pas Louise lui en donner la confirmation de vive voix. Il la retrouverait et apprendrait la vérité de ses propres lèvres.

Jimmie, dans toutes les excuses, raisons et explications qu'il retournait en son esprit, n'avait pas songé que Louise pourrait le repousser pour des raisons d'argent. C'était là le compliment le plus noble qu'il eut pu faire à cette belle jeune fille de ne pas avoir atteint la perfection qu'elle attendait de lui, et par là même de l'avoir offensée sans le savoir, mais il ne pouvait croire à un motif bas et vénal. Si elle avait su tout cela, son coeur se serait certainement attendri, mais Jimmie lui-même en était presque aussi inconscient qu'elle. La pensée d'attribuer tout simplement à sa lettre un motif indigne ne l'avait même pas effleuré.

Il connaissait la petite ville où elle demeurait et s'imaginait qu'en raison de la lenteur du service postal provenant d'Europe, elle avait probablement quitté la France avant sa lettre et elle était peut-être déjà arrivée en Amérique. Cette idée le rendit impatient; il décida de prendre un congé d'une semaine et de poursuivre son investigation jusqu'au bout.

Mais les congés n'étaient pas choses faciles à obtenir en temps de guerre. Il pouvait toutefois prendre au moins un jour pour aller chez elle, un jour pour en revenir, et demander une troisième journée supplémentaire. Mais, vu les moyens de communication défectueux, il pourrait prendre un peu plus de temps, aussi se décida-t-il à demander une semaine.

Cette nuit-là, en s'endormant, il envoya un appel à Marjorie. Quand il s'éveilla, dans les conditions devenues familières du Monde du Désir, il devint rapidement conscient de l'arrivée de Marjorie. Aussi ne fut-il pas surpris lorsque la jeune fille, rieuse, et comme d'habitude, de la meilleure humeur, se tint devant lui.

Jimmie commença aussitôt à conter l'histoire de ses malheurs, dans l'espoir que Marjorie sympathiserait avec lui et offrirait de l'aider. Mais il avait compté sans la gaieté de la jeune fille. Elle se moqua de lui. Si ceux d'entre nous qui considèrent l'autre monde comme un sombre lieu de désespoir et de désolation pouvaient voir cette scène, ils perdraient rapidement leur terrible peur de la mort.

Marjorie était morte. Elle avait été arrachée brutalement à sa famille, et selon les croyances généralement acceptées, elle aurait dû être toute autre que ce qu'elle était réellement - heureuse, joyeuse de la pure joie de vivre; heureuse à cause des conditions agréables dans lesquelles elle vivait, libérée de tous les obstacles de la vie physique, douleurs, ennuis, les mille petites choses qui ne dépassent jamais le seuil de la conscience, mais qui, toutes ensemble, produisent un inconfort permanent; et par dessus, heureuse, car elle n'était pas séparée des membres sa famille, bien qu'eux, soient séparés d'elle.

Cette condition apparemment anormale provenait du fait que, chaque nuit, elle pouvait les rencontrer sur le plan du monde du Désir, leur parler, et voyager avec eux; bien qu'ils fussent au réveil incapables de conserver le souvenir de ces rencontres, elle, au contraire, ne connaissait pas une telle limitation. Il était donc vrai que tout le poids de la séparation était de leur côté, non du sien. Pourquoi alors n'aurait-elle pas été heureuse, que pouvait-elle désirer de plus?

Mais Jimmie trouvait sa joie décidément trop éclatante. Il se sentait, lui, misérable, ou plutôt croyait l'être, et il avait besoin de sympathie. De plus, bien qu'il ne voulût pas l'admettre, il espérait que Marjorie lui aurait dit quelque chose à propos de Louise et pourquoi elle avait agit ainsi. Il pensait que Marjorie devait savoir. Il n'aurait pas trouvé convenable de lui demander, mais peut-être lui dirait-elle volontiers, de son propre gré, quelques mots de réconfort. Cette pensée n'échappa pas à Marjorie, et c'est ce qui la fit rire. Soudain une idée vint à l'esprit de Jimmie; tout ce qui venait de se produire devait contenir une leçon considérable pour lui.

## **CHAPITRE XI - LA LUMIÈRE REVENUE - pages 193 à 203**

Jimmie recherchait la sympathie. Il se sentait blessé et avait appelé Marjorie avec la vague idée que Marjorie pourrait peut-être lui dire pourquoi Louise avait agit de façon si extraordinaire. Dans les royaumes élevés, la connaissance ne s'acquiert pas toujours de la même manière que sur le plan physique, mais l'âme avancée peut très souvent savoir certaines choses en tournant simplement son attention vers elles.

Jimmie était au courant de ce fait, mais se trouvait doublement empêché de s'en servir, car d'une part, il n'était pas encore assez avancé pour obtenir une information très complète par ce moyen, et d'autre part, il aurait été peu loyal d'essayer de savoir pourquoi Louise avait agi ainsi, à moins de le lui demander en s'adressant à elle directement.

Mais il restait une petite chance pour que Marjorie sût quelque chose à ce sujet et il pensait qu'elle lui prouverait sa sympathie en l'encourageant, même si elle ne lui donnait aucun renseignement.

Cependant, bien que Marjorie ait accouru à son appel, elle n'était pas venue pour ce qu'il en attendait. Il savait qu'elle pourrait distinguer, à l'intensité des vibrations l'environnant, la profondeur de son trouble, et il s'attendait à la voir emplie de sympathie et d'intérêt à son égard, prête à lui prodiguer son aide. Il fut donc un peu choqué de la voir si heureuse, si pleine de joie de vivre. La sympathie était apparemment bien éloignée de son esprit.

- Oh! Jimmie, je suis si contente que vous m'ayez appelée! Je me demandais si vous alliez revenir bientôt, j'ai tant à vous dire! Les plus belles choses auxquelles vous ayez jamais rêvé!

Jimmie la regarda, contemplatif, mais demeura silencieux.

- Ils m'ont donné de l'avancement, Jimmie. N'est-ce pas magnifique? Maintenant, je peux travailler davantage et être réellement de quelque utilité. Ils m'ont donné une petite classe à éduquer, quelques-uns des petits enfants récemment arrivés de ce côté, ce sont de si chers petits! Ils étaient épouvantés et égarés! Mais je leur ai montré qu'ici il n'y avait rien à craindre, rien, mais que l'amour les entourait. C'est si beau de les voir abandonner leur terreur, et s'épanouir comme de petites fleurs sous le soleil! Je suis si heureuse que je ne peux rester en place!

Quelle leçon objective ce serait pour les affligés de la terre, s'ils pouvaient voir cette radieuse jeune fille possédant l'amour et le bonheur du plan sur lequel elle vivait, transfigurée par la joie du royaume dans lequel elle conduisait ces petits êtres chassés de leur corps par la dureté des conditions du plan physique. Si les parents de ces enfants pouvaient la voir, ils manifesteraient leur peine et leur sympathie, non pas à ceux qui sont "morts", mais à ceux qui sont restés pour faire face à la longue lutte et aux rudes expériences de la terre.

Jimmie essaya d'entrer dans les mêmes dispositions et réussit à la féliciter de l'oeuvre qu'on lui avait assignée, mais la pensée dominante en son esprit ne pouvait être bannie si aisément, et il avoua:

- Je suis affligé, Marjorie...

Instantanément, le visage de Marjorie devint grave. Jimmie poursuivit:

- Auriez-vous vu Louise récemment?

- Non, Jimmie, je ne l'ai pas vue. J'ai été si occupée. Puis, d'ailleurs, vous savez que je ne peux redescendre ainsi sur le plan terrestre. Le seul moment où il m'est possible de voir quelques-uns de mes anciens amis est la nuit, lorsqu'ils viennent ici dans leur sommeil, mais bien souvent ils oublient de venir. Je suis certaine que rien ne vous afflige sérieusement. Puisque vous et Louise êtes tous deux sur le plan physique, il ne vous est pas difficile d'aller la voir si vous le désirez. Il est heureux pour vous que je veuille bien oublier immédiatement votre question. Mais si vous aviez posé cette question de pure curiosité au Frère Aîné, qu'aurait-il pensé?

Son visage s'éclaira et elle recommença à se moquer de lui, mais elle l'avait tout de même un peu choqué.

- Marjorie, j'envie ces petits enfants. Un de ces jours, si je le peux, je reviendrai voir votre classe. Maintenant, je vais repartir et tenir compte de votre avis car vous m'avez aidé plus que vous ne le croyez peut-être, et plus que je ne l'attendais. Vous êtes une chère, véritable amie, Marjorie.

Après avoir réintégré son corps physique, Jimmie repassa dans son esprit les paroles de la jeune fille et comprit mieux combien son égoïsme l'avait égaré. "Curiosité!" Une "question de pure curiosité!" Certainement, c'en était une. La seule chose défendue, il l'avait accomplie. Et sans le repousser ni insister sur sa faute, elle lui avait gentiment, avec indulgence, indiqué son erreur. Il se promit de ne jamais renouveler à l'avenir une telle faute, ni oublier le grand mot d'ordre "Service".

- Mère, je peux voir! Oh! Maman, Maman! Je vois!

- Vous le pouvez, chérie! Est-ce sûr? Ne fatiguez pas vos yeux! Rappelez-vous ce qu'a ordonné le docteur, et laissez-moi vous remettre le bandage.

- Non, non. Je ne veux pas porter plus longtemps cet affreux pansement. Je peux voir, je vous assure. J'ai vu le vieux pin sur la crête aussi bien qu'autrefois. Ne me remettez pas le pansement, je vous en supplie! Je garderai les yeux fermés, et ce sera tout aussi bien. Je vous le promets vraiment, sincèrement, et je vais aller faire une petite promenade, toute seule. Je vous promets encore de ne pas regarder beaucoup, de tenir mes yeux clos la plupart du temps.

- Vous êtes une enfant capricieuse! N'y allez pas! Laissez-moi plutôt vous remettre votre bandage et allongez-vous un instant.

- Rappelez-vous, Maman, que je suis infirmière et possède quelques connaissances. Je n'abîmerai pas mes yeux du tout, mais j'irai faire cette petite promenade, Maman, sinon je crois que je vais mourir ! Je connais le chemin les yeux bandés, aussi n'aurais-je besoin de regarder que très peu.

- Où voulez-vous aller?

- Seulement jusqu'au vieux pin sur la crête, et je reviendrai aussitôt. Je connais le chemin dans l'obscurité. J'irai seule toucher le vieil arbre, je serai tellement heureuse!

- Bien, très bien, mais n'allez pas plus loin, où je vous rejoindrai. Surtout n'essayez pas d'ouvrir les yeux, ils sont trop faibles encore.

Le soleil brillait au-dessus de la petite maison où avait lieu cette conversation, imprégnant la campagne riante de toute sa gloire estivale. Ses rayons, jouant à travers les arbres, faisaient des taches d'or sur le sol, et communiquaient aux maisons un relief aussi pittoresque qu'inattendu. Et par dessus tout le grand pin dressait sa fière tête plusieurs fois centenaire se détachant sur le fond des masses boisées.

Une jeune fille sortit d'une maison, se dirigea vers cet arbre; elle portait sur la tête un chapeau de soleil un peu désuet, mais préservant son visage de l'intense clarté environnante. Elle marchait lentement, un peu hésitante, une main tendue, se hasardant à la manière d'une personne de déplaçant dans la nuit.

Il y avait une allée nettement tracée qui conduisait au grand arbre, car elle servait aussi de raccourci jusqu'au village; elle était utilisée par ceux qui préféraient marcher à travers la fraîcheur des bois plutôt que sur la route carrossable, légèrement plus longue.

La jeune fille suivait sans crainte ce chemin familier. Elle était née et avait grandi dans la petite maison où, maintenant, sa mère rentrait pour s'occuper des soins du ménage, après avoir jeté d'anxieux et fréquents regards vers la silhouette qui s'éloignait.

Aucun danger ne guettait la promeneuse intrépide. Elle savait bien que, dans le grand Etat de New-York, il n'y avait ni envahisseur, ni bombes meurtrières. Nul danger ne menaçait la frêle forme marchant dans l'allée. Malgré tout, la mère venait de temps en temps sur le pas de la porte afin de lancer un tendre regard vers le chapeau de soleil cheminant vers le grand pin sur la crête. Non, il n'y avait aucun danger! La guerre était si loin de ce pacifique pays!

Maintenant, le chapeau de soleil se trouvait tout près de l'arbre, prêt sans nul doute à revenir en arrière. Mais... attention! La maman retira ses lunettes, les essuya au revers de son tablier. Quelqu'un d'autre était dans l'allée! Quelqu'un portant un uniforme et ressemblant à un soldat! Pourtant, ce ne pouvait être un soldat. Les soldats ne traversaient pas souvent le village, et tous les jeunes gens de la contrée étaient partis au combat. Les étrangers n'empruntaient jamais cette allée. Et bien! le soldat avait arrêté le chapeau de soleil et lui parlait, demandant son chemin, sans doute. Comme il mettait longtemps à demander sa route! Chapeau de soleil, Chapeau de soleil! Qu'est-ce que cela? N'avez-vous pas mieux à faire qu'à parler à des militaires que vous ne connaissez pas! Le soldat avait saisi entre ses bras la propriétaire du chapeau de soleil et l'embrassait! Mais, c'est terrible... La maman sortit vivement de la maison, s'élança dans l'allée. Son étonnement ne dura guère, car déjà le Chapeau de soleil reprenait le chemin du retour, et avec elle, lui donnant le bras, marchait un grand officier qui l'appelait "Louise", comme s'il la connaissait de longue date!

Cet après-midi là, ils s'assirent ensemble sous la véranda et les choses devinrent plus claires. Jimmie voulait tout d'abord se faire conduire à la maison, mais il avait changé d'idée et décidé d'aller à pied.

- Et voyez-vous, j'allais justement prendre la grand'route, lorsque l'un de mes petits amis, Vif-Argent, sortit des bois, m'appela et me montra l'allée.

- Vif-Argent, Vif-Argent, dit Louise, amusée, mais je ne connais personne portant ce nom.

- Non, ceci est une autre histoire que je vous conterai un de ces jours, mais Vif-Argent pensait qu'il me devait un bon service et m'a parfaitement payé sa dette.

Louise avait aussi une histoire à conter. On avait un grand besoin d'infirmières, et elle avait été envoyée dans un cantonnement tout près du front, qui devait servir d'hôpital, où docteurs et infirmières travaillaient jusqu'à la limite de leurs forces. Une nuit, un avion ennemi avait lâché un certain nombre d'engins sur l'établissement et l'un d'entre eux était tombé près de Louise, tandis qu'elle essayait d'aider les blessés à gagner l'abri où ils devaient être mieux protégés. Un grand éclair, un bruit violent, un souffle brutal au-dessus de sa tête, et elle perdit connaissance jusqu'au moment où elle s'éveilla enfin dans un hôpital, à Paris, pour trouver ses yeux étroitement bandés et sa vue presque complètement disparue.

Sa première pensée fut pour Jimmie, et elle résolut qu'à aucun prix, elle ne le chargerait d'une femme aveugle et défigurée. De là cette lettre, écrite le coeur désespéré, malgré les interdictions, et qu'une autre infirmière avait posté pour elle.

La défiguration guérit par un traitement approprié, mais la faiblesse visuelle empira, et elle fut renvoyée chez elle, petite épave désolée, jetée sur un calme rivage.

Mais ces derniers jours, elle avait pu discerner une petite lumière, et ce matin ayant tranquillement enlevé le bandage, elle s'était aperçue que, quoique brouillée, faussée encore, sa vue revenait.

- Et... Oh! Dieu est bon pour moi, Jimmie. Il m'a rendu la vue, et Il m'a donné autre chose bien plus précieux et digne que cela.

- Quoi donc?

- Aimerez-vous le savoir?

Ce récit n'est pas seulement une histoire d'amour, mais une histoire du Pays des Morts Vivants. Alors, comment les séparer? Car tout l'amour vient de Dieu dont le nom est Amour, et pour ceux qui font Sa volonté, il n'est rien dans l'univers, dans ce monde ou dans l'autre, qui ne soit Amour. Il y a le sacrifice et le service, mais ils sont les témoignages de l'Amour, le montrant lui-même en action. Au Pays des Morts Vivants l'Amour existe aussi, et aucune histoire de ce pays ne peut être réelle si elle n'y présente pas l'Amour qui vibre et palpite à travers ces mondes merveilleux. Et même dans les royaumes des ténèbres dont il n'a pas été parlé ici, filtre une faible lumière, et la souffrance actuelle n'est autre que la préparation pour l'Amour qui, un jour, emplira tout l'Univers, lorsque la connaissance de Dieu couvrira la Terre comme les eaux couvrent les abîmes de la mer.